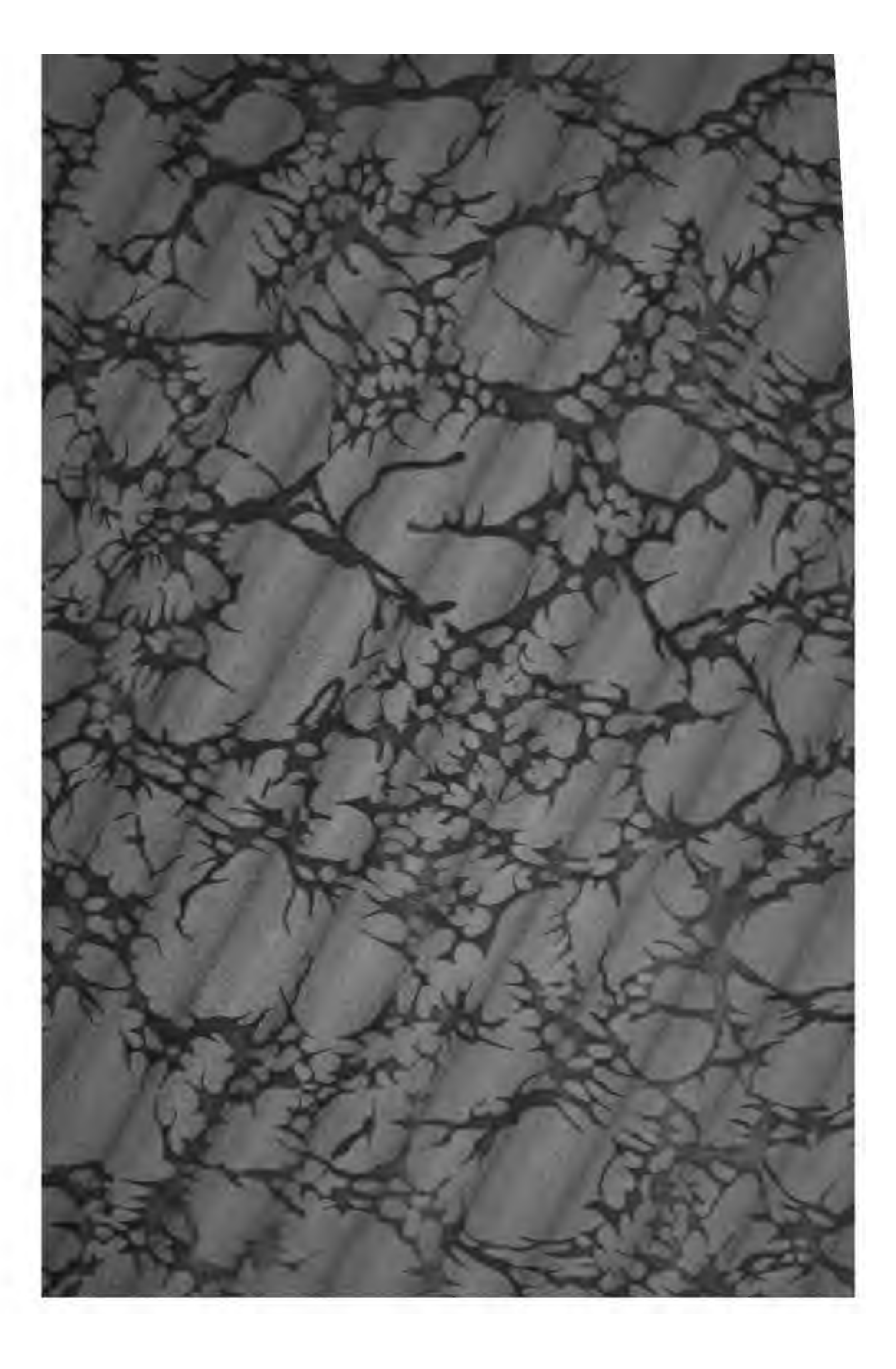



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST




71. 1907
LES
ŒUVRES DU SIEUR ELIS
DE FALAISE
Publiées avec Introduction et Notes
Par Ch.-A. de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES NORMANDS

N° 11

M. BEAUCOUSIN.

LES ŒUVRES

DU

SIEUR ELIS

DE FALAISE

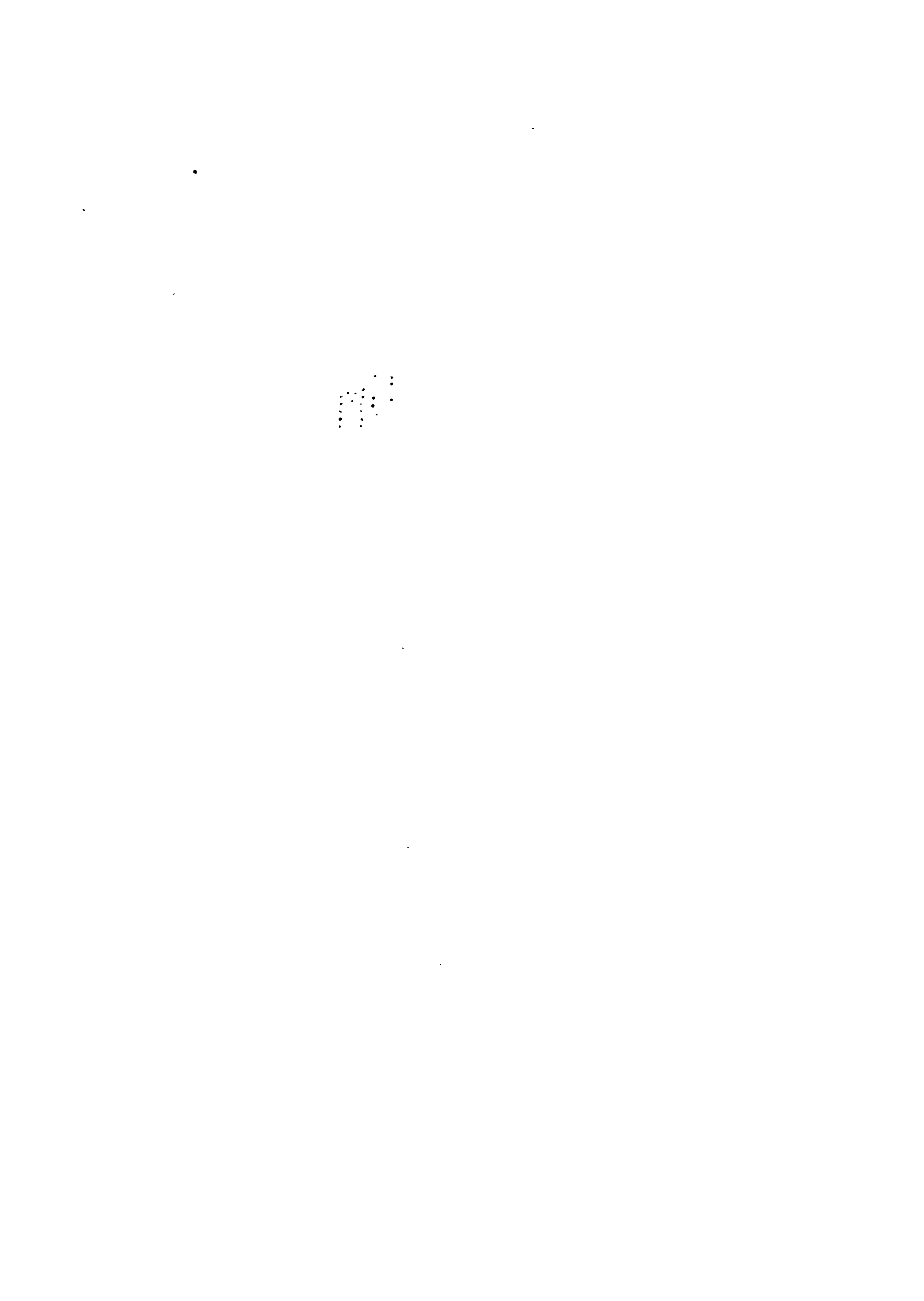
Publiées avec Introduction et Notes

Par Ch.-A. de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE



ROUEN
IMPRIMERIE LÉON GY

M D CCCC VII



INTRODUCTION

Le volume des *Œuvres du sieur Elis,* dont notre Société donne aujourd'hui la réimpression textuelle et page pour page, est, à raison de son extrême rareté, très recherché des bibliophiles.

Ce poète célébra avec amour les gloires de son pays et surtout de la ville de Falaise. Ses vers ne seront pas, nous l'espérons, sans quelque intérêt.

Nous aurions désiré trouver sur la vie d'Elis des renseignements précis, mais nos recherches sont restées infructueuses. L'abbé Goujet (1) a bien consacré à cet auteur une assez longue notice, mais ce n'est qu'une critique

(1) *Bibliothèque françoise ou Histoire de la littérature françoise*, par M. l'abbé Goujet, t. XV, pp. 163-165. — Dans le *Moreri des Normands*, ouvrage manuscrit (Bibliothèque de Rouen) de l'abbé Joseph-André Guiot, de Rouen, il est question de Charles Elis. Cet auteur nous apprend que les œuvres du poète se trouvaient à la bibliothèque du Roi et à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, dont l'abbé Guiot fut chanoine régulier et bibliothécaire.

littéraire, et MM. Galeron (1) et Mériel (2), si utiles cependant à consulter au point de vue de l'histoire locale, se sont bornés à juger brièvement ce recueil, sans fournir aucune indication sur la vie de l'auteur.

D'après MM. Frère (3), Lebreton (4) et Mme Oursel (5), Elis serait né à Falaise où il serait décédé en ou vers 1635.

Notre poète est-il né dans cette ville ? Cela est possible, bien qu'aucun acte de naissance ne soit venu confirmer cette assertion. Les bibliographes que nous venons de citer se sont peut-être appuyés sur le titre de son ouvrage où sont imprimés ces mots : « Les œuvres du sieur Elis de la ville de Falaise ». Mais, pour qu'il ait pris cette qualité, il suffisait qu'il habitât cette ville, où il occupait peut-

(1) *Statistique de l'arrondissement de Falaise*, par MM. Fréd. Galeron, Alph. de Brébisson, Jules Desnoyers, t. I, p. 151.

(2) Amédée Mériel : *Histoire de Falaise. Antiquité. Gouvernement militaire. Fortifications*, p. 242.

(3) *Manuel du bibliographe normand.*

(4) *Biographie normande.*

(5) *Nouvelle biographie normande. — Manuel du libraire et de l'amateur de livres.* Supplément, t. I. Charles Elis de Bons est cité dans les *Annales poétiques depuis l'origine de la poésie françoise*, t. XVII, et dans la *Description historique et monumentale sur la Normandie*, par Louis du Bois, publiée en 1828 par Mancel. — Dans l'*Athenæ Normannorum*, le R. P. François Martin parle de ce poète, mais il ajoute au nom de Charles Elis celui d'Aurigny qui semble appartenir à son frère.

être quelque emploi dans les tailles (1) ou la magistrature.

Pour notre part, nous serions assez porté à croire qu'il se rattachait à une famille Helie ou Elis (l'orthographe à cette époque importe peu), habitant Bons (2), paroisse voisine de Falaise, que nous savons par des renseignements de famille avoir été très liée avec les Turgot, seigneurs de Bons.

En lisant les stances qu'il adresse à M. de Saint-Clair Turgot, maître des Requêtes, on voit que notre poète lui avait des obligations particulières, car il termine cette pièce de vers par ces strophes :

Ie serois ingrat, et ma plume
Qui scait l'usage et la coustume,

(1) Au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles, nous trouvons mentionnés dans l'*Histoire de Falaise. Vicomté, mairie* et *élection,* d'Amédée Mériel : Pierre Hélie, receveur des tailles en 1675, Louis Hélie, fils de Pierre, receveur des tailles. M. Mériel nous parle longuement d'un personnage très curieux, Hélie de Cerny, l'un des membres les plus influents du bailliage de Falaise, et qui fut chargé « à propos de l'aliénation des hautes justices, et de la promesse faite par le roi de rembourser les juges, de rédiger un mémoire sur l'état de notre bailliage falaisien ». Il est l'auteur d'une brochure sur les bains de Bagnoles, fondés par son père. Dans l'*Histoire de Falaise. Abbaye et maisons hospitalières de la vicomté,* M. A. Mériel cite, en 1733, parmi les religieuses Ursulines du couvent de cette ville, une Marguerite Elie. — Galeron : *Histoire et description de Falaise* (1830) écrit qu'Elis ne fut que poète...

(2) Bons-Tassilly, com. du cant. N. de Falaise.

De louanger,
Manqueroit à ses exercices
En ce danger
De mettre en oubly tes services (1).

Nous savons aussi qu'il s'appelait Charles, et qu'il avait un frère, F. Elis d'Aurigny ou d'Avrigny, nommé François par la plupart des écrivains.

A la suite des pièces de vers, beaucoup trop louangeuses, que nous trouvons en tête du Recueil, et qui furent adressées à Charles Elis par divers poètes de ses amis, nous trouvons ce quatrain bizarre, signé par son frère :

Ceux qui vantent la fleur du lis
Du Ciel à nos Roys consacré,
Te font honneur Charles Elis
Puisque tu es le lis sacré.

MM. Frère, Lebreton, Mériel et Mme Oursel nous apprennent que ce F. Elis d'Aurigny aurait aussi composé des vers qui n'auraient pas été publiés. Cela est probable puisqu'il a écrit cet anagramme ; mais ajouter, comme le fait M. Mériel (2), que les essais poétiques de cet écrivain sont aussi sans valeur, c'est peut-être aller trop loin, puisqu'aucun des auteurs ne paraît avoir eu connaissance des œuvres manuscrites de F. Elis d'Aurigny.

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 213.
(2) *Histoire de Falaise : Antiquités, etc.*, p. 242.

Charles Elis ne parle guère de sa famille. Dans une pièce de vers adressée à M[me] Marie de Raveton de Chauvigny, abbesse de Lisieux, dont il vante les vertus et la piété, il semble faire entendre, dans les vers suivants, que cette religieuse, qui appartenait à la famille de Brulart, était sa tante.

De Raveton vous nourrissez
Entre tant de fleurs d'Amaranthe,
Une que plus vous chérissez,
Fleur digne de vous, chère Tante :
Fleur qui me force d'advoüer
Qu'on ne la peut assez louer (1).

Laissant à des historiens locaux le soin de trouver, un jour ou l'autre, des indications intéressantes sur les deux frères Elis et sur leur famille, examinons l'intérêt que peut présenter le recueil de vers, soit au point de vue littéraire, soit au point de vue historique et bibliophilique.

Tout le monde sait combien, au xvi[e] siècle, on avait la passion de la poésie. « On faisait, dit Sainte-Beuve (2), des vers, comme on faisait de la médecine, de la jurisprudence, de la théologie ou de l'histoire, et tout lettré d'alors pourrait être rangé parmi les poètes ». Ronsard et sa

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 174.

(2) *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI[e] siècle*, par Sainte-Beuve. Edition Charpentier, 1869, p. 39.

pléiade donnèrent à ce mouvement un essor considérable, et chaque ville, à cette époque, eut ses poètes.

Falaise en compte plusieurs, et non des moindres. Qu'il nous suffise de citer Jean Vauquelin de la Fresnaye et son fils Vauquelin des Yveteaux. Que Jean Vauquelin, dont les œuvres ont été rééditées avec tant de soin par M. Julien Travers, soit né à Fresnaie-au-Sauvage, comme l'indiquent la plupart des littérateurs et des biographes, ou qu'il soit né au contraire à Falaise, comme le disent certains auteurs locaux, le fait importe peu, car ce poète appartient bien, par sa naissance, à cette région de Falaise où le nom de la Fresnaye est resté en honneur.

Rappelons encore les noms de Charles Toustain, sieur de la Mazurie, lieutenant général du vicomte maire de Falaise, auteur de diverses poésies; du célèbre Montchrétien, successivement poète, avocat, commerçant, homme de guerre, chef de parti à l'armée protestante, et qui fut tué, le 7 octobre 1621, par les soldats de Claude Turgot, sieur de Tourailles, dont il avait voulu cerner la troupe.

Ajoutons à cette liste les Lefèvre de La Boderie qui se distinguèrent dans les lettres, la diplomatie et l'art de la guerre.

Nous avons voulu rappeler le souvenir de ces écrivains dont les travaux ont précédé, à des dates plus ou moins rapprochées, la publication des œuvres du sieur Elis, pour montrer combien, à Falaise, le culte des lettres devait être en honneur.

Si presque tous les auteurs qui ont jugé ses poésies se sont montrés sévères dans leur appréciation, il n'est peut-être pas défendu de penser que le jugement qu'ils en ont porté tient à la critique de l'abbé Goujet, peu indulgent, comme le fait remarquer M. Brunet (1), pour les poètes qui ont précédé Boileau. Bien des biographes se sont alors contentés de recueillir l'avis de cet auteur consciencieux et sincère, sans prendre la peine de lire à leur tour ce volume d'une lecture sérieuse.

« Je vois bien, écrit l'abbé Goujet, que le livre d'Elis est rempli d'éloges, mais vagues, sans force, sans élévation et dénuées de faits. Ses tombeaux ou épitaphes sont des Panégyriques et rien de plus. L'affection les a dictés ; la critique, le discernement, l'instruction historique y manquent. Je n'y apprends presque rien de plus que des noms de quantité de personnes, de l'un et l'autre sexe, de Rouen, de Caen, de Falaise et de Lisieux. S'il parle de la prise de la Rochelle, de la défaite des Anglais devant l'Isle de Ré, quoiqu'il promette des particularités sur ces deux événements, il n'en donne aucune.

« Ses généalogies ne consistent pour l'ordinaire qu'en deux mots ; souvent il se contente de dire sèchement que tel descendait d'une maison illustre. Quoiqu'il y ait plus de six Pièces consacrées à la maison d'Harcourt, et à la

(1) *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, t. II, *verbo* Goujet.

famille de Vauquelin, on n'est pas plus instruit de ce qui les regarde ; il n'y a point de détail, et souvent point de dates. Le seul éloge qu'Elis mérite, c'est d'avoir été bon Français et sincèrement attaché à la Religion catholique. Les autres louanges que lui prodiguent Fresné, Marguerit, Le Houx, Boissard, François Elis d'Aurigny, son frère, et quelques autres poètes, sur son goût et sa versification sont de trop (1). »

Dans leur *Statistique de l'arrondissement de Falaise* (2), MM. Galeron, de Brébisson et Jules Desnoyers portent sur notre poète ce jugement beaucoup mieux fondé : « Elis avait les défauts de son temps, le mauvais goût et les jeux de mots, et il ne les rachetait point par des idées vives et saillantes, comme Malherbe, son contemporain. Il est, du reste, complètement oublié de nos jours, quoiqu'il ait joui, de son temps, d'une assez grande réputation. Quelques-unes de ses strophes ne manquent pas d'harmonie. »

M. Mériel, après avoir reproduit dans un de ses ouvrages deux strophes d'odes d'Harcourt, écrit : « Comme on peut le remarquer, le poète Elis était un philantrope animé des sentiments les plus sages et les plus pacifiques.

(1) *Bibliothèque françoise ou Histoire de la littérature françoise*, par M. l'abbé Goujet, t. XV, p. 163-165.

(2) T. I, p. 151.

Il a composé des odes, stances, sonnets et autres poésies qui ne brillent ni par la pensée ni par le style. » (1)

Le même auteur, dans son *Histoire des abbayes et maisons hospitalières de la vicomté de Falaise*, dit, à propos de l'éloge sur Hélène de la Moricière, dame de Villiers : « Le poète falaisien, Ells de Bons, sain appréciateur des beaux caractères, lui dédia douze strophes... » (2)

Après avoir rapporté les jugements portés par ces trois auteurs, nous allons exposer, à notre tour, en quoi consiste l'œuvre du poète.

Son recueil se compose de plus de quatre-vingts pièces, dédiées à plus de soixante personnages de la Cour, à des prélats, à de grands guerriers, à de hauts magistrats, à de saintes religieuses, à de grandes dames, à des célébrités normandes et falaisiennes. On y trouve des odes, des stances, des tombeaux, des sonnets, une chanson, un dialogue, etc.

Si les poésies dédiées au Roi, à la Reine et toutes celles qui ont trait à des événements historiques ne présentent, en général, aucun intérêt, il n'en est pas de même des autres pièces de vers, où le littérateur, l'observateur et l'historien local peuvent trouver à glaner des vers heu-

(1) Amédée Mériel : *Histoire de Falaise. Antiquité, gouvernement militaire, fortifications*, p. 242.

(2) Amédée Mériel : *Histoire de Falaise. Abbaye et maisons hospitalières de la vicomté, etc.*, p. 82.

reux, des particularités curieuses et des renseignements intéressants.

Les sonnets spirituels, par exemple, ne manquent pas de mouvement et d'une certaine simplicité qu'on ne retrouve pas dans le reste du volume, et ils méritent d'être lus.

En voici les premiers vers :

Près de la Croix estoit la bien-heureuse,
Lorsque Iesus sur le bois estendu,
Par un des siens iniquement vendu,
Rendoit à Dieu son ame glorieuse (1).

Comme l'a reconnu du reste l'abbé Goujet, Elis se montre passionné pour son pays et pour sa religion. Il chante avec trop d'éloges les grands personnages de son pays ; mais cela ne l'empêche pas de donner parfois des conseils qui indiquent un philanthrope animé des sentiments les plus sages et les plus pacifiques, suivant la remarque de M. Mériel.

S'il glorifie les combats et les grands capitaines, on sent combien il craint les guerres injustes et meurtrières. Porté par tempérament à admirer, il veut faire plutôt œuvre de panégyriste que de poète. Sa préférence semble avoir été plutôt pour les hommes de guerre, les hauts magistrats et les saints personnages que pour les hommes de lettres, qu'il n'oublie pas cependant entièrement.

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 262.

Dans la poésie qu'il adresse à M. de Paris, il fait cet éloge de Malherbe et de Bertaut :

Ainsi dessous Henry Malherbe :
Qui composa un vers grave et doux,
Qui n'a rien commun avec nous,
Et qui merite la couronne,
Qu'Apollon, au poète donne
La subtilité de Bertaut :
Qui pollit les vers comme il faut,
A bien merité qu'on le loue (1),
. . . .

L'historien local éprouvera quelque satisfaction à retrouver tous ces noms de personnages plus ou moins oubliés et à recueillir encore de précieux renseignements.

Le rôle joué par M. Mallet, chanoine et écolâtre de la cathédrale de Lisieux, aux Etats de Normandie, est exactement rappelé, et il est intéressant de rapprocher les vers de notre poète des documents de ces assemblées de 1614 et 1624 (2).

La poésie consacrée au nouveau bâtiment d'un temple de religionnaires et qui commence par ces vers :

Que vous sert de bastir ce Temple,
A l'Equierre, au plomb, au compas,
Si l'Eternel qui le contemple,
Le fait tomber de haut en bas (3).

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 150.

(2) *Cahiers des Etats de Normandie sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, t. I, p. 280-281 ; t. II, p. 290.

(3) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 127 et 128.

nous précise l'époque à laquelle se fit, à Falaise, cette construction.

Les pièces de vers adressées à Mme de Grisy (1) allant aux eaux de Vaston, et à Mlle de Guerville (2), à son arrivée à ces mêmes eaux, nous conservent le souvenir d'une source d'eau minérale située dans la faubourg Saint-Laurent, près Falaise. « C'était, écrit M. Paul Bourgeois, le rendez-vous d'une société nombreuse et choisie, et Vaston présentait, à cette époque de l'année, un coup-d'œil qu'il a perdu depuis longtemps » (3).

Le caractère de notre poète se retrouve dans une poésie intitulée : « Le carrosse mal attelé », où Elis prend en pitié de pauvres chevaux mal nourris, et qui, brutalisés par leur cocher, conduisent une grande dame au sermon.

La définition qu'il donne de l'incorruptibilité du juge dans l'ode adressée à M. le Président Joubert est également intéressante, car elle complète le caractère hautement moral, patriotique et religieux du recueil de vers de notre poète. Cette définition vaut la peine d'être rappelée :

Le Iuge doux et temperé,
Fort et prudent est reveré,
Comme vestu de sa parure,
S'il doit avoir le chef flambant,
La Iustice est le diamant
Qui fait briller sa chevelure.

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 206-208.
(2) *Idem*, p. 257-258.
(3) *Nouvel album falaisien*, Falaise, 1872.

. . . .

Le Iuge qui demeure entier,
Qui suit tousiours le droit sentier,
Qui ne craint les choses terribles,
Est ce que la Myrrhe est au corps,
Car quoy qu'ils soient entre les morts
Ils demeurent incorruptibles (1).

Signalons aussi la part très grande qu'il a donnée dans ses éloges aux familles d'Harcourt et de Vauquelin, auxquelles il a consacré seize pièces de vers.

Les d'Harcourt ont joué un rôle considérable à Falaise, puisque cette ville compte sept de ses gouverneurs qui portèrent ce nom. Notre poète en connut au moins cinq : Pierre d'Harcourt de Beuvron qui, après avoir acheté le gouvernement de cette ville, en 1616, au baron de Bouteville, eut successivement pour successeurs quatre de ses fils : Jacques, Charles, Guy, et enfin Odet d'Harcourt en 1618.

Elis ne manqua pas de chanter la vaillance de cette famille ; il salua leur entrée dans la bonne ville de Falaise, et s'associa successivement à leurs joies et à leurs tristesses.

Dans l'ode à M. le comte de Croisy, à son arrivée en cette ville, il résume en une strophe son admiration pour les d'Harcourt, leur glissant cependant ce petit conseil :

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 94 et 97.

C'est ainsi que dessous vos freres
En plaisir passoient nos miseres,
Tous nos travaux estoient si doux
Que nous les regrettons encore,
Si vous voulez qu'on vous adore
Arborez l'olivier chez vous (1).

L'ode dédiée à Mgr le marquis de Beuvron sur son voyage à Montpellier nous paraît être la plus curieuse des poésies adressées à cette famille. On sait qu'en 1622, les troupes royales assiégèrent cette ville, alors aux mains des Calvinistes. Jacques d'Harcourt, qui s'était brillamment comporté aux sièges de Bergerac et de Saint-Jean-l'Angely, partit pour Montpellier où il mourut après avoir reçu quatorze blessures.

Elis, au départ du gouverneur de Falaise, tout en redoutant la mort pour ce personnage, lui fit entendre combien il la préférait à celle que, trop souvent alors, la noblesse trouvait dans les duels. La pièce mérite d'être citée en partie, parce qu'elle nous dépeint le caractère d'Elis, toujours disposé à glorifier, mais ne craignant pas, à l'occasion, de donner un avis que dictait, le plus souvent, le sentiment religieux.

Fallaize tremble à chaque fois,
Que vous endossez le harnois,
Sa crainte ne se peut resoudre :
Iugeant qu'aux martiaux hazards,

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 295.

Le canon peut reduire en poudre
Celui qui deffend ses rempars.

. . . .

Au moins si ce sont vos esbas
Que vaincre ou mourir aux combas,
Que ce ne soit au ieu d'escrime.
Charger, ouvrir, fendre, forcer
Un bataillon et le percer
C'est estre vrayment magnanime.

Ces duels en France cogneus
Ou les plus grands sont prevenus
N'ont rien qui ne soit tyrannique,
S'il faut mourir c'est pour la foy,
Pour ses amis et non pour soy,
Pour son Roy, pour sa Republique.

Ainsi moururent autre fois
Les de Harcourt dessous nos Rois,
Qui s'acquirent par leur vaillance
Et par leurs exploits genereux.
Le renom des plus grands de France,
Que vous aurez bien-tost comme eux (1).

. . . .

A la suite de la famille d'Harcourt, dont Elis a vanté surtout les hauts faits militaires, notre poète chante la famille Vauquelin, dont il semble beaucoup plus admirer la piété que la gloire littéraire. Si, dans « l'Alphée » (poésie bizarre dédiée au président Guillaume de la Fresnaye),

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 67-71.

notre poète a voulu rendre hommage au rang qu'elle occupa dans les lettres, les autres pièces ont surtout pour but de nous édifier sur leurs vertus.

Dans le tombeau de M. de Sacy, bailli d'Alençon, nous relevons ces vers :

Sa dévotion exemplaire,
L'observation du Rosaire,
Toutes les ferveurs de piété
Sont les marques de sa bonté.
La fondation des Ursules,
Le soin d'en obtenir les Bulles
Qu'à d'Averton il delaissa
Lorsqu'en ses bras il trespassa (1).

Ce détail ne manque pas d'intérêt, en ce qu'il montre la part importante que François de Vauquelin prit avec sa femme, Françoise de Faudoas d'Averton, à la fondation des Ursulines à Falaise. D'après l'abbé Langevin (2), ces religieuses ne se seraient établies en cette ville qu'en 1623, après la mort du bailli d'Alençon.

Dans les stances adressées à Françoise d'Averton, dame de Sacy, il s'étend longuement sur les austérités de cette

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 119 et 120.

(2) *Recherches historiques sur Falaise*, par P.-G. Langevin, prêtre, p. 122. — Voir également : *Statistique de l'arrondissement de Falaise*, par MM. Galleron, Alph. de Brébisson, Jules Desnoyers, etc., t. I, p. 144. — Mériel : *Histoire de Falaise. Abbayes et maisons hospitalières*, p. 175-178.

très pieuse et très dévote dame, et il rappelle en ces termes les liens qui la rattachent à la communauté dont elle était l'insigne bienfaitrice à Falaise :

Possible que vous m'advoüerez
Qu'Ursule que vous reverez,
Toute saincte a perdu la vie
En ce martyre glorieux :
Ou le tyran lui a ravie
Les corps pour se voir n'ont point d'yeux (1).

Dans le sonnet qui suit, on retrouve encore l'éloge des vertus de la veuve du bailli d'Alençon :

. . . .
Consoler l'affligé tout usé de misere,
Au pauvre souffreteux servir de bonne mere
Et de nourrice encor au petit avorton,
Enrichir les Autels, les Prestres et les Temples,
D'ornemens et de dons, se sont les beaux exemples,
Que produit icy bas Françoise d'Averton (2).

Après Françoise d'Averton, Elis chante, en termes émus, dans trois pièces de vers, les vertus de la femme du Président de la Fresnaye, née du Quesnoy.

L'ode intitulée : « Les dernières paroles de Madame la Présidente de la Fresnaye, premier que de mourir », fournit des renseignements très circonstanciés sur les der-

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 183.
(2) *Idem*, p. 184.

niers moments d'une vie qui rappelle dans ses détails beaucoup plus la mort d'une sainte religieuse que celle d'une femme du monde.

Il vante son humilité et le regret qu'elle avait de ses fautes, et il ajoute :

Elle dist, qu'on l'oste du lict,
Et qu'on la mette sur la paille,
Se souvenant à tout propos
Que Iesus Christ, prist son repos
Entre les cloux et la tenaille.

J'offres au pied de vostre croix,
Poursuit d'une mourante voix
Du Quesnoy, ce reste de vie
Que je consacre à vos douleurs,
Puis regardant son fils je meurs,
Achevant elle fut ravie.

. . . .
. . . .

La pièce se termine ainsi :

Toutes ses belles qualitez
Ses grandes liberalitez,
Ses ferveurs en son Oratoire,
Ses soins aux siens d'estre pieux,
Iustes et bons, en ses bas lieux,
Ont éternisé sa memoire(1).

Ces quelques extraits suffisent pour donner un aperçu des poésies d'Elis.

(1) *Les œuvres du sieur Elis*, p. 224 et 225.

Composées sous l'inspiration d'événements politiques ou locaux, ces pièces de vers furent peut-être, avant d'être imprimées, communiquées en manuscrit à plusieurs des personnes auxquelles elles étaient dédiées.

M. Frère, dans son *Manuel du Bibliographe normand*, Mme Oursel, dans sa *Biographie normande*, et MM. Deschamps et Brunet, dans leur Supplément au *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, indiquent que le poète Elis a composé deux recueils de poésies, imprimés la même année, et dont l'un a pour titre : *Les / Œuvres / du sieur Elis, de la ville de Falaize*, et l'autre : *Le / Paranymphe* (1) / *de la Cour, etc.*, dont nous avons tenu à faire reproduire le titre.

Cette indication n'est pas exacte : il n'y a là qu'un seul et même ouvrage, tiré en même temps en 1628, chez l'imprimeur J. Cailloué, avec un autre titre.

On peut, du reste, s'en convaincre facilement en comparant les volumes portant des titres différents.

C'est ce que nous avons fait, en ayant sous les yeux un très bel exemplaire du *Paranymphe*, malheureusement incomplet de quelques feuillets, que m'a communiqué notre distingué confrère M. Travers, et celui de la biblio-

(1) D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, *verbo* paranymphe. « Il se dit quelquefois de l'éloge qu'on fait de quelqu'un dans une compagnie, de tout ce qu'on y dit à la louange de quelqu'un. On a fait votre paranymphe en bonne compagnie. (Académie française.)

4

thèque du château du Vast, toujours si largement ouverte à notre Société par Mme de la Germonière.

Dans ces volumes on retrouve les mêmes erreurs de pagination.

Citons au hasard quelques exemples. Le chiffre 3 de la page 36 est retourné ; à la suite de la page 96 nous trouvons que la page suivante, au lieu de porter le chiffre 97, porte le chiffre 47. Cette erreur se poursuit jusqu'à la page 113.

Dans les deux volumes on trouve également l'avis de l'imprimeur au lecteur, qui s'excuse en ces termes des fautes que l'on pourrait rencontrer dans ce livre : « L'absence de l'autheur en sera la cause, qui n'a peu estre présent à la correction de son livre. »

Mais pourquoi, dira-t-on, avoir mis deux titres différents? Peut-être Elis les avait-il proposés tous les deux à l'imprimeur qui, en l'absence précisément de l'auteur, les a mis tous les deux. Il est permis de penser également que ce titre : *les Œuvres du sieur Elis de la ville de Falaize* ne pouvait attirer l'attention que de ses concitoyens, tandis que *le Paranymphe de la Cour, etc.* pouvait séduire un plus grand nombre de lecteurs et flatter les personnages qui étaient loués à côté du roi et de la reine.

M. Frère et MM. P. Deschamps et G. Brunet citent deux éditions des *Œuvres du sieur Elis,* une de 1626 et une autre de 1628.

Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé la trace

LE PARANYMPHE DE LA COVR.

OV SONT DEPEINTES LES VERTVS HEROYQVES DV ROY.

De plusieurs Princes, Seigneurs, & Dames de la France : Auec l'antiquité de leurs Maisons.

Et quelques particularitez de ce qui s'est passé, tant à l'Isle de Ré, que deuant la Rochelle.

Par le SIEVR ELIS, *de Fallaize.*



A ROVEN,

Chez IACQVES CAILLOÜE', dans la Court du Palais.

M. DC. XXVIII.

d'aucun exemplaire portant la date de 1626. En tout cas, il nous eut été bien impossible de trouver, dans une édition de 1626, la pièce de vers sur le trépas de Messire Alexandre de Faucon, survenu le 10 février 1628.

Le volume que notre Société réédite se rencontre difficilement ; et si on le trouve encore quelquefois, il est le plus souvent incomplet.

La Bibliothèque Nationale (1) en possède trois exemplaires cotés YE 7683, YE 7684 et YU 7685. Le premier a pour titre : *le Paranymphe,* etc., et les deux autres : *les Œuvres du sieur Elis*, etc. Le volume coté YE 7684 est incomplet. La Bibliothèque de l'Arsenal et la Bibliothèque de Falaise en possèdent un également (2).

Le volume de la bibliothèque du château du Vast, en très bel état et relié en maroquin de Hardy, est connu, puisque MM. Deschamps et Brunet en parlent. Il avait été adjugé 200 francs à la vente de W. Martin. M. de la Germonière, l'avait acquis en 1897 à la vente Crampon.

(1) Voir également le *Bulletin de la librairie Damascène Morgand,* tome IV, nos 11721 à 16808. Paris 1887-1889, no 15664. Un volume du *Paranymphe* est coté 120 francs. M. Morgand écrit : « Volume de poésies fort rare que Brunet n'a pas connu et dont un exemplaire a été vendu 210 francs à la vente W. Martin, etc. » Le volume vendu à la vente W. Martin, comme nous l'avons dit, portait pour titre : *Les œuvres du sieur Elis* et non *Le Paranymphe.*

(2) Les deux volumes cités par l'abbé Guiot portaient également pour titre : *Le paranymphe de la Cour.*

Ces jours-ci, un catalogue d'un libraire de Paris cotait à 150 francs un exemplaire des *Œuvres du sieur Elis*, dans sa première reliure, mais atteint de piqûres de vers à plusieurs feuillets.

Il y a des ouvrages beaucoup plus appréciés à raison de leur rareté, mais ces indications prouvent cependant que ce livre méritait de prendre place dans la collection des Bibliophiles normands (1).

(1) M. Edouard Pelay a bien voulu mettre à notre disposition, pour la réimpression de ce volume, son exemplaire des *Œuvres du sieur Elis,* incomplet seulement de quatre pages, et qui nous a été très precieux, puisque, grâce à son obligeance, nous avons pu reproduire page pour page, les œuvres du poète de Bons.

NOTES

Page 12. I. *Pierius.* — Jacques Pierius fut professeur de philosophie au collège archiépiscopal de Rouen, fondé par Mgr de Harlay en concurrence avec celui des Jésuites. L'ouverture de ce collège eut lieu le 24 octobre 1641. Le cours de Jacques Pierius est annoncé en ces termes dans le *Mercure de Gaillon* de 1643 : *Jacobus Pierius, doctor medicus, Antiquæ residentiæ Archiepiscopalis, Dei-Villæ Pastor, ex officio enarrabit suo more, ex libro a se typis mandato, philosophicas veritates.* « Parmi ces vérités, figurait la théorie de l'horreur du vide par la nature, dont il était réservé à Pascal de démontrer bientôt la fausseté. » Ch. de Beaurepaire : *Blaise Pascal et sa famille à Rouen de* 1640 *à* 1647, p. 18 et 19. Jacques Pierius, docteur en médecine, fut nommé par l'archevêque de Rouen à la cure de Déville vers 1640. Il était originaire de Falaise ou des environs et avait pour frères Vigor Pierius, curé de Saint-Loup-Canivet, et Guillaume Pierius, apothicaire à Falaise. Le 30 décembre 1647, Jacques Pierius donne procuration à son frère Guillaume pour acheter une ferme à Pierrepont et Tréprel, 30 décembre 1647. (*Tabellionage de Rouen. Minutes de Crespin, notaire à Rouen.*) Jean Osmont, marchand libraire, demeurant en la paroisse N.-D. de la Ronde, donne procuration à Me Jehan Pierius, professeur aux lettres humaines, à propos d'une boutique de loge dans le champ de foire de Guibray, 27 juin 1618. (*Tab. de Rouen.*)

Page 25. *Monseigneur de Guise.* — Charles de Lorraine, duc de Guise, né le 20 août 1571, amiral des mers du Levant, gouverneur de Provence, mort le 30 septembre 1640.

Page 32. *Monseigneur de Longueville.* — Henri II d'Orléans, duc de Longueville et d'Estouteville, prince souverain de Neufchâtel, gouverneur de Normandie, beau-frère du grand Condé, né le 25 avril 1595, décédé le 11 mai 1663.

Page 39. *Duc de Nevers.* — Charles de Gonzague-Clèves, duc de Nevers et de Rethel, était fils de Louis de Gonzague, prince de Mantoue, et de Henriette de Clèves, duchesse de Nevers et de Rethel, mort le 21 septembre 1637. Après le décès de Vincent Ier de Gonzague, il avait hérité, en 1628, du duché de Mantoue.

Page 50. *Monseigneur d'Espernon.* — Jean-Louis de Nogaret de la Valette duc d'Epernon, né en mai 1554, décédé le 13 janvier 1642.

Page 54. *Monseigneur le comte de Thorigny.* — Jacques de Matignon, comte de Thorigny, fils de Charles de Matignon et d'Eléonore-Orléans-Longueville, né le 20 mars 1599. Nommé, en 1622, lieutenant général au gouvernement de Normandie en survivance de son père et gouverneur de Granville et de Cherbourg, tué en duel, le 25 mars 1626, par le comte de Bouteville. A la page 297, se trouve une poésie relative à sa mort.

Page 60. *La Marquise de Beuvron.* — Il s'agit d'Eléonore Chabot de Saint-Gelais, comtesse de Cosnac, qui avait épousé Jacques II d'Harcourt, marquis de Beuvron, fils aîné de Pierre d'Harcourt, marquis de Beuvron, qui fut tué au siège de Montpellier.

Page 63. *Fils aisné de M. le Marquis de Beuvron.* — Pierre, fils de Jacques II d'Harcourt. Il mourut jeune.

Page 71. *Monseigneur le baron de Beuvron.* — Le marquis Guy d'Harcourt, baron de Sierry et de Beuvron, né en 1601. Il entra d'abord dans les ordres et devint abbé commendataire du Maz-d'Azil; mais, plus tard, il embrassa la carrière militaire. En 1624, fut appelé par Louis XIII au gouvernement de Falaise. Il se fit connaître par le fameux duel qu'il eut avec le comte de Bouteville en 1627. A la suite de cet événement, il se retira en Italie et se jeta dans Cazal qui était assiégé par les Espagnols. Il y fut tué le 3 novembre 1628.

Page 78. *M. de Saint Luc, gouverneur de Broüage.* — François d'Espinay, dit le brave de Saint-Luc, fut chevalier des ordres du roi, gouverneur de Saintonge et de Brouage, lieutenant général au gouvernement de Bretagne et grand maître de l'artillerie de France en 1595. Tué, le 8 septembre 1597, au siège d'Amiens.

Page 87. *M. de Blainville-Varigny.* — Jean de Varigniers, sieur de Blainville, fut premier gentilhomme de la Chambre du Roi, maître de la garde-robe, enseigne de la Compagnie du Roi, lieutenant pour Sa Majesté au bailliage de Caen; ambassadeur en Angleterre en 1621 et conseiller d'Etat; décédé le 26 février 1628.

Page 91. *M. de Victot, bailli de Caen.* — Pierre Boutin, sieur de Victot et de Corbon avait été, en 1605, gouverneur de Falaise; plus tard, bailli de Caen.

Page 94. *President Ioubert.* — Vraisemblablement, Alphonse Jubert, sieur d'Arquency, fut président en la Cour des Aides de Normandie.

Page 99. *Mr du Renouard.* — Je crois qu'il s'agit de Gilles de Souvré.

Page 103. *Monseigneur de la Forest.* — Les de Vassy tiraient ce titre seigneurial de la paroisse de la Forêt-Auvray; ils *portaient*

d'argent, à trois tourteaux de sable, 2 et 1. Jacques de Vassy avait épousé, en 1614, dame Louise de Montgommery.

Page 110. *Du Bu, conseiller au Parlement.* — Vraisemblablement, Jacques du Busc, conseiller au Parlement de Normandie. Il portait *d'or, à trois roses de gueules, tigées et feuilletées de sinople, 2 et* 1. (Voir Merval : *Armorial du Parlement de Normandie*). Dans le courant du XVIIe siècle, on trouve un Guillaume de Marguerit, vicomte et maire de Falaise. Il résigna ses fonctions en 1654.

Page 113. *Mallet.* — Jean Mallet, sieur des Douaires, écuyer, conseiller du roi, vicomte-maire de Falaise, avait épousé Jacqueline de Morel qui décéda au commencement de l'année 1638 et fut inhumée dans l'église d'Aubigny. Le logis des Douaires est situé sur la paroisse du Mesnil-Simon. D'après M. Amédée Mériel : *Histoire de Falaise*, Guillaume de Marguerit acheta, en 1629, de Jean Mallet, les offices de vicomte-maire, de commissaire-examinateur et de juge sénéchal-conservateur des foires et privilèges de Guibray moyennant 36,000 livres et 1,000 livres en plus.

Page 115. *Mallet, chanoine et écôlatre en la cathédrale de Lisieux.* — D'après M. Mériel, il était fils de Jean Mallet, sieur des Douaires, procureur fiscal au bailliage vicomtal de Lisieux. Il avait pour frères Jean Mallet, dont nous venons de parler, et le sieur de Neuville. Aux Etats de Normandie de 1614, sont nommés pour poursuivre, vers le roi et son Conseil, la réponse aux articles du Cahier : pour l'église, Behotte et Adrien Mallet, prêtre, chanoine en l'église cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux, députés pour les gens d'église du bailliage d'Evreux. En 1624, le 14 septembre, M. Adrien Mallet, prêtre, chanoine en l'église cathédrale d'Evreux, est délégué pour l'église dudit bailliage et fait partie d'une des deux Commissions pour le port du Cahier et pour l'audition des comptes. (*Cahiers des Etats de Normandie sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, tomes I et II.)

Page 119. *M. de Sacy.* — François Vauquelin, seigneur de Sacy, Ry, Saint-André, fils de François Vauquelin, bailli d'Alençon et beau-frère de François de Faudoas, dit d'Averton, comte de Belin. Il avait obtenu, dit M. de Courtilloles : *Chronique historique des grands baillis du comté et duché d'Alençon*, le 10 mars 1625, sur la démission de son beau-frère et sur la nomination de la reine-mère, les provisions de bailli d'Alençon. Il mourut jeune, guidon d'une compagnie de gens d'armes. Les Ursulines s'établirent à Falaise, en 1622, grâce aux libéralités de François de Vauquelin, bailli d'Alençon, et de Françoise d'Averton, son épouse (Longevin, *Recherches historiques sur Falaise,* p. 122). D'après M. Brébisson (*Statistique de l'arrondissement de Falaise*, t. I, p. 144), ces religieuses vinrent de Pontoise à Falaise, en 1623, pour se dévouer à l'enseignement. Elles s'établirent dans une maison de la rue du Campfermé, que Françoise d'Averton leur avait préparée.

Page 120. *De Viques L'Isle-Manière.* — Louis de la Moricière, le héros « de la Prinse » du Mont-Saint-Michel (22 juillet 1577), chanté par Jean de Vitel dans les *Premiers exercices poétiques* publiés par la Société des Bibliophiles normands ; seigneur de Vïques (aujourd'hui comm. du cant. de Coulibœuf, Calvados). D'après M. Laisné, il était venu s'établir dans l'Avranchin, à la suite des mouvements militaires produits par les guerres de religion. Il avait épousé Esther Le Tessier, qui lui apporta en dot la terre de Lillemanière. Le château de Lillemanière, situé sur le territoire de la commune de Saint-Quentin et sur les bords de la Selune, est une des plus belles propriétés des environs d'Avranches. La poésie d'Elis peut servir à déterminer la date du décès de Louis de la Moricière.

Page 123. *De Belin.* — François de Faudoas d'Averton, comte de Belin, fils de Jean-François de Faudoas, sieur de Serignac, gouverneur de Calais et de Paris pour la Ligue, et de Renée

d'Averton, dame de Belin. Il avait épousé Catherine de Thomassin.

Page 127. *Nouveau temple de religionnaires.* — Ce renseignement peut être utile pour l'histoire du protestantisme à Falaise ; nous savons par là à quelle époque les protestants se construisirent un Temple. M. Mériel écrit qu'en 1606, la maison servant de Temple, consistant en cave, salle et cabinet avec cour et courtil situé paroisse Saint-Gervais, faubourg de la Porte-le-Comte, fut vendue par Philippe Thomas, bourgeois de Falaise, moyennant 370 livres. Six ans après, en 1612, Pierre d'Angerville et sa femme, Paquette Onfroy, restituaient cette maison aux protestants, conformément à la sentence des délégués du roi, et ce au prix de 383 livres 18 solz.

Page 137. *M. le Premier.* — Probablement de la famille de Baradat, originaire de Champagne et de Guyenne.

Page 141. *M. du Mesnil-Garnier.* — Thomas Morant, sieur du Mesnil-Garnier, conseiller du roi en son Conseil d'Etat, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, 11 décembre 1617.

Page 147. *De Paris, maître des Requêtes.* — A l'époque des Nu-Pieds, Claude de Paris devint intendant de la généralité de Rouen. Il avait succédé dans cette charge à Jacques Dyel de Miromesnil ; il la remplit de 1638 à 1643.

Page 153. *Mlle de Garsalles.* — D'après Chamillart, la famille Garsalles portait *d'argent au croissant de gueules, posé au milieu.* On trouve, aux XVIe et XVIIe siècles, des Garsalles en la paroisse de Bernesq, sergenterie de Cerisy, Election de Bayeux.

Page 156. *Baron de Tournebu.* — Sans doute Jacques Thesart, baron de Tournebu, sieur des Essarts, 18 décembre 1617.

Page 160. *Mr de Medavy, abbé de Cormeilles et de St André.* — François de Rouxel de Médavy, troisième fils de Jacques de

Rouxel, sieur de Médavy, et de Perrette Fouques de Manetot ; abbé de Cormeilles au diocèse de Lisieux et de Saint-André-en-Gouffern au diocèse de Séez ; évêque de Lisieux de 1600 au 8 août 1617, date de sa mort. Son neveu, François de Rouxel de Médavy, fut archevêque de Rouen de 1671 à 1691.

Page 164. *Jacques de Camus, évêque de Séez.* — Fils de Geoffroy Camus, sieur de Pontcarré et de Torci, et de Jeanne Sanguin, fut évêque de Séez de 1614 à 1650.

Page 168. *De Hennequin, abbé de Bernay et de Villenoces.* — Il s'agit de Drogon Hennequin, né vers 1573, conseiller au Parlement de Paris en 1598. On dit qu'il refusa l'évêché de Soissons. Abbé de l'abbaye Sainte-Marie de Bernai, il y fit admettre la réforme de Saint Maur et mourut en 1651. Cf. : L. du Bois, *Histoire de Lisieux,* t. II, p. 50.

Page 171. *Marie de Raveton de Chauvigny, abbesse de Lisieux,* fut élue le 15 août 1599 abbesse de l'abbaye de Saint-Désir ou Notre-Dame-du-Pré-lès-Lisieux. Elle renonça à ses hautes fonctions en 1634 et mourut le 24 avril 1651. Cette abbesse, nous apprend Louis du Bois : *Histoire de Lisieux,* t. II, fut la première religieuse qui ait été inhumée dans le chœur de l'église. Elle devait être la fille de Mme de Chauvigny dont nous parlons plus loin.

Page 175. *Hélène de la Moricière, dame de Villers.* — Au XIIe siècle, un couvent de femmes avait été fondé par Roger de Monbray à Villers-Canivet (aujourd'hui comm. du cant. Nord de Falaise). Ce couvent avait dépendu d'abord de l'abbaye de Savigny. Au moment de la Révolution, il comptait 24 religieuses et 9 sœurs converses ; parmi les abbesses, figurent, en 1615, Hélène de la Moricière, de la famille de Vicques, et, en 1636, Françoise de la Moricière, de la même famille.

Page 180. *Françoise d'Averton, dame de Sacy.* — Françoise de Faudoas d'Averton, épouse de François Vauquelin, bailli

d'Alençon. D'après M. de Courtilloles, elle eut deux fils et deux filles, et elle aurait pris, après la mort de son mari, l'habit de saint Benoît, dans l'abbaye de Vignats (aujourd'hui comm. du cant. de Couliboeuf).

Page 186. *Jacqueline de Chennevières.* — D'après Guy Chamaillard, les de Chennevières annoblis aux Francs-fiefs, en 1471, portent *d'argent, à la merlette de sable en abime, et huit étoiles de gueules en orle.*

Page 187. *Françoise de Baize, dame ancienne de l'abbaye Blanche.* — L'abbaye Blanche, près Mortain, fut fondée, nous apprend le *Gallia Christiana*, en 1105, par Guillaume, comte de Mortain, et mise sous la dépendance de Savigny. Parmi les abbesses figure, en 1604, Françoise de Baise.

Page 196. *Abbé de Saint-Denis.* — Henri III de Lorraine, duc de Guise et grand chambellan de France, né le 4 avril 1614, décédé le 2 juin 1664. Abbé de Saint-Denis le 29 octobre 1622. Il était le fils de Charles de Lorraine, duc de Guise et de Joyeuse, qui avait épousé en 1611 Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, veuve de Henri de Bourbon, duc de Montpensier.

Page 199. *Mlle de Montpensier.* — Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, fille de Henri de Bourbon, gouverneur de Normandie, et d'Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, née le 15 octobre 1605. Elle épousa en 1626 le frère du roi, Gaston-Jean-Baptiste, duc d'Orléans, et elle mourut en couches, le 4 juin 1627.

Page 203. *Mme de Chauvigny.* — Appartenait à l'antique famille des Brulart. Elle était le huitième enfant de Pierre Brulart, seigneur de Crône, et d'Isabeau Bourdin et de Madeleine Chevalier, fille de Joseph, seigneur de Malpierre. Elle s'appelait Marie et elle épousa, en premières noces, François, baron de

Mailloc, et, en second mariage, François de Raveton, seigneur de Chauvigny.

Page 206. *Mme de Grisy.* — M. de Caumont : *Statistique monumentale du Calvados*, t. II, a propos du domaine d'Assy, situé sur la commune d'Ouilly-le-Tesson, dit : « il existait encore à la fin du XVIe siècle un seigneur d'Assy qui ne laissa que des filles. » C'est peut-être l'une d'elles qui serait Mme de Grisy.

Page 209. *Saint-Clair Turgot, maître des requêtes.* — Jacques Turgot, sieur de Saint-Clair, conseiller aux requêtes au Parlement de Rouen, maître des requêtes ordinaires de l'Hôtel du Roi, puis conseiller d'Etat et intendant de justice et de police en Normandie. Son frère Nicolas Turgot, sieur de Lanteuil, conseiller en 1624, fut président au Parlement de Rouen de 1633 à 1659.

Page 214. *Président de la Fresnaye.* — Guillaume Vauquelin, fils de Jean Vauquelin de la Fresnaye et frère de Nicolas Vauquelin des Yveteaux, qui furent tous deux poètes. Guillaume fut président au présidial de Caen et lieutenant général au bailliage de cette ville, en remplacement de son frère qui fut précepteur de Louis XIII.

Page 222. *Présidente de la Fresnaye.* — Marie du Quesnoy, dame de Boissay-en-Auge, de Chanceaux, des Aulnais et de Boispezats. Elle était fille d'Arthur du Quesnoy, écuyer, seigneur du Quesnoy, de Boissay et de la Métairie, et d'Yoland de Lespine. Elle épousa Guillaume Vauquelin, seigneur de la Fresnaye, des Yveteaux et d'Hermanville, que nous venons de citer.

Page 225. *Amiral de Montmorency.* — Henri II, duc de Montmorency, fils de Henri Ier, duc de Montmorency, né en 1595, mort en 1632. Il fut nommé amiral par Louis XIII en 1612 ; il se distingua aux sièges de Montauban et de Montpellier et s'empara, en 1625, des îles de Ré et d'Oléron. Il fut fait maréchal en 1629. Mécontent de ne pas être nommé connétable, il se révolta avec le

frère du roi, Gaston d'Orléans. Il fut pris, jugé et décapité à Toulouse.

Page 241. *Dame Yolent de Maillot, abbesse de Lisieux.* — Après avoir été religieuse de Saint-Sauveur d'Evreux, semble avoir été nommée abbesse de l'abbaye de Saint-Désir de Lisieux presque aussitôt son entrée dans cette abbaye. Elue le 3 juillet 1557, elle se démit en 1599 et fut remplacée par Marie de Raveton. Restée dans le couvent, elle y mourut le 14 octobre 1625. (Louis du Bois, *Histoire de Lisieux*, t. II, p. 134.)

Page 242. *Claude de Vauquelin, sieur de Meuheudin.* — Il descendait de Guillaume Vauquelin, seigneur de Nepcy et de Guibray, auteur des *Branches de Méheudin, de Nepcy et de Basoches ;* fut prince du Puy des Palinods de Rouen en 1546. (V. *Les trois siècles palinodiques*, par Jos.-André Guiot de Rouen, publiés par M. l'abbé A. Tougard, t. II, p. 283.) Parmi les seconds avocats généraux au Parlement de Normandie, figure, en 1607, Claude Vauquelin, sieur de Meheudin. Cf. : Steph. de Merval : *Catalogue et Armorial des présidents, conseillers, gens du Roi et greffiers du Parlement de Rouen*, p. 150.

Page 250. *Mme de Matignon.* — Il s'agit, sans doute, de Léonore d'Orléans, fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon, mariée à Charles Goyon, sire de Matignon et de Lesparre, comte de Thorigny, lieutenant général en Basse-Normandie, mort le 8 juin 1648.

Page 252. *Mr de Possé.* — Tanneguy d'Oilliamson, enseigne de cent hommes d'armes des ordonnances du roi sous la charge de M. de Matignon, chevalier de l'ordre du roi, marquis de Saint-Germain-Langot, baron de Possé, etc., seigneur de Lonlay-le-Tesson. Il épousa, le 7 juillet 1616, Renée de Pellevé.

Page 255. *Mme de Possé.* — Renée de Pellevé, épouse de Tanneguy d'Oilliamson, fille de Nicolas de Pellevé, chevalier,

comte de Flers, châtelain et haut justicier de Condé-sur-Noireau, auquel de Courval avait dédié une satire contre les charlatans, et d'Isabeau de Rohan. Le comte Hector de la Ferrière, dans son *Histoire de Flers*, nous rapporte que le contrat de mariage de Renée de Pellevé contenait cette clause bizarre : « Ledit seigneur comte habillera ladite demoiselle et lui donnera des pierreries à sa discrétion. En cas de décès dudit seigneur de Possé, ladicte demoiselle pourra reprendre son carrosse attelé de quatre chevaux ». Cf. : Comte Gerard de Contades : *Notice sur la commune de Lonlay*, pp. 118 et 119.).

Page 257. *Mlle de Guerville.* — La famille de Guerville a occupé à Falaise, pendant un demi-siècle, la charge de vicomte-maire. Enguerrand de Guerville, seigneur de Mille-Savattes, de la Goulaffrière, etc., laissa une fille qui, vers 1649, épousa, en premier mariage, Charles de Marseille, seigneur du Châtelier, et, en deuxièmes noces, Thomas de Saint-Germain, seigneur de Fontaines. C'est à cette dernière qu'Elis a dédié cette pièce de vers. V. : Amédée Mériel, *Histoire de Falaise : Vicomté, Mairie, Bailliage et Election*, p. 108.)

Page 259. *Mlle de Harcourt.* — Robert d'Harcourt, neuvième enfant de Guy d'Harcourt, eut de son mariage avec Madeleine Malet, deux filles, Catherine et Marie, qui furent religieuses Ursulines à Bayeux. C'est peut-être à l'une d'elles qu'Elis dédia cette poésie.

Page 278. *De Toyras.* — Jean de Saint-Bonnet, sieur de Toiras, fils d'Aymar de Saint-Bonnet de Caylar et de Françoise du Caret de Saint-Félix de Palier, né le 1er mars 1585, maréchal de France en 1630, mort le 14 juin 1636.

Page 282. *De Vic, abbé du Bec.* — Dominique de Vic, archevêque d'Auch, abbé commendataire de l'abbaye du Bec. Ce fut lui qui introduisit dans ce monastère, en 1626, la congrégation de Saint-Maur.

Page 290. *Comte de Tresmes.* — Tresmes, bourg en Champagne, érigé en comté, en 1608, pour Louis Potier, baron de Gesvres, secrétaire d'Etat, décédé le 25 mars 1630.

Page 294. *Comte de Croisy.* — Odet d'Harcourt, comte de Cisay et de Croisy, marquis de la Motte-Harcourt, Thury et baron de Beuvron, etc., né en 1604. C'était le sixième fils de Pierre d'Harcourt et de Gillonne de Matignon ; il fut nommé, en 1627, maître de camp d'un régiment d'infanterie ; en 1628, gouverneur de Falaise, et, en 1636, maréchal de camp. Il épousa, cette année-là, Marie de Perrier, comtesse de Cisay. Il mourut en 1661 et fut inhumé, à Caen, dans l'église de la Visitation. (V. A. Mériel : *Histoire de Falaise,* pp. 239-240.) Cet Odet d'Harcourt fut prince des Palinods de Rouen en 1650.

Page 298. *Alexandre de Faucon, sieur de Ris.* — Fils de Claude de Faucon, sieur de Ris, premier-président au Parlement de Bretagne, et d'Estienette Huault, fille du sieur de Montmagny, Maître des Requêtes de l'Hôtel du Roi. Il fut nommé premier-président au Parlement de Rouen, en remplacement de Claude Groulart, et reçu à cet office le 8 mars 1608, et mourut le 10 février 1628. Il eut pour successeur son frère Charles de Faucon, sieur de Frainville.

Il existe un nombre assez considérable de fautes d'impression dans le volume des Œuvres du sieur Elis. *Nous ne les avons pas corrigées par scrupule de bibliophile, et parce que, d'ailleurs, elles sont aisées à reconnaître. Nous avons cru toutefois utile de rectifier la pagination.*

LES
OEVVRES
DV
SIEVR ELIS,
DE LA VILLE de Falaize.



A ROVEN,
Chez IACQVES CAILLOÜE', dans la Court du Palais.

M. DC. XXVIII.



AV LECTEVR.

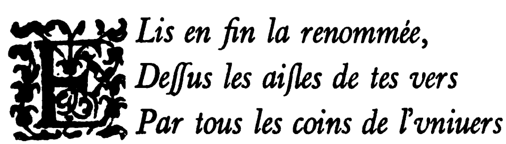
LECTEVR, le temps eſt l'ouurier admirable, qui donne la perfection aux choſes : Virgile, auec le temps a composé les doctes vers qui ont tiré de l'oubly ce Prince fugitif, lequel ſẽ ſauua miraculeuſemẽt de l'embraſement de Troye. Si ceux que ie te preſente auiourd'huy viennent apres la ſaiſon, le temps en eſt cauſe qui trauailloit à leur maturité pour taſcher à te contenter : Le ſubiet demandoit vn meilleur Poëte, Mais le Poëte ne pouuoit rencontrer vu plus digne ſubiect. Ne leur porte point d'enuie, & ne leur oſte pas ce que tu ne leur peux donner :

Imite ce bel Aſtre qui à ſon Orient eſclaire égalemẽt les hauts Cedres du Liban, comme les baſſes plantes q̄ui ſont deſſus la face de la terre. Ce n'eſtoit pas mon deſſein de leur faire voir le iour, conduit de l'erreur du Poëte, qui demãdoit auec importunité à l'Empereur Auguſte, que les ſiẽs fuſſent ſupprimez : Neantmoins vaincu des prieres & commandemens de pluſieurs de mes amis, qui en auoient fait voir quelques pieces aux plus grands de la Cour, leſquelles auoient eſté receües auec applaudiſſement. I'ay pris la reſolution de les expoſer à ta cenſure; Ne ſois pas de ces Critiques qui ſont plus prõpts à reprendre qu'à bien faire, Ils ne te demandent que ce qu'ils te ſouhaitent, C'eſt que tu ne les troubles point, Tu leur dois ceſte faueur puis que l'Autheur n'eſt nay que pour te ſeruir.



SVR
LES OEVVRES
DE MONSIEVR
ELIS DE BONS.

De la ville de Falaize.



Lis en fin la renommée,
Deſſus les aiſles de tes vers
Par tous les coins de l'vniuers
Va rendre ta gloire ſemée,
Et tous les plus rares eſprits
Te quittant l'honneur & le prix,
Te vont preparer des loüanges
Qui rendront ton nom immortel
Et feront dire meſme aux Anges,
Qu'ils n'ont iamais rien veu de tel.

Tu fais paroiſtre en tes poëmes,
Et la doctrine & l'ornement,
Et parles aſſez dignement
Quand ce ſeroit pour les Dieux meſmes.
Et ceux qui ont eu le pouuoir,
De t'obliger à ce deuoir,
Se peuuent bien donner la gloire,
Que depuis que l'on a voüé
Des monumens à la memoire,
On n'a iamais ſi bien loüé.
Pourroit-on de meilleure grace,
Faire reuiure les vertus,
Et par les ans, preſque abatus,
Les trophées de chaque race
Dire auec plus de verité
Et l'hiſtoire & l'antiquité,
Et deſcendant parmy les ombres
Malgré la Parque & ſes efforts,
Dans l'obſcur des demeures ſombres
Faire ſi bien parler les morts.
Non, non, Elis, ta ſeule plume
Pouuoit faire ce qu'elle a fait,

Et d'vn methode ſi parfait
Faire voir au iour ce volumė.
Mais en vain ie voudrois tenter
De pouuoir dignement chanter
Les honneurs deus à ton merite,
Pour tant de beaux vers amaſſez,
Ma voix trop foible & trop petite
N'en pourroit iamais dire assez.

Freſné Marguerit.



A MONSIEVR ELIS, Sur ses Oeuures.



Ieu de lumiere & de science,
Apollon, dont la prescience
Preside aux choses àuenir:
Toy qui combles les tiens de gloire,
Et d'vn eternel souuenir
Les fais reuiure en la memoire.

Vous Mineruе, & vous doctes Sœurs,
Quittez l'Olympe & les douceurs,
Et venez ouyr cét Orphée,
Qui fait iuger que l'vniuers,
N'a point de los, ny de trophée
Qui ne soit moindre que ses vers.

Venez fueilletter ce volume,
Et vous trouuerrez que sa plume

Et

Eſt d'Hypocrene l'ornement,
Et qu'elle produit des merueilles,
Qui rauiſſent d'eſtonnement
Les ſentimens par les oreilles.

Et vous auſſi ſçauans Mortels,
Faiſant hommage à tant d'Autels,
Rompez à ce coup le ſilence :
Et ne craignez pas d'aduoüer
Que Mercure à moins d'eloquence,
Qu'Elis n'en a pour bien loüer.

Confeſſez par tout que la Muſe,
L'a remply d'une grace infuſe
Pour mieux animer ſes chanſons,
Et qu'ayant l'art de les eſcrire,
Ses vers ſont autant de leçons
Qui vous apprendront à bien dire.

Luy qui touſiours braue en ce poinct,
Et qui ſi diſertement ioinct
Les vertus auecques l'hiſtoire,

Teſmoigne à la proſterité
Qu'il ne peut parler de la gloire,
Que par la meſme verité.

Si bien qu'en ce ſoin ordinaire,
Son ame n'est point mercenaire,
Ainsi qu'à ces laſches Autheurs,
Qui donnent aux grands de l'eſtime
Pluſtoſt par des propos flateurs,
Que par vn diſcours legitime.

Ton bel ouurage, docte Elis,
Semé de roſes & de lis,
Rend la vertu mieux exprimée :
Ces hauts ſecrets tirez des Cieux,
Sont ſuiuis de la renommée
Qui te fait comparable aux Dieux.

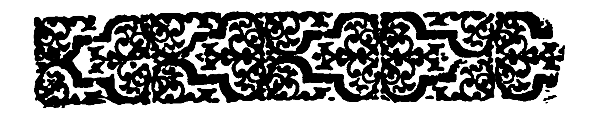
Ne crains donc point les Ariſtarques,
Le Temps, ny la rigueur des Parques,
Puis que dans l'Immortalité
Tu monſtres par tes diligences,

Que contre la fatalité
Tu poſes des Intelligences.

Mais fay voir au iour tes eſcrits,
Afin que tous les beaux eſprits
Reuerent ta veine feconde:
Alors ton los proſpera,
Et tu viuras parmy le monde,
Tant que le monde durera.

M. LE HOVX, Le Bois.





AD AVCTOREM.

In eius Poëmata.

O Fortunati Heroës, queis contigit ille
Virtutum præco, Palladis arte potens.
Æternùm viuent ſacri vi carminis, olim
Quæ cum corporibus facta ſepulta forent.
O fortunate & vates, qui viribus æquam
Nactus es, & dignam carmine materiam.
Hanc tibi ni dederint illi, ſine pondere rerum
Fudiſſes rapidis irrita verba metra notis.
Heroum at geſtis hoc eſt tua gloria maior,
Quò mens eſt fragili corpore digna magis.

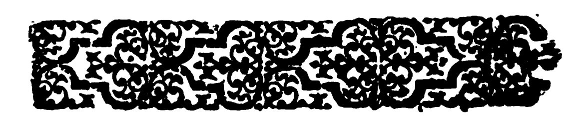
I. PIERIVS.



AD AVTHOREM.

CVm ſuaui memoras heroüm geſta camœna,
  Perſonat Innumeris laudibus aura tuis.
An Marti : an maior debetur glotia Phœbo?
  Mars iſtos; at te Phœbus honore beat.
Carmina per ſe ſtant opibus nullius egena,
  Abſque metris belli gloria tota ruit.
Ergo age iam duplici vates inſignis honore
  Te Mauors; charum te quoqus Phœbus habet.

F. LE NOIR.



AD AVTHOREM.

EPIGRAMMA

QVem ſibi Saturnus, Virtus ſibi quærit honorem,
Cum te diſcipulum iactat vterque ſuum.
Temporis, ille, dedit poſtrema adiungere primis;
Principis, hæc, docto ſcribere digna metro,
Aufert Saturno decus hoc Virtutis amica
Pallas, quod Virtus ſola referre poteſt :
Tempus enim pereat, tua ſtat poſt tempora Virtus,
Gloria namque tibi tempore maior ineſt.

I. LE HEC.

Διστιχον.

Ηρῶες μάκαροι οἷς ἄφθιτός ἔστιν ἀοιδός
αἱ κλειναὶ δὲ νίκαι κλεινοτερὸν δέ τ' ἔπος.

P. PHILIPPE.



A MONSIEVR ELIS.

ELis ces braues qui ſont morts,
Auec les cendres de leurs corps
Euſſent enſeuely leur gloire :
Si le bruit de tes doctes vers,
Qui vont eſtonner l'vniuers
N'en euſt reſueillé la memoire.

I. Boisard de
Montaual.



A LVY MESME
sur son Anagramme.

CHARLES ELIS.

LE LYS SACRE'.

CEux qui vantent la fleur du lis,
Du Ciel à nos Roys consacré,
Te font honneur CHARLES ELIS,
Puis que tu es LE LYS SACRE'.

F. ELIS d'Aurigny,
son frere.

ODE



A V R O Y.

O D E.

QVels honneurs encor non ouys
Peut-on rendre à ce Grand
LOVYS, (dre
Qui fait voir dés ſon aage ten-
Qu'il paſſe les faits glorieux
De Scipion & d'Alexandre,
Et la gloire de ſes ayeulx.

Si HENRY tout plein de renom,
De Grand s'eſt acquis le ſurnom,
Pour auoir reüny la France :
Quels tiltres ne merite pas
Cét aſtre de noſtre eſperance,
Qui la retiré du treſpas.

Ie ne ſçay quel fatal deſtin,
Rend le François ainſi mutin
Contre vn Roy ſi bon & ſi iuſte,
Iamais dans l'Empire Romain,
Ny ſous le ſiecle d'or d'Auguſte,
Ne s'eſt veu Prince tant humain.

Grand Roy l'effect de ton pouuoir
Qui peut l'vniuers eſmouuoir,
Opere en toy tant de miracles,
Qu'il faut librement auoüer,
Qu'icy ſeulement les obſtacles,
Naiſſent pour te faire loüer.

Alors que la rebellion
Plus ſuperbe que le Lyon,
A leué contre toy la teſte :
Auſſi toſt que tu as couru
Ceſte prodigieuſe beſte,
Comme vn fantoſme à diſparu.

Les plus grands ſe ſont eſtonnez,

Et les reuoltez cantonnez
Qui sembloient partager tes villes:
Des coups de ton foudre touchez,
Au deshonneur de leurs familles,
Sont sous leurs ruines couchez.

Au Ciel l'on ne voit qu'vn Soleil,
La France ne voit qu'un seul œil,
Oeil, Ciel, Soleil, qui l'a redore
La grandeur de l'Eternité,
Et de ce grand Dieu qu'on adore
Se commence par l'vnité.

Si tost que l'heritier est né,
Du Lis diuinement donné,
Et qu'à voir le iour il commence :
Il ne releue que de Dieu,
Glorieuse preéminence,
Incogneüe en tout autre lieu.

C'est l'oinct l'adorable & le Sainct,
Que son image nous despeint

Ou ſa grandeur eſt recogneüe,
C'eſt choquer la Diuinité,
Et pour Iunon prendre la nüe,
Que d'attaquer ſa dignité.

Le deſordre en la vieille loy,
Pour auoir meſpriſé ſon Roy,
Et negligé ſes ordonnances,
Eſt ſi plain de punition,
Qu'au recit de tant de vengeances
I'ay plus de peur que d'action.

Si Abſalon ſe plain encor,
Aux Enfers à ſes cheueux d'or,
Qu'ils ſont cauſes de ſa miſere,
Ses cheueux auecques raiſon,
Pour monſtrer qu'ils le deuoient faire,
Luy reprochent ſa trahiſon.

Achitofel pour ce forfait,
De ſa propre main s'eſt defait :
La rebellion la fait pendre,

Ce crime eſt ſi plain de terreur,
Qu'il ne laiſſe à le bien comprendre
Rien qu'vne memoire d'horreur.

Bref, il ne faut point diſputer.
Contre vn Roy ny le conteſter,
Le penſer ſeulement offence :
Pour l'auoir fait l'vn pend au bois
Et l'autre au haut d'une potence,
Apprend qu'il faut craindre les Rois.

Grand Roy l'obiect de l'vniuers,
Ie ſçay bien qu'en liſant ces vers
Que ie conſacre à ta memoire :
Tu blaſmeras leur vanité,
Permets neantmoins que ta gloire
Leur face voir l'eternité.



A LA ROYNE MERE.

Sur ſon retour 'd'Angers, à Paris.



N fin la tempeſte a ceſsé,
Tout le mauuais temps eſt paſsé,
Nos iours ne ſont plus que des feſtes
L O V Y S *l'ornement de guerriers,*
Pour eterniſer ſes conqueſtes
A ioint les myrthes aux lauriers.

Royne l'honneur de l'vniuers,
Changez en Printemps vos Hyuers,
Ce ieune Mars qui vous à priſe,
Benit le moment & le iour:
Que ſa valeur vous a conquiſe
Par la force de ſon amour.

Quels feux n'ont embrasé son cœur,
Et que n'a pas fait ce vainqueur
Pour faire paroistre sa flame,
Heureux conflits, heureux combats,
Ou l'amour pour r'auoir son ame
Fait mettre à Mars les armes bas.

Combien de fois en souspirant
Portant le nom de conquerant,
Graué sur l'acier de ses armes
A-il veu recourber leur fer,
Sous le doux pouuoir de vos charmes
Ordinaires à triompher.

Que ton absence couste cher
Et que ie suis las de chercher,
Se disoit-il en son martyre,
La mer à son flux & reflux,
Mais celle pour qui ie souspire
Et que i'attends ne reuient plus.

A la fin tant de pleurs versez

Ont rendu ſes vœux exaucez,
Et mis vne fin à ſa peine
En vous reuoyant ſur les bords
Ou les belles Nymphes de Seine
Pour vous concertent ces accords.

Venerable exemple d'honneur,
Adorable à toute grandeur
Royne des lys, ſage Princeſſe :
Nos voix n'ont aſſez de pouuoir,
Pour vous teſmoigner l'allegreſſe
Que nous auons de vous reuoir.





A MONSEIGNEVR DE GVISE.

Sur ſon Embarquement.

STANCES.

FAce le Ciel que ſur ta proüe,
Grand Prince le zephir ſe ioüe
Que tes vaiſſeaux,
Comme les Roches ſourcilleuſes,
Brauent les eaux,
Et leurs rencontres perilleuſes.

Qu'autour de tes maſts les Nayades,
Facent mille bonds & gambades
Que les Tritons:
Et les Syrenes toutes nuës,
Pouſſent des tons
Qui paruiennent iuſques aux nuës.

Que les perleuſes Nereïdes,
De leurs palais froids & humides
Te viennent voir:
Auec les preſens que l'Aurore,
Leur fait pleuuoir
Au ſortir du riuage More.

Que les monſtrueuſes Balaines,
De leurs bouillonnantes halaines
Fendent les flots,
Et que leurs ondes recalmées,
Sans Matelots,
Guides tes nauires armées.

Que le vent excite tempeſte,
Le Houragan qu'Eolle appreſte
Pour ſubmerger,
Par vne priſe d'Elebore
Dans le danger
Te ſoit ce qu'eſt Zephir à flore.

Houragan vent fol & enragé.

Bref, que les freres Tyndarides,

Soient tes continuelles guides
Que ſur ta Nef,
Soit la victoire couronnée,
Et ſur ton chef
Peinte la pieté d'Ænée.

Cela ſait reuiens voir la France,
Enſeuelie en ſa ſouffrance.
Reuiens en Cour :
Receuoir l'accueil de ton Prince,
Qui meurt d'amour
De te reuoir en ſa Prouince.

Reuiens pour reuoir ta Princeſſe,
Qui te ſomme de la promeſſe
De reuenir,
Et iette au loin de ſa penſée,
Le ſouuenir
D'une Ariadne delaiſsée.



A LVY MESME.

Sur la deffaicte des Rochelois.

ODE.

EN fin nos vœux ſont exaucez,
Les rebelles ſont terraſſez,
Et ceſte foudroyante armée,
Le meſpris des Rois & des Loix :
Le fort rampart des Rochelois,
N'eſt maintenant plus que fumée.

Ce grand appareil de vaiſſeaux
Qui faiſoit vn pont ſur les eaux,
A fait ſon ſepulchre dans l'onde,
Et la tempeſte des canons,
Pour iamais à rayé leurs noms
Du liure des viuans du monde.

Leon ne ſçait qu'ils ſont deuenus
Les poiſſons de leurs corps my-nuds,
Solenniſans leurs funerailles,
Muets comme eux en cent façons,
Les ont ſans hymnes ny leçons
Enſeuelis dans leurs entrailles.

Ce grand Duc ce Prince Lorrain,
Le bras droit de ſon Souuerain,
Le tres-grand Fabius de France :
Comme le Romain meſpriſé
Peut dire ayant temporiſé,
Qu'il a trouué ſa deliurance.

Les rebruyantes voix des flots,
Iuſques aux Cieux, tonnent ſon lots,
L'on n'oit plus que le nom de Guiſe :
Et le vainqueur & le vaincu
Grauent autour de ſon eſcu,
L'Eternité pour ſa deuiſe.

Si iadis par ſes deuanciers,

Les lauriers comme tapiciers
Ont fait eſpanoüir leurs fueilles,
L'Ocean ſous ſes flots grondants,
Enfle ſes poulmons & ſes flancs
Pour la gloire de ſes merueilles.

Neptune pour cét accident
Eſmeu luy offre ſon Trident,
Eole ſes bouches venteuſes :
S'il commande aux vents & aux mers,
Que deuiendront tous ces peruers
Ces Roys des ondes ſablonneuſes.

Le ſuperbe Anglois, ſur les bords
Tous rouges de ſang de leurs corps,
S'eſt effrayé de ceſte guerre,
Et ſi le canon n'euſt ceſsé
Quoy qu'il n'y ſoit intereſsé,
Il euſt abandonné ſa terre.

Le Flamant rebelle comme eux,
A la fuite ſacrant ſes vœux :

A veu de ſes yeux cét eſclandre,
Et reuirant les Païs bas,
Sans ſe meſler dans leurs combats
A porté leur deffaicte en Flandre.

La terre ialouſe de voir
La mer ſi plaine de pouuoir,
Toute de ſouſpirs eſtoüffee,
Euſt fait gloire dans ce danger,
De ſe voir encor ſubmerger
Pour avoir part à ce trophee.

Son hiſtoire pour l'aduenir,
Sera l'oubly du ſouuenir
Des Ceſars, demy-Dieux celeſtes,
Et tous ſes hauts faits racontez:
De ces preux dans le Ciel montez,
S'eſuanouyront ſous ſes geſtes.

Pour donc faire comparaiſon,
Qui marche au pied de la raiſon,
De ſes loüanges Eternelles:

L'hiſtorien doit auioud'huy,
Dire qu'il eſt ſemblable à luy,
Sans exemple & ſans paralelles.



A MONSEIGNEVR DE LONGVEVILLE.

Hiſtoire. ## O D E.

MVſe celebre la memoire,
Les hauts faits la gloire & le nom,
De ce Prince qui vid le Loire,
Glorieux porter ſon renom,
Depuis le Tage iuſqu'au Gange
Apres que le ſuberbe Anglois,
Vaincu ſiſt place à la loüange
De ce grand Comte Duuois,
Qui miſt le frain à l'inſolence,

De ce

De ce Roy de palmes chargé,
Qui par iniuſte violence
Tenoit Orleans aſſiegé.

La France en ce temps deſolee
A longs traicts ſouſpiroit ſes maux,
Et pour ne ſe voir conſolee
Au Ciel racontoit ſes trauaux,
La douleur qui l'auoit ſaiſie
Le grand excez de ſon tourment,
Procedoit de la freneſie,
Qui poſſedoit l'entendement,
Du Roy Charles, ſon Roy, ſon Pere:
Et qu'vne maraſtre regnoit
Qui la liuroit elle & ſon frere,
A l'eſtranger qui dominoit.

Telles qu'aux hauts monts amaſsees,
Piroüettant par tourbillons
Se voyent les neiges diſperſees,
Par la Biſe & les Aquilons,
Errer au gré de leur halaines

Vagabonder de toutes parts:
Tel eſtoit l'Anglois par les plaines
Quand ce chef, hors de ſes rampars
Comme vn Mars au fort des alarmes,
Touchoit la terre de leurs corps,
Et ne donnoit coup de ſes armes
Qu'il ne tombaſt autant de morts.

Semblable à vn torrent qui gronde
Deſſous vne digue abiſmé,
Qui porte la terreur au monde
Alors qu'il n'eſt plus enfermé,
Qui court, qui bruit & qui tempeſte
Armé de tourbillons diuers:
Et qui ſe promet la conqueſte
De l'empire de l'vniuers,
Qui romp & briſe les montagnes,
Noye les valons & les bois,
Et qui fait porter aux campagnes
L'horreur & l'effroy de ſes loix.

Tallebot qui voit ce carnage

Prie & menace ces fuyards,
Afin qu'ils arreſtent l'orage
Impetueux de ce Dieu Mars,
Mais c'eſt en vain nul ne l'eſcoute,
La peur auoit ſaiſi le cœur
De ceſte troupe qui deroute
Et quitte la place au vainqueur,
Qui ſecondé d'vne pucelle,
L'ame & le Paradis des yeux,
Enſin voit finir la querelle
De Charles le mignon des Dieux.

La France alors ſe renouuelle,
Le mauuais temps eſtant ceſsé
Et prend vne face plus belle
Qu'elle n'auoit pour le paſsé,
La douce Paix eſtend ſes aiſles,
L'encens eſtouffe les Autels :
La couleur reuient aux pucelles,
Qui beniſſent les immortels,
De voir reuerdir la campagne
De voir les perils ſurmontez,

De ce peuple que la mer baigne
Hors du monde de tous coſtez.

Charles ſur ſon liɛt de Iuſtice,
Liɛt tout remply de Maieſtè,
Prononce apres ce ſervice
Cét Arreſt plain d'authorité,
Que s'il reſtoit vne autre en France:
Qui releuaſt de ſon pouuoir,
Que ſon merite & ſa vaillance,
Meriteroient bien de l'auoir,
Et que les heures eternelles,
En paſſeroient le ſouuenir
Par delà les courſes Iſnelles,
Des long ſiecles de l'auenir.

Grand Duc i'ay tiré ceſte hiſtoire,
Des vieux temps de l'antiquité,
Fils vnique de la memoire,
Qui n'a point de temps limité,
Et comme l'Image parlante
De cét Heros & le miroir,

Ou ton aage encor floriſſante
Se doit & façonner (t) voir :
De cét Heros couuert de palmes
L'Alcide qui dompta l'orgueil,
De Henry, qui troubloit nos calmes
Et miſt ſa fortune au cercueil.

Prince des Princes l'exemplaire,
Aduienne que ſous noſtre Roy,
LOVYS *le Iuste, & debonnaire*
Armé du bouclier de la foy :
Tu puiſſes le Turban combatre,
Et le chef couuert de lauriers,
Triompher du peuple Idolaſtre,
Comme le Phenix des guerriers,
Qu'on te voye imiter ce Comte,
La terreur de l'Anglois mutin :
Afin qu'apres ie le raconte
Du couchant iuſques au matin.



AV MESME.

SONNET.

PPrince ie ſuis forcé par l'eſprit qui me guide,
De vous dire ces mots pour faire mon deuoir,
Si Maron reuiuoit qu'en France il feroit voir
Qu'à tort pour ce Troyen il fiſt ſon Æneide.

D'vn pareil repentir feroit touché Ouide,
Qu'vn Empereur ingrat bannit par ſon pouuoir,
De l'Empire Latin, ſans iamais s'eſmouuoir
L'abandōnant aux flots de l'element humide.

L'vn chanteroit grand Mars aux ſiecles aduenir,

Non de ce fugitif que Troye à veu bannir,
Les diuers accidens de la mer orageuſe.

Mais vn Prince guerrier touſiours vi-
ctorieux,
L'autre d'vn vers plus doux pour conten-
ter vos yeux
Feroit ſortir Venus de la mer eſcumeuſe.



A MONSEIGNEVR DE NEVERS.

Sur la mort de Monſeigneur du Mayne.

O D E.

N*On, non, il vit encor ce grand*
Prince Lorrain,
Qui deuant Montauban, en gai-
gnant le terrain

Dans l'œil gauche frappé ſuiuit ſa deſtinee,
Non, non, il n'eſt pas mort ou s'il à peu mourir,
C'eſt erreur de penſer qu'vn corps puiſſe pourrir
Que le Ciel informoit d'vne ame ſi bien née.

Deſia de l'Vniuers le peſant Element,
Porté deſſus ſon poids creuſoit ſon monument,
Et ſes flancs eſcartez paroient ſa ſepulture
Quand des Cieux eſtoillez les lambris entrouuers:
Deſſillerent les yeux de ce vaſte vniuers
Qui le vid reueſtu de diuine nature.

Aupres de ce grand Roy qui deffiſt Alladin,
En la terre Idumée reſtoit ce Paladin,
Aſſis au rang des Dieux enuironné de gloire,
Qui racontoit tout haut ce qui c'eſtoit paſſé,
Comme ſeruant LOVYS, *il auoit entaſſé*
Mille & mille lauriers au temple de memoire.

LOVYS,

LOVYS brillant de feux, Auguste en Maiesté,
Ie dis LOVYS, le Sainct, estoit d'autre costé
Vn peu plus haut leué qui d'ardoit ses lumieres,
Sur ce nouueau Soleil, & qui prenoit plaisir
D'entendre que LOVYS son cœur & son desir,
R'accoustumoit son peuple aux creances premieres.

Mais quand il vint au poinct que les flots impiteux,
Du Tar estoient sortis de leurs gouffres moiteux,
Qui auoient inondé tout le sein de la plaine:
Et que LOVYS pressé le siege auoit leué,
Que ce fleuue hydropique auoit par tout creué
Et reüny ses champs au corps de son domaine.

Arrestez ce (dit-il) qu'on raconte à Henry,
Que LOVYS à leué, mais de ce fleuue aigry,

Composons la rigueur & maistrisons la course
Il eut dit & soudain regardant deuers l'eau,
Il vit qu'elle couloit dans vn canal nouueau
Qui iettoit loin des murs les boüillons de sa source

Alors en sousriant & bien dit-il guerrier,
Si l'on peut vne fois assecher ce poullier,
Que deuiendront ces murs, ces gabions, ces portes:
Vois-tu pas que LOVYS *remache son courroux:*
Qu'il se souuient encor qu'il est issu de nous,
Et qu'il remet aux champs ses guerrieres cohortes.

Thermines l'vn des fils de ce grand Mareschal,
Qui pour seruir son Roy, ne trouue point d'egal
Qu'vn plomb pres de ce Duc auoit priué de vie,

S'eſueille à ce diſcours & ſalüant le Roy,
Luy tient ce doux parler, Grand bouclier de la Foy,
O Dieu que vos propos ont mon ame rauie!

Helas! que dites vous que Loüys met aux champs,
Voy, regarde (dit-il) que de glaiues trenchans
Que de feux, de canons, de poudre & de ſalpeſtre,
Et comme il redemande au teint de ſa couleur
Ou s'eſtoit retiré le ſang de ſa valeur
Quand deuant Montauban, il ne fut pas le maiſtre.

La frette qui giſoit de mille coups percé,
Que l'on auoit ietté dans le creux du foſsé,
Et de ſang-froid meurtry dedans la demie lune:
S'approche & degouttant d'un ſang tout genereux:

Prie & reprie encor qu'ils puiſſent voir tous
deux
Comme eſtans compagnons d'vne meſme
fortune.

De Therme (t) Maleuille , eſtendus à
Clerac,
Thermines à Monneur, le ieune de Fronſac,
Du Comte de ſainct Paul le cœur & l'eſpe-
rance,
De Beuron le terrible , & tant d'autres
guerriers:
Que l'on vid tresbucher pres des murs
Montpelliers,
Accourrurent auſsi pour voir ce Roy de
France.

Deux portes de fin or qui ferment à deux
pans,
Exemptes du debris de l'iniure des ans,
Couuertes de brillans, de rubis, d'emeuraudes,
Ou le ſoleil redore au matin ſes rayons,

Quand il vient esclairer afin que nous voyons,
Paroissent à leurs yeux encores toutes chaudes.

Iris l'obiect sans fonds de l'admiration,
Qui reçoit du Soleil sa generation,
Par la reflection de ses rays dans la nuë:
En estoit la portiere, on l'appelle, elle vient
Entrouuret, dit LOVYS, *ce demy-pan qui tient*
Afin que tous ces Dieux portent là bas leur veuë.

Tout de Nacre emperlé paroissoient les verroux,
Leurs triquetras passoient de bien loin les gazoüils,
Qu'en vn si petit corps Philomele degoise
Ce demy-pan ouuert par ces tons inoüys,
Tous ces Dieux s'inclinans salüerent LOVYS
Qui fleschit le genoüil à la mode Françoise,

L'allegreſſe eſt au Camp chacun cognoiſt le ſien,
L O V Y S, *Louys le Sainct ſon ayeul ancien,*
Qui porta la terreur aux terres Idumées,
H E N R Y, *paroiſt apres qui fiſt fondre l'orgueil,*
De l'Eſpagne indomptée & qui miſt au cercueil,
L'eſpoir qui conduiſoit le gros de ſes armées,

Guyſe le redouté que le Rochelois craint,
Voyant ſon pere Grand fut de douleur attaint
Que le reſſouuenir apporte d'amertume,
Ce Prince des vertus, la peur du Huguenot,
Au ſiege d'Orleans tué par Polletrot,
Auoit à ſon eſpée aſſocié ſa plume.

Du Mayne ce grand Mars, qui fiſt voir au leuant,
Quand Dom-Iouan gaigna la bataille à l'Eſpante,

Se miroit en ſon fils & le tenoit pour tel
Qu'il vouloit que l'on creuſt qu'il n'eſtoit point mortel,
Et qu'il eſtoit iſſu d'vne diuine plante.

De tous ces Dieux voyans, le plus Maieſtueux,
Eſtoit LOVYS *le ſainct, lequel parlant pour eux,*
Rehauſsé ſur le poinct de ſa façon guerriere,
Tint ſes mots à ſon fils, fils aiſné de renom
Non moins de mes vertus qu'heritier de mon nom,
Accordez à ces Dieux l'effect de leur priere.

Allez, auancez vous, vengez leur ſang ſacré,
Souuenez vous du coup de ce Duc maſſacré
Que ces murs repeſtris du ſang de la ſuperbe,
De la rage couuez & de l'Enfer eſclos,
Apres qu'aurez poudré de ces mutins les os,

Soient à peine trouuez parmy les brins de l'herbe.

Le Ciel le veut ainsi, ce peuple est interdit,
Qui fait guerre à son Roy il est de Dieu maudit,
C'est le texte tout pur, tout sainct de l'Euangile,
Le destin vous promet, grand Monarque François,
Splendeur de l'Orient, qu'auant qu'il soit six mois
Montauban cherchera ou fut fondé sa ville.

Il eut dit, & soudain la porte se ferma,
LOVYS *que la frayeur iamais ne desarma*
Voyait desia les murs de sa ville rebelle
Quand du preux de Neuers, le cœur, l'ame & l'amour
Se fist voir hors du Ciel plus belle que le iour
Qui luy redist encor ceste mesme nouuelle.

Lors

Lors le Duc le prioit qu'il ſe ſouuint de
luy,
Qu'il eſtoit bien-heureux dans le Ciel au-
iourd'huy,
Et qu'il meritoit bien que de luy l'on fiſt
feſte:
LOVYS, *lors admirant & ſa grace & ſon*
port,
Iura par ſon pouuoir qu'il vengeroit ſa
mort
Et qu'il verroit bien toſt l'effect de ſa re-
queſte.

Grand Duc conſolez vous, ce Prince à
veu vos pleurs,
Il entend vos regrets , il cognoiſt vos dou-
leurs,
Voſtre eſpouſe ſa ſœur a contenté la Parque,
Les ſouſpirs de Priam pour les ſiens & ſes
cris,
Les plaintes de Cephale, appellant ſa Procris
Ne les repaſſent point au deçà de la barque.

Que le cuisant repentir ronge,
D'auoir menty impudemment,
Vous accusans de desseruice,
Voyent du grand Dieu le iugement,
Qui descouure au iour leur malice.

Parmy le cours de tant d'années,
Si heureusement fortunées,
Pour auoir seruy tant de Roys,
Il vous restoit ce poinct de gloire,
Que cét Alcide des François,
En eternisast la memoire.

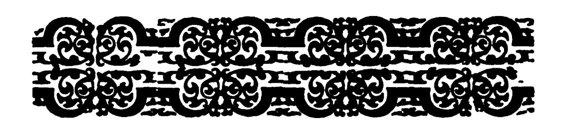
Desia de ces peuples fragiles,
Vous tenez les meilleures Villes,
Et semble qu'auecques raison:
La pieté si loin bannie,
Veut r'auoir ses lieux d'oraison
Profanez par leur tyrannie.

LOVYS, *l'Image de son pere,*
A fait ce qu'il n'auoit peu faire,

L'Heresie a le pied couppé
Et veut ce foudre de la terre,
Que vostre bras soit occupé
Pour mettre fin à ceste guerre.

Et que leurs murailles forcées,
De cent mille boullets percées
Sentent la tempeste & l'horreur,
De l'ire du Ciel vengeresse,
Pour auoir deffendu l'erreur.
Et profané la saincte Messe.





A MONSEIGNEVR LE COMTE DE TORIGNY.

Sur ſon voyage de Bayonne.

O D E.

Comte l'hiſtoire raconte,
Qu'à Yury ce braue Comte,
Duquel tu as herité
Seul fiſt teſte à la tempeſte,
Et qu'il a bien merité,
Que de luy l'on face feſte.

Sous ſa cornette arborée
La France toute eſplorée,
Alloit rendre les abois,
Quand ce Mars, ce Roy de France,
La merueille de nos Roys,
Luy releua l'eſperance.

Tu fais auiourd'huy paroiſtre,
Que tu ſçais ſeruir ton maiſtre
Luy diſt, lors ce Grand Henry:
Puis qu'entre tant de gendarmes,
Qui couuroient les champs d'Yvry,
Seul tu parois ſous tes armes.

Coup d'autant plus memorable,
Que ſous ce Roy adorable,
Pour ſa valeur & bonté
Ce Comte emporte la gloire,
D'eſtre le premier comté,
Qui commença la victoire.

De ces races genereuſes,
Les familles valleureuſes,
N'ont point le cœur abattu,
Comte comme de ton pere:
Tu dois ſuiure la vertu,
Ainſi du Comte ſon frere.

Les hiſtoires, les Images

Qui racontent leurs courages,
Font ces beaux diſcours exprés,
Pour apprendre à leurs poſteres,
Qu'ils doiuent ſuiure de près
Les braues faits de leurs peres.

Dans le criſtal de ta face,
Se voyent tous ceux de ta race,
Si renommez ſous nos Roys,
Ton image les conſerue
Comme vn ſculpteur autres fois
Se gardoit ſous ſa Minerue.

L'vniuers contient leurs geſtes,
Rends les tiens ſi manifeſtes,
Que chacun puiſſe aduoüer
Qu'auec ceſte reſemblance,
Le Ciel t'a voulu doüer,
Du meſme eſprit de vaillance.

Sans que du vieil Pitagore,
Que Samos reuere encore,

Soit

Soit creu ce qu'il croyoit lors,
Que quand les Corps ſe treſpaſſent
De l'vn à l'autre repaſſent,
Leurs ames en d'autres corps.



A LVY MESME.

Sur ſon voyage de Breſſe.

O D E.



Omte les grandes dignitez,
Suiuent tes magnanimitez,
Iamais l'homme puſillanime,
Dedans ſa maiſon cantonné.
Ou Tancred vid battre Solime,
Ne s'eſt veu le front couronné.

Les Breſſans deuenus François,
Deſſous ce grand Roy de nos Roys,

H

Qui les prist pour sa Carmagnole,
Sont impatiens de te voir
Et la moustache du Spignole,
Ne redoute que ton pouuoir.

Ce Connestable au poil chenu,
Plus que cét Hercule cogneu,
Qui suffoqua le fort Anthée
Va denicher le Castillan,
De ceste roque tant vantée,
La forteresse de Milan.

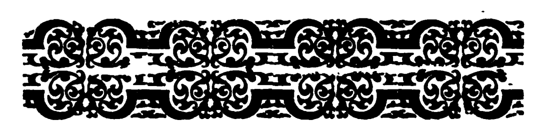
Ou les Suysses desconfis,
Tristes nouuelles, pour leurs fils:
Rencontrerent leurs funerailles
Là se vuideront nos descords.
Et par le droit de Represfailles,
Reuiuront les tiltres des morts.

Valentine sur les tombeaux,
De ces vsurpateurs nouueaux,
A L O V Y S, *se sera paroistre*

Toute plaine de Maiesté:
Et là lui sera recognoistre
Ce que Milan luy a esté.

C'est là (Comte) que ta valeur,
S'en va pour brauer le malheur,
Face le Ciel que ton espée
L'effroy de ces peuples palis,
Iusques à la garde trempée,
Y replante les fleurs de Lys.

Que comme François Caualier,
De Bayard receut le collier
Luy qui luy deuoit donner l'ordre
Qu'ainsi sous ton Roy combattant:
Sans que l'enuie y trouue à mordre
Tu merites d'en faire autant.



LE CONTENTEMENT DE MADAME LA MARQVISE DE BEVVRON.

Sur le retour de ſon Eſpoux, du voyage de Bayonne.

STANCES.

IL eſt donc de retour, à Dieu mes longues peines,
Mes ſouſpirs, mes ennuis ou mon cœur s'eſt plongé,
Puis que ie le reuois fuyez comme ombres vaines
Fuyez ie vous bannis & vous donne congé.

Ceſſez, ceſſez, mes yeux ces fontaines de larmes,

Reprenez vostre esclat redonnez vous le iour,
Ie le tiens il est mien, Marquis rendez les armes,
Il faut que la valeur obeysse à l'amour.

Que de contentemens que de biens ie possede
Que d'honneurs ie me suis en ce Triomphe acquis
Si Iupiter se plaist à reuoir son Ganimede
La Marquise se plaist à reuoir son Marquis.

Mais pourquoy mon amour m'auiez vous delaissée,
Ie le sçay vous deuiez ce bon seruice au Roy,
Si par vostre depart i'auois esté blessée
Tout mon mal est guery puis que ie vous reuoy.

Ainsi apres vingt ans reuoyant son Vlisse,
La chaste Penelope oublia ses malheurs,
Si i'ay dit aux ennuys il faut que ie perisse

Ie commande aux plaiſirs d'effacer mes douleurs,

Il ne m'en ſouuient plus & mon amour qui nage,
Dans la mer des plaiſirs n'a peur qu'à l'aduenir,
Ce Marquis valeureux qui cauſoit mon veſuage
Par vn ſecond depart le face reuenir.



SVR LA NAISSANCE DV FILS AISNE' DE MONSIEVR Le Marquis de Beuuron.

O D E.

PVis que l'Aurore eſt accouchée,
Que la renommée embouchée,
Deuers la gloire s'eſleuant
Luy annonce ceſte nouuelle
Qu'icy bas ſeulement pour elle
Eſt né ce beau Soleil leuant.

Les couronnes qu'elle a peu faire
Des lauriers acquis par ſon pere,
L'ont mis au rang des immortels:
Cét Aſtre imitant ſon exemple
De palmes remplira ſon Temple,
Et de Trophées ſes autels.

La vertu n'a ſoin des années,
Celle ſçait les ames bien nées,
Qui viennent reſpirer le iour
Minerue leur ſert de nourrice,
Et puis la fortune propice,
Les fait les mignons de ſa cour.

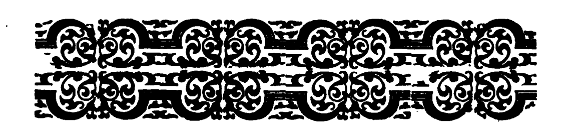
Beauté du monde ſans pareille
Quand vous fiſtes ceſte merueille,
Les grâces qui logeoient en vous
Compoſerent bien le viſage,
Mais pour le cœur & le courage,
C'eſt l'ouurage de voſtre eſpoux.

Des Roys de Cypre d'Armenie,
Des Princes de la Germanie,
Et des grands Comtes d'Areſcot,
Cét Aiglon va tirant ſa race,
La grandeur reluit ſur ſa face,
Auec la douceur de Chabot.

Sus doncques qu'on luy face hommage,

Laiſſons

Laiſſons là ce haut parentage,
Des petits Dieux de Iupiter,
Prions-le qu'il nous le conſerue
Comme vn beau fruit que ſa Minerue,
A produit pour luy preſenter.



A MONSIEVR SON FILS.

STANCES.



Etit Aiglon qu'on a veu naiſtre
Croiſſez pour vous faire paroi-
ſtre,
Sous l'Empire de ce grand Roy,
Qui doit conduire ſes armées,
Dedans les plaines Idumées,
Afin d'y replanter la foy.

Digne ſubiect des doctes plumes,

De vous naiſtront tant de volumes
Que ie doute que les Autheurs,
Qui raconteront voſtre hiſtoire,
Pour eſtre difficile à croire
Ne ſoient tenus comme flateurs.

Ceux qui croiront mieux pourront dire
Oyant par tout le monde bruire,
L'honneur que vous aurez acquis
Que vous ne pouuiez pas moins faire,
Iſſu d'vne ſi ſage mere
Et d'vn ſi valeureux Marquis.





A MONSEIGNEVR LE MARQVIS DE BEVVRON.

Sur son voyage de Montpellier.

O D E.

QVe sert de vous voir si parfait,
Si la matiere vous a fait
Comme les autres vulnerable,
Qui nous fait craindre ainsi pour vous
Que ceste Parque Inexorable,
Qui rend la mort commune à tous.

Fallaize tremble à chaque fois,
Que vous endossez le harnois,
Sa crainte ne se peut resoudre:
Iugeant qu'aux Martiaux hazards,
Le canon peut reduire en poudre
Celuy qui deffend ses rempars.

Si la fortune vous cherit,
Si à toute heure elle vous rit
D'vn aſpect doux & fauorable,
Si la cognoiſt-on toutesfois:
Plus inconſtante & variable
Que la Lune qui fait les mois.

Hector de Priam tant aimé,
Ainſi comme vous eſtimé
Eſt chery de ceux de ſa ville:
Combattant pour le conſeruer,
Fut abattu des mains d'Achille,
Iupiter ne le peüt ſauuer.

Achille le bouclier des Grecs,
Recogneut, mais trop tard apres,
Que Paris l'occiſt dans le Temple:
Qu'il eſtoit ſubiet au treſpas
Cela vous doit ſeruir d'exemple,
Encor que vous n'y penſiez pas.

On ſçait bien que voſtre valeur,

Ne redoute point le malheur,
Que la peur auec vous ne couche
Mais pour nous c'est nostre deuoir
De craindre tout ce qui vous touche,
Et ce qu'on ne voudroit point voir.

Dessous l'Empire des destins,
Sont logez les maux intestins
Nul ne cognoist sa destinée,
Tel triomphe de l'Vniuers,
Que l'aage d'vne matinée
Fait voir la pasture des vers.

Ce seroit estre mal appris,
Si lors qu'il fait gagner le prix,
L'on vous empeschoit la carriere,
Pour auoir le front couronné
Il faut combatre à la barriere,
De mille morts euuironné.

Au moins si ce sont vos esbas
Que vaincre ou mourir aux combas,

Ce braue Marquis, & ce Comte
Qui mettoit la prudence en conte,
Au premier rang de ſes vertus
Tous deux cheris d'vn grand Monarque,
Tous deux de gloire reueſtus
Ont payé tribut à la Parque.

Elle n'oit point ceſte cruelle,
Iamais la clemence chez elle
Ny la pitié n'ont point d'accueil,
Elle boit les pleurs & les larmes,
En danſant deſſus le cercueil,
Foule aux pieds l'honneur des gend'armes.

L'horreur iadis fut ſa nourrice,
Allaictée à toute malice,
Elle ourdit touſiours quelque mal
Et ne viuant que d'Apoſtemes,
Les cloches luy ſonnent le bal,
Qu'elle doit danſer pour nous-meſmes.

Ne ceſſeront iamais nos plaintes,

En trois

En trois ans deux de ſes attaintes,
Nous ont fait ſentir deux treſpas,
Hector eſt mort, apres Achille,
Toutes nos deffences ſont bas
L'effroy ſaccage noſtre ville.

Qu'ay-je dit ils viuent encore,
Achille & Hector qu'on deſplore,
Nous apparoiſſent auiourd'huy,
De Beuuron, nous les repreſente
Fallaize voicy ton appuy,
Seiche tes pleurs & te contente.

Baron, que voſtre bien venüe,
Nous ſoit vn Soleil ſur la nuë,
Qui diſſippe de ſes rayons:
Les nuages de nos miſeres,
Afin que ſous vous nous ſoyons
Ce que nous eſtions ſous vos freres.

Plantez vos lauriers pres l'oliue,
Le Roy des Abeilles arriue,

Dans ſes Palais chargé de miel,
Ses eſcadrons portent la picque,
Ce chef ſans aiguillon ny fiel,
Regit ſon eſtat Monarchique.

Annibal ce foudre de guerre,
Ne fut pas ſi toſt ſur la terre,
Qu'vne vipere l'allaicta,
Pour l'accouſtumer au carnage;
Scipion ſi mal le traicta,
Qu'il luy fiſt reboire ſa rage.

Fabius brauoit les iniures,
Le meſpris guerit leurs pointures:
Quand on en perd le ſouuenir,
Les bonnes volontez fleuriſſent
Les deſſeins perdent l'aduenir
Et les courages ſe meuriſſent.

Auguſte vous en ſert d'exemple,
Les Romains baſtirent vn temple,
A ſa memoire ou le pardon,

Embraſſoit la miſericorde,
Baron, c'eſt auecques ce don,
Qu'on s'acquiert cela de concorde.



A MADAME LA MARQVISE DE BEVVRON.

Sur le treſpas de ſon Fils.

STANCES.

POurquoy regrettez-vous, ô mere infortunée,
L'heure de ce treſpas,
Cõme ſi naiſtre vn iour & mourir la iournée
Eſtoit ne viure pas.

La ſuite de nos ans & ſa longue durée,
N'aſpire qu'à ſa fin,

Celuy qui le premier ſa courſe a meſurée,
N'eſt-il pas le plus fin.

Ce Soleil qui ſortoit des rayons de l'Aurore,
Apres vn long ſommeil,
Comme le blond Phœbus ſort du riuage More
Sortira du cercueil.

Son iour ſera ſans nuict, & ſa belle lumiere
Vous fera dire vn iour,
Que d'auoir repeté ſa naiſſance premiere
C'eſtoit manquer d'amour.

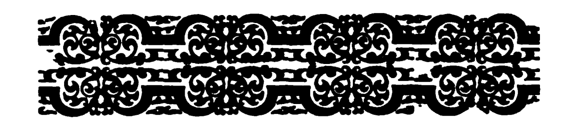
Vne mourante vie à la mort attachée,
Au tombeau là reclus,
Vne viuante vie en la tombe cachée
Belle il ne mourra plus.

L'on excuſe vos pleurs, les entrailles des meres
Plaines d'affection,
Quand la mort leur rauit l'eſperãce des peres
Ont de l'affliction.

Quel ſera-ce Marquis en voyãt ſon Amante
Gemir ſur ce tombeau,
Tel que ce chef des Grecs quand il força
Timante,
De tirer le rideau.

Non, ie me ſuis trompé ceſte ame genereuſe.
Au fort des paſſions.
Calmera la tempeſte & la mer orageuſe,
Comme les Alcions.

Calmera vos douleurs, faiſant de vous
renaiſtre,
Pour vn fils treſpaſsé
Mille & mille guerriers que l'on verra pa-
roiſtre,
Le naufrage paſsé.



A MONSIEVR
DE SAINCT LVC.

Gouuerneur de Broüage.

Vers Encomiaſtes.

APres tant d'aſſauts & d'alarmes,
De combats ſur terre & ſur mer,
Sainct Luc, qui te ſont eſtimer
Et croire le Dieu des gend'armes,
Ma Muſe d'ardeur eſtouffée
D'ennuy ſe tire les cheueux,
Que le pouuoir manque à ſes vœux
Pour en eſleuer le trophée,
Et porte enuie à tes conqueſtes,
Voyant que les ans ny les iours,
S'ils pourſuiët touſiours leurs cours
Ne ſuffiront pour tant de feſtes,

Que la France *celebrera,*
Pour toy tant qu'elle durera.

Des Tritons, troupes vagabondes,
Estafiers de ce Dieu moüillé,
Qui par vn vieil trident roüillé,
Se fait nommer le Dieu des ondes
Les voix rauques & enroüées,
S'entremeslent parmy les flots,
Pour faire reuiure ton lots,
Assistez des chaudes broüées
Que le broüage aux moites nües,
Reçoit dessus son horison
Qui creuent leur noire prison,
Aussi tost qu'elles sont venües,
Pour enfler les larges gosiers
Des Dieux qui chantent tes lauriers.

L'Echo redit les Serenades,
Que les Nayades aux yeux verds.
Enuoyent en tant de lieux diuers,
Pour faire sauter les peuplades,

Et bouger les bandes muettes
De leur citadins eſcaillez,
Si contens d'eſtre trauaillez
Du bruit de tes gloires parfaites.
Qu'ils ſemblent faire des harangues
Paſſans l'vn ſur l'autre leur corps,
Qui pouſſent de ſi doux accords
Qu'on diroit qu'ils ſont tous de langues,
Quoy qu'ils ne te puiſſent loüer,
Sinon qu'à force de noüer.

Suiuent les trouppes Æolides,
Qui ont le ſouffle pour parler,
Qui soufflent tellement par l'air,
Pour brauer ces peuples humides,
Que les nations plus lointaines,
Oyans le bruit de ces ſouffleurs,
Font mille couronnes de fleurs:
Afin de couronner tes peines,
Et n'ont qu'vn regret à la bouche,
Eſlancé du profond du cœur,
Pour ne cognoiſtre le vainqueur,

Sinon

Sinon par le vent qui les touche,
Qui les priue de ce deuoir
De te consacrer leur pouuoir.

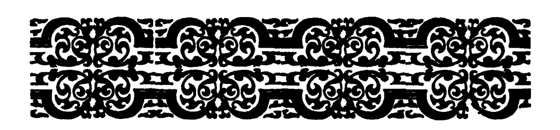
La France qui se renouuelle,
Qui te voit & cognoist aussi,
Ne tient l'oubly de son soucy,
Que du soin que tu prens pour elle,
Rien icy bas ne se descouure,
Qui conspire contre ton Roy:
Qui ne vienne subir la Loy,
De ce Monarque dans son Louure,
Et toutes ces testes mutines
Que la reuolte nourrissoit,
Lors que la France perissoit,
Et couroit apres ses ruines,
Qui venoient pour la deuorer
Ne viuent que pour l'adorer.

L'vniuers seul dresse sa plainte,
En s'adressant à Iupiter,
Dit qu'il se va precipiter

Tout le monde en tremble de crainte,
Souſtient que tu paſſes ſes bornes,
Et que malgré ſa vanité,
Tu t'es acquis l'eternité,
Que tu luy fais porter des cornes,
Que tu ſuis cét Anaxagore,
Qui cherchoit des monde diuers,
Que tu tiens la terre & les mers
Et qu'il t'en faut d'autres encore
Bref, qu'il ſe faſche qu'vn mortel,
Par ſes faits ſe ſoit rendu tel.

Iupiter qui fiſt la matiere
Du rien de ce faſcheux plaintif,
Propre pour receuoir l'actif,
Qui luy donna ſa forme entiere,
Comme ſon Souuerain & Maiſtre:
La conſole par ſon deffaut
Luy fait voir qu'en ce poinct il faut
De releuer ainſi ſon eſtre,
Veu qu'il n'eſt qu'vn ſubiet de boüe
Qu'on verra quelque iour perir,

Pour Sainct Luc, qui ne peut mourir,
Que l'immortalité l'âuoüe,
Et que les Saincts Lucs dans les Cieux,
Comme sur la terre, sont Dieux.



A MADAME LA MARQVISE DE BEVVRON.

IL n'est qu'vne lumiere au monde,
Ce beau Soleil, ces clairs flambeaux
Qui faisoient vn Ciel sous les eaux
Et doroient le crystal de l'onde,
Ne sont plus que des sombres nuicts
Belle Sainct Luc, lors que tu luits.

L'hyuer ne nous fait plus la guerre,
Et ces rigoureuses saisons,
Qui nous chassoient dans nos maisons,
Ne regnent plus dessus la terre

Sur leurs glaçons enſeuelis,
Croiſſoient les roſes & les lys.

Si toſt qu'à paru cét Aurore,
On a veu les nuicts ſe cacher,
L'Athone n'ira plus coucher,
Auec ſon Berger qu'elle adore,
Ce iour, ce beau iour qui nous luit
N'endure point de triple nuict.

Hà! que de merueilles eſcloſes,
Que de traicts, d'attraicts, que de ris
En la querelle de Paris,
Ou les lis combattoient les roſes,
Et les œillets le teint vermeil,
Paris ne vid rien de pareil.

Les zéphirs aux douces haleines,
A l'enuy la vont baiſotant,
Et flore qui les va ſlatant,
En vain leur raconte ſes peines,
Ils demeurent tous en-retez

Aux filets d'or de ſes beautez.

Qui meurt d'amour c'eſt l'Amour meſme,
Et les liens de ſa Pſiché,
Qui l'auoient ſi fort attaché,
Qu il l'aimoit d'vn amour extréme:
De tant de braſiers allumez
Ne ſont plus, ils ſont conſumez.

Vn feu plus grand, la ialouſie,
Luy fait redoubler ſon tourment,
L'amour & ce feu vehement,
Le font entrer en freneſie:
Il ſe plaint à toute ſa Cour
Que de Harcourt luy fait la cour.

Il prend ſon carquois & ſes fleſches,
Bande ſon arc, courbe ſon port,
Armes dont autresfois la mort
Faiſoit mille mortelles breſches:
Et plus qu'vn mortel eſperdu,
Tire ſans ceſſe à coup perdu.

Trauail inutil qui le charge,
Qu desrobe son embompoinct,
Il veut tuer & ne veut point,
Si l'Amour luy sonne la charge,
La ialousie en sa douleur
D'autre part corne son malheur.

Il n'en peut plus, ses traicts, ses armes,
Ordinaires à triompher,
Sont esclaues dessous le fer,
De celuy qui vous rend les armes,
De Harcourt, emporte le prix
Que la belle Sainct Luc à pris.

Adorable & chere Charite,
Que ce combat est glorieux,
Puis que le plus puissant des Dieux,
Indigne de vostre merite
Quitte la place à ce Marquis,
Que vos beautez vous ont acquis.

Viuez contens sans que l'enuie,

Trouble ny vous, ny vos enfans,
Qu'ils ſoient tellement triomphans,
Que la merueille de leur vie
En laiſſe à la poſterité,
Vn ſoupçon à la verité,



A MONSIEVR DE BLAINVILLE VARIGNY.

ODE.

SOit que Iupiter le menaſſe,
Soit qu'il te ſoit benin & doux,
Entre l'amour & le courroux,
Touſiours le Soleil de ſa grace,
Blainuille, repoſe ſur toy
Sans qu'il ſe paſſe vne iournée,
Qui tire ligne infortunée,
De la diſgrace de ton Roy.

Dans le Grabuſe de ce monde,
L'on ſçait bien que tout eſt diuers,
Que le Sedre tombe à l'enuers,
Que la tourmente trouble l'onde:
Que tout ſe change en ces bas lieux
Et qu'il faut croiſtre pour deſcroiſtre,
Mais celuy qui te fait paroiſtre
Ne change non plus que les Dieux.

Ceux qui habitent ſous la Lune,
Sont ſubiects à ce changement
Les rauit, & les importune,
Mais l'Aigle proche du Soleil,
Et qui adore ſa lumiere
Voit d'vne façon couſtumiere
Danſer les graces dans ſon œil.

Le Syagre iamais ne ſeiche
Tant que le Phœnix eſt viuant,
Deſſous ce beau Soleil leuant,
Qui dés le ſortir de ſa creche,
Se leue auec l'Eternité:

Et ſe

Et ſe recouche auec la gloire,
Croy Blainuille que ta memoire
Surpaſſera l'humanité.

Que les deſtins plantent des palmes,
Que l'Orient à de friſſons,
Si iamais nos blondes moiſſons,
Se peuuent reuoir dans leurs calmes
Et le reuolté deſ-vny,
S'vnir auec l'obeyſſance,
Tout l'vniuers ſera la France,
Deſſous ce Prince ſi beny,

Ou les Aigles furent noyées,
De Craſſus le Creſſus Romain,
Se fera voir ce Souuerain,
Sous ſes enſeignes deſployées:
Là le Parthe au doré carquois,
Armé comme le Sagitaire,
Rendra ſon Sceptre tributaire
A ceſte merueille des Rois.

Dessous le froid hyperborée,
Ou les zephirs enseuelis,
Entre les roses & les lys
Souspirent leur courte durée,
S'esleueront ses estendars,
Et ce Dieu qu'on adore en Thrace,
Dans le Ciel reprendra sa place
Pour y laisser ce second Mars.

Mais Blainuille ou vola ma plume,
Dieu que i'ay de contentement,
De voir dans ce rauissement,
Tout l'Vniuers comme vn volume
Ou se liront tous les hauts faits,
De cét Alcide redoutable,
Qui tient desia pour veritable
Qu'il s'y verra des plus parfaits.



A MONSIEVR DE VICTOT BAILLY de Caen.

ODE.

DE victot tant de vers lauriers,
Qui couronnent les fronts guerriers,
Des nobles ayeux de ta race,
Que le temps n'a point abatus,
Et qui ont dompté ſon audace
Sont les tiltres de leurs vertus.

Arrouſez du ſang genereux,
De ceux qui ſont tombez ſous eux
Et imprimez de leurs conqueſtes
Ils nous demandent des autels,
Et veulent qu'on graue leurs feſtes,

M 2

Dans les fastes Immortels.

Et qu'au temple de la valeur,
Comme ils ont braué le malheur,
Qu'vne longue suite d'Images,
De leurs viuantes Deitez
Pour representer leurs courages,
Y marquent leurs Eternitez.

Ils veulent encor que mes vers,
Si cogneus par tout l'vniuers,
En face bruire la memoire,
Nous sommes d'accord de ce poinct,
Mais qu'ils puissent suiure leur gloire
De Victot ils n'en parlent point.

Homere l'oracle des Grecs,
Flechiroit sous tant de progrez,
Et sa plume quoy que diserte,
Qui mist le feu dans Ilion,
Geante y trouueroit sa perte
Sur Osse entassant Pelion.

Les liures qu'on eſcrit des Dieux,
Ont leurs carracteres aux Cieux,
Et l'Eternité qui les garde,
Inſtruit en cent mille façons,
L'Ange attentif qui la regarde
Pour en faire icy des leçons.

Nous ne ſommes que truchemens
De leurs diuins enſeignemens
Et nos bouches comme Prophetes,
Si toſt que l'Ange à le pouuoir
De les inſpirer aux Poëtes,
Sont toutes pleines de ſçauoir.

Vne mielleuſe liqueur,
Nous embauſme l'ame & le cœur,
Qui ſort des ſources Eternelles,
Et l'infuſe dans nos eſprits,
En carracterant nos ceruelles
Du doux ſtile des beaux eſcrits.

C'eſt ceſte douceur que i'attens,

Afin de les rendre contens,
Et de peur que tu ne t'irrites
De Viĉtot d'eſtre le dernier,
Dans la gloire de leurs merites
Tu marcheras tout le premier.



A MONSIEVR LE PRESIDENT IOVBERT.

ODE.

DE Ioubert entre les vertus,
Dont les hommes ſont reueſtus,
Qui ſçauent captiuer le vice,
Et qui triomphent du cercueil
Comme au corps le plus beau c'eſt l'œil,
Le plus noble c'eſt la Iuſtice.

Le Iuge doux & temperé,
Fort & prudent eſt reueré,

Comme veſtu de ſa parure,
S'il doit auoir le chef flambant
La Iuſtice eſt le diamant,
Qui fait briller ſa cheuelure.

Quand Sainct Remy ſacra Clouis
Ses beaux propos furent oüys,
Pour l'Eternité de la France,
Qu'autant y regagneroient les Rois:
Qu'ils feroient obſeruer les loix
Des autels & de la Balance.

Ces deux ouurent le Paradis,
Par ces deux nos peres iadis
Eurent la couronne de gloire,
Et iamais le fleuue d'oubly,
N'a le renom enſeuely
De ceux qui gardent leur memoire.

Ceſſe de regner (ce diſoit)
Ceſte Grecque qui deduiſoit
Sa plainte au pere d'Alexandre,

Si tu ne veux comme tu dois
Auecques l'equité des loix,
Le droit & la Iuſtice rendre.

Le Sauueur promettoit aux ſiens
Qui auoient delaiſsé leurs biens,
Pour recompenſe ſalutaire,
Qu'ils iugeroient au rang des Dieux:
Les douze Tributs dans les Cieux,
En la maiſon de Dieu ſon Pere.

Que pouuoit donner l'Eternel,
De plus grand, de plus ſolennel,
Au Iuge afin de le reſoudre
A diſtribuer l'equité,
Que de l'orner de Maieſté,
Et l'armer des pointes du foudre,

Si l'excellence des couleurs,
C'eſt la pourpre; ou bien des odeurs
Le muſc, ou le zephir ſe paſme,
La Iuſtice l'eſt des vertus:

Les

Les vices en ſont combatus
C'eſt le vray paradis de l'ame.

Le Iuge qui demeure entier
Qui ſuit touſiours le droict ſentier,
Qui ne craint les choſes terribles,
Eſt ce que la Myrrhe eſt aux corps,
Car quoy qu'ils ſoient entre les morts
Ils demeurent incorruptibles.

L'iniuſte n'a point de repos
Le gain l'eſueille à tout propos,
Le ſoin du Ciel ne le trauaille
La terre le tient attaché,
Et l'or l'attire à ſon peché
Comme l'ambre attire la paille.

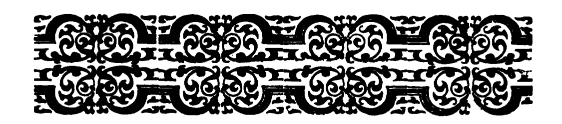
Ces mains n'ont iamais de mercy
Son deſir qui croiſt tout ainſi
Qui l'auarice le domine,
Eſt comme le cœur renaiſſant
Du Promethée languiſſant,

N

Qui s'entretient de ſa ruine.

Comme l'Hydropique alteré
A le deſir immoderé,
Et ſa ſoif iamais ne ſe paſſe
La faim d'auoir luy croiſt touſiours
Et quoy qu'il finiſſe ſes iours,
Ceſte faim iamais ne treſpaſſe.

Pour toy qui touſiours as ancré
Dans le haure ſainct & ſacré,
Ou Themis fait voir ſa puiſſance
Ces faits balancez ſeront tels
Qu'entre les rangs des immortels,
Sera le lieu de ta ſeance.



A MONSIEVR DV RENOVARD.

ODE.

DE Souuré, l'Elixir des choſes,
Fait voir leurs merueilles encloſes,
Le pur du pur des beaux eſprits,
Par l'action ſe ſubtiliſe,
Et puis apres les beaux eſcripts,
Font que tout le monde en deuiſe,

Dormant à l'ombre de tes palmes
Ma plume va troubler tes calmes,
Vn vieil Capitaine Romain
Parlant du meſtier de la guerre
Ne vouloit quoy que ſouuerain
Que ſon corps meſuraſt la terre.

Le repos, fils de la pareſſe
Creue les yeux à la proüeſſe,
Pour eſtre renommé par tout:
Il faut qu'vn braue Capitaine
Pour ſe repoſer ſoit debout,
Au chaut & au froid dans la plaine.

Les Trompettes du Roy de France,
S'en vont réueiller ta vaillance,
Et ſemble qu'aux champs Iberois
L'Echo reportant leurs fanfares
Fait reſioüir les Nauarrois,
Et trembler ces peuples Barbares.

Loüis le fils de cet Alcide,
Qui portoit en ſes mains l'Egide,
L'effroy du peuple bazanné,
Fortifié de ſon vieux tiltre
Deſſous la mitre ſurанné,
S'en va preſider au Chapitre.

Aſſez de temps la violence

Nous à fait garder le ſilence,
La mauuaiſe poſſeſſion
Ne fait rien qu'agrandir l'iniure:
Et l'iniuſte vſurpation
A peine plus d'vn ſiecle dure.

Ces lieux vſurpez ſous la foudre
Des canons qui tirent ſans poudre,
Vont entendre tant de canons
Chargez de plomb & de ſalpeſtre
Qu'infailliblement nous tenons
Qu'ils vont retourner à leur maiſtre.

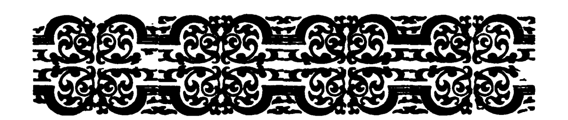
Loüis dedans ſa Pampelonne
S'en va reprendre ſa couronne,
Et le chant de ce Coq Royal,
Paſſant deſſus les Pyrenées,
Va porter à l'Eſcurial
Qu'il eſt le fils des deſtinées.

Le Milan auec ſa couleuure,
Eſtonné d'vn ſi haut chef d'œuure,

S'abaiſſant ſous ce Conquereur,
Sans plus reprendra ſa volee,
Plus fidelles qu'vn Empereur,
Rendra ſa foy inuiolée.

Naples auecques la Sycile,
Poſant le fais d'vn ioug ſeruile,
Suiuant les Oracles diuins
En faiſant rebrouſſer leurs armes
Se ſouuenans des Angeuins,
Seront ſes fidelles gendarmes,

I'eſueillerois la Paleſtine,
De Souuré, mais Dieu qui domine
Reprend la clef de ſes ſecrets,
Et me commande de me taire
En attendant qu'à ſes progrés
Tu luy ſerues ſans exemplaire.



A MONSEIGNEVR DE LA FOREST.

Sur vn preſent fait à ſa Maieſté, d'armes & de Cheuaux.

O D E.

DE Vaſſy ces armes dorées
De tant d'hiſtoires decorées,
Rare preſent digne du Roy,
Ces cheuaux aux crouppes trouſſées
Qui ronflent l'horreur & l'effroy
De leurs halaines repouſſées,
Ne ſont qu'attendre les hazards
Ou les doit pouſſer ce Dieu Mars.

Ces Bucephales d'Alexandre,
Impatiens de tant attendre,
Vont fouller de leurs pieds l'orgueil

Des fleuues, des flots baiſe-nües,
Et mettre plus bas qu'au cercueil
Les cimes des Alpes cornües
Superbes teſmoins de ſon los,
Va paſſer la terre & les flots.

Tout ſera ioug deſſous ſes armes,
Et toy l'honneur de ſes gendarmes,
De la pointe de ta valeur,
Tu graueras dans ſes conqueſtes
Qu'il a deſtourné le malheur,
Qui deuoit tomber ſur nos teſtes:
Et remis aux fers le mechef
Qui panchoit deſſus noſtre chef.

Les lauriers comme ſous Auguſte,
Croiſtront aux pieds de ce Roy Iuſte,
Et par tout où il marchera
Ses doigts diſtilleront la Myrrhe,
Gueriront ce qu'il touchera
Comme le gros poulce de Pyrrhe,
Et le touchement de ſa main

Le ſera

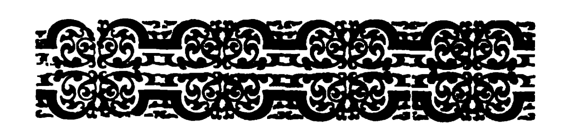
Le fera croire plus qu'humain.

Ce sera le Roy des miracles
Sous luy cesseront les Oracles,
Tout le mal que peut esprouuer
Ce dompteur de toute la terre,
C'est qu'il ne pourra plus trouuer
D'ennemis pour faire la guerre,
Car tous les sceptres d'icy bas
Seront l'honneur de ses combas.

Alors la corne d'Abondance
Versera dessus nostre France,
Tant d'odeurs, de fleurs, & de fruits,
Que le Printemps de nos années
Perdra la memoire & les bruits:
De ces Isles tant fortunées,
Et des delices de l'Edam
L'agreable seiour d'Adam.

En ces iours heureux la memoire
De ce Roy si fecond en gloire,

Repaſſera le ſouuenir
La Foreſt de tous tes ſeruices:
Qui feront croire à l'aduenir
Te comblant de ſes benefices,
Que comme il a recogneu tout
Ses bien-faits n'ont point eu de bout.



A MADAME DE LA FOREST.

MA Muſe languiſſoit apres voſtre merite,
Et ſes tons animés, ne reſpiroient que vous
Quand le Dieu des neuf Sœurs, de cet honneur ialoux:
Luy dit, fille du Ciel, cette chere Charite,
Que vous voulez donner au bruit de l'vniuers
Eſt le digne ſuiect, ſeulement de mes vers.

Des preux Mongommeris, la gloire vagabonde,
A ſes termes ſans fin, par tout ou le Soleil
Que nous donne le iour, fait paroiſtre ſon œil;
Leur Renom ne vieillit, comme vieillit le monde:
Ce chef-d'œuure animé de la Diuinité,
Comme eux ſe va finir dedans l'Eternité.

Cette fille de Mars couronne la victoire,
Ce Temple des vertus, à la Foreſt, ſacré
Auillit le Renom que l'on a conſacré,
A ce Dieu de l'Amour, & luy ternit ſa gloire,
Bref, luy fait confeſſer qu'il n'a point de pouuoir,
Sur leurs chaſtes amours, quand bien il pourroit voir.

Pithon forma ſa voix, & ſa bouche Eloquente
De mille chaiſnes d'or captiue les humains,
Iunon en fiſt les bras, & l'Aurore les mains,

Et le grand Iupiter, pour la rendre contente,
Luy donna la grandeur qui ſuit ſa Royauté,
Et Bouquetot ſon cœur ou vit la loyauté.

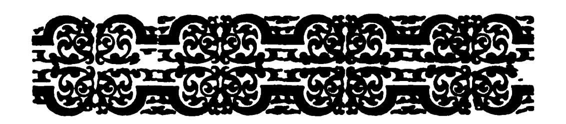
Pour s'égaler aux Dieux ſes œuures liberales
Roullent ſur les mortels le fleuue au ſable d'or,
Les pauures languiſſans recognoiſſent encor,
Que comme le Peru aux veines minerales
Produit l'or deſiré auec ſa pureté,
Son cœur donne la manne auecques ſa bonté.

Tant de perfections ſont dignes de ma lyre
Muſe ie le ſçay bien que vous auez du bruit,
Mais ce n'eſt pas à vous à moiſſonner le fruit
Du Dieu qui vous appriſt le ſtille du bien dire:
La Sage la Foreſt, vous permet ſeulement,
L'adorer du penſer, & non pas autrement.

Vn tel chantre que moy, vous impoſe ſilence,
Que ſi vos beaux deſirs vous eſgallent aux Dieux,

Sur l'aiſle du penſer eſleuez vous aux Cieux,
Voyez & contemplez ce qu'ils ont d'excellence
Vous ny pourrez trouuer rien qui puiſſe eſtre égal,
A ces deux cœurs vnis d'vn amour coniugal.

Ainſi finit ce Dieu l'Oracle des Poëtes,
Et ma Muſe ſe teut contrainte d'auoüer
Qu'Apollon ſeul pouuoit dignement vous loüer,
Et donner le beau iour à vos graces parfaites:
Tout ce qui luy reſta, ne pouuant s'eſſorer
Au Ciel de vos grandeurs, fut de les adorer.



A MONSIEVR DV BV,

Conſeiller en Parlement.

O D E.



E ſeroit manquer au deuoir
Au reſpect, à l'obeyſſance,
Si dans le lieu de ma naiſſance
Ou i'ay ce bon-heur de te voir,
Marguerit i'oubliois ma plume
En vn tel ſubiect que le tien,
Qui fait paille de la couſtume
De la mort qui n'eſpargne rien.

Taillée à la mode des Dieux,
Elle ne peint lettre ny marque
Qui ne face mourir la Parque
Ses eſcrits ne ſont iamais vieux:
Si tes ſaits iamais ne vieilliſſent

Hé pourquoy ne permettras-tu
Que ces carracteres s'vnissent
Aux merites de ta vertu.

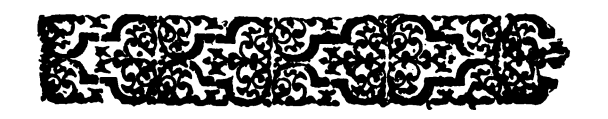
La Renommée & Cupidon
Vn iour entrerent en querelle,
Et tant tresmousserent de l'aisle
Que ceste plume fut le don
Que ie receus pour recompense,
D'auoir appaisé leurs debas
Puis qu'elle est de diuine essence
Du Bu, ne la refuse pas.

Soit qu'on te voye au Parlement,
Tel qu'vn Soleil au Zodiaque,
Aussi grand Iusticier qu'Eaque,
Des loix la gloire & l'ornement,
Qu'on aille à toy comme à l'Oracle
De Themis elle descrira,
Et fera passer pour miracle
Tout ce que ta bouche dira.

Si les ames des bien-heureux
Qui comme nous ont eſté hommes,
Ont ſoin de ces lieux ou nous ſommes
Si ces lieux ſont encor pour eux,
De ton Pere l'ame viuante
Deuant toy ſi repreſentant,
N'entendra rien dont on le vante
Que tu n'en merites autant.

Ce grand Aduocat General
De ceſte Cour ſi reuerable,
Eternellement perdurable
Qui ſembloit n'auoir point d'égal:
Si remirant en ſon Image
En la lumiere de tes yeux,
En toy receura l'hommage
Qu'on rend iournellement aux Dieux.

A MON-



A MONSIEVR MALLET, VICOMTE ET MAIRE DE FALAIZE.

DE Mallet ie veux que ma Muſe,
Paſſe le bruit de l'Arquebuſe,
Que liberal,
A ce matin tu m'as donnée:
Preſent Royal,
Digne de la rendre eſtonnée.

Ie veux pourtant qu'elle s'efforce,
De paſſer la poudre & l'amorce,
Qui fait tonner:
Quand le feu luy donne la vie,
Sans s'eſtonner
De l'auoir auſſi-toſt rauie.

Les ſaincts Oracles de ta bouche,

Que Themis comme vn canon couche,
Pour tirer droict,
A l'orphelin qui le demande,
Sont le roüet
Que ta langue bande & debande.

La clef qui fait tourner la rouë,
C'est ta prudence qui se iouë,
A te monter:
Aux hautes Spheres des affaires,
Pour raconter,
Aux humains tes loix necessaires.

Les balles que le son emporte,
Ce sont tes vertus dont l'escorte,
S'en va brisant:
Les malheureux desseins du vice,
Eternisant,
Le deffenseur de la Iustice.

Ne reste plus que la baguette,
Qui à ceste vertu secrette,

De mesurer,
La charge digne du calibre,
Tu faits durer,
La balance & l'aiguille libre.



A MONSIEVR MALLET, CHANOINNE.

Et Scholastre en la Cathedrale de Lysieux.

DE Mallet, pour leuer la peine,
Et le soin que tu prends pour moy,
Pour soulager ce doux esmoy,
Ie vay puiser dans la fontaine:
Du mont Besson vne liqueur
Qui redonne la vie au cœur.

Et pourquoy depeindre les graces,

Adorable à l'vniuers,
Sinon pour apprendre à mes vers
Qu'ils doiuent enſuiure leurs traces,
Et rendre au double le bien fait
Comme elles, à ceux que l'on fait.

L'ingratitude à l'ame louche,
Toute liuide eſt ſa couleur,
Ingrat luy-meſme à ſa douleur:
Eſt celuy que ce vice touche,
Inſenſible au mal qui le poingt,
Il dit touſiours qu'il n'en a point.

Son abondance eſt inutile,
Le deuotieux ſainct Bernard,
Fait voir ce cauteleux Renard,
L'accomparant à la coquille,
Qui donne pour ſe maintenir,
Ce qu'elle ne peut contenir.

Ah! que ce monſtre à de tenailles,
Que de feux de charbons ardans

Plus que les tonnerres, grondans
Luy tintamarrent les entrailles,
Puiſſay-ie eſtre pluſtoſt touché,
Du foudre que i'en ſois taché.

Non, non, Mallet, ie me propoſes,
De te faire vn lict tout complet,
Plus blanc que la neige & le laict,
De lys d'Amaranthe, & de Roſes:
Lict tout de fleurs, ou les Zephirs
D'aiſe retiendront leurs ſouſpirs.

I'ay l'ame par trop liberale,
Ie porte pour toy dans le ſein,
Mallet vn glorieux deſſein,
Fait d'vne poudre Magiſtrale:
Qu'Apollon prend à ſon repas
Qui te gardera du treſpas.

Aux glorieuſes aſſemblées
Des Prelats ou tu fus ouy,
Tout le Clergé fut eſblouy

De tant de ferueurs redoublées:
Et creut pour le vray qu'en ce lieu
Ton enuoy prouenoit de Dieu.

Tes serieuses remonstrances,
Pleines de reformation,
Porterent l'admiration
Au delà de leurs esperances,
Tes souhaits furent accomplis
Les Cayers en furent remplis.

Afin qu'au sacré Consistoire,
Ou le Sainct Esprit Presidoit,
Pour monstrer qu'il y residoit,
Pour eterniser ta memoire
Le nom de Mallet fut escrit,
Dans les decrets du Sainct Esprit.

Ainsi Lysieux ville estimée,
En Prelats pleins de Saincteté,
En Chanoines de Pieté,
Pour accroistre sa renommée.

En vn ſiecle ſi diſſolu
Eut l'honneur de l'auoir eſleu.



TOMBEAV DE MONSIEVR DE SACY, BAILLY D'ALLENÇON.

PAſſant, le cœur repoſe icy.
De Vauquelin Sieur de Sacy,
Baron, & Patron de Bazoches,
Bailly d'Allençon ſans reproches,
Que ces vertus ont rendu tel
Que ſon Renom eſt Immortel:
Sa deuotion exemplaire
L'obſeruation du Roſaire,
Toutes ferueurs de piété,
Sont les marques de ſa bonté,
La fondation des Vrſules,
Le ſoin d'en obtenir les Bulles,
Qu'à d'Auerton il delaiſſa

Lors qu'en ses bras il trespassa,
A d'Auerton sa chere vie
L'ont fait triompher de l'enuie,
Ainsi au Ciel il s'esleua,
Passant c'est tout, prie & t'en va.



TOMBEAV DE MONSIEVR DE VIQVES L'ISLE-MANIERE.

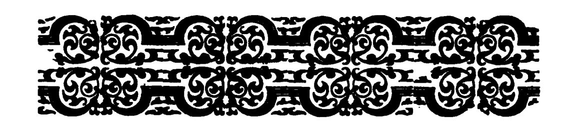
METz, eut mes ieunes ans, Coutras apres cet aage,
Mal-heureux aux François, esprouua mon courage
Où ie fus prisonnier du Roy des Nauarrois,
Que sans auoir égard aux militaires loix
M'enuoya sur ma foy pour payer la finance,
Ou m'auoient obligé les coups de sa vaillance:
Ce qu'ayant satisfait vn grand Prince Lorrain,

Vaillant

Vaillant & redouté, puiſſant & ſouuerain,
Me fiſt ſon familier, qui voyãt que la guerre
Armoit & allarmoit ceſte Françoiſe terre,
Pour ſon coup deplorable à la France fatal,
M'enuoye en Normandie, à mon pays natal,
Ou ſuiuy de guerriers, faits au meſtier belli-que,
Au Vexin, au Beſſin, en la terre Armori-que: Armo-rique Bretagne.
I'ay ſignalé mes iours, par tant d'exploits guerriers,
Qui couronnent mon front de verdoyans lauriers,
Que les Princes, les Grands, pour preuue de ma gloire,
Tiennent le premier rang au fil de mon hi-ſtoire,
Le Mont, ce ſacré Mont, encores ſourcilleux: Mont S. Mi-chel.
Pris & repris deux fois, deux fois repris ſur ceux,
Leſquels l'auoient ſurpris, me voit & me regarde.

Comme ſon protecteur ſa chere ſauuegarde,
Le Paladium ſainct, tuteur de ſes rempars
Qui doit à Iupiter cet ouurage de Mars,
Qui recognoiſt grand Dieu que ces faueurs ſuprémes,
De tant de hauts exploicts prouiennent de vous meſmes,
Qu'il n'eſt que l'inſtrument dont vous eſtes l'Autheur,
Qu'il ſeroit inutil ſans ſon operateur,
Qui forme ſa puiſſance aux foibles bras des hommes,
Qui d'vn rien d'vn neant, nous fait ce que nous ſommes,
Qui nous porte aux grandeurs, qui nous comble de biens,
Et qui ſe glorifie en la gloire des ſiens,
Sans que par le renuoy d'vne gloire empruntée,
De ce Dieu non changeant ſoit la gloire augmentée,
Paſſant voila l'Eſtat du progrez de mes (iours,

Qui dureroient encor ſans les obliques tours,
Tracez dans Pontorſon, ville preſque ren-
duë:
Ou le ſiel enſucré d'vne treſue ſonduë,
Deſborda les torrens qui noyerent au port,
L'honneur de l'entrepriſe (t) cauſerent ma
mort.



A MONSIEVR DE BELIN.

O D E.

DE Belin aux guerres Ciuiles,
Qui ont embraſé tant de Villes,
Pour le merite de la Foy:
Paris ſans pair, a veu paroiſtre,
Ce grand deffenſeur de la Loy,
De Belin qui t'a donné l'eſtre.

Sa prudence auec ſa vaillance,

Fidelles gardes de la France,
Ont attaché les cloux dorez,
Au repos de la paix publique:
Et tous ſes hauts faits adorez
N'ont rien qui ne ſoit heroyque,

Du bout des plumes de la gloire,
Dans le temple de la memoire,
A la corniche de l'Autel:
Sa deuotion eſt eſcrite
Et de l'autre pend vn cartel,
Ou chacun apprend ſon merite.

Le temps eſt là qui ſe lamente,
Comme fruſtré de ſon attente,
Ce vieillard qui meſuroit tout,
Y voit ſa courſe meſurée,
De Belin a paſsé le bout
Et le terme de ſa durée.

Ces heures qui ſont paſſageres,
Quoy que diſpoſes & legeres,

N'ont que faire de s'auancer,
Si ce n'eſt pour trop entreprendre,
Et comme folles s'eſlancer,
Dãs l'Euripe ſans rien comprendre.

Au milieu paroiſt vne niche,
Son ouuruge n'a rien de chiche,
C'eſt l'œuure de l'Eternité:
De Belin dedans ſe repoſe,
Comme la perle en l'vnité,
Du Nacre qui la tient encloſe.

Hà! de Belin que de merueilles,
Tout à l'entour de ſes oreilles,
Mille concerts delicieux:
Diſent, rediſent ſes loüanges,
Ie ne ſçay s'ils ſortent des Cieux,
Ou bien de la bouche des Anges.

Qu'il ſoit ainſi l'air s'en parfume
Le temps dans le temps ſe conſume,
Et ſemble qu'en voulant ceſſer:

De Pſalmodier & de dire,
Ce n'eſt que pour recommencer,
Ce que ie ne te puis deſcrire.

Vn autel d'aſſez large face,
Separé de fort peu d'eſpace,
Eſleué des mains du renom,
Eſt aupres qui contient tes geſtes:
Et la memoire de ton nom,
Qui ſuit la route des celeſtes.

Là s'eſleuent milles rencontres,
Et là ce grand dompteur de monſtres,
Eſtonné d'vn tel appareil:
Autres fois chanté des oracles,
Fuit la lumiere du Soleil,
De peur de voir tant de miracles.

Les pompes au dedans paroiſſent,
Les palmes iamais n'y decroiſſent,
Là les gardiens de Daphné,
Ennuyez d'entendre ſes peines,

Pour rendre ton front couronné,
Enlaſſent leurs bras & leurs veines.

Ie n'en puis plus, ma Muſe laſſe,
Dit que ton merite la paſſe,
Et que c'eſt trop Phaëtonner:
Et bruſler le Ciel & la terre,
Que d'entreprendre de tonner,
Les hauts faits du Dieu de la guerre.



SVR LE NOVVEAV
BASTIMENT D'VN TEMPLE
des Religionnaires.

QVe vous ſert de baſtir ce Temple,
A l'Equierre, au plomb, au compas,

Si l'Eternel qui le contemple,
Le fait tomber du haut en bas.

En vain vous dreſſez cet ouurage
Si le Seigneur ny met la main,
Ces pompes verront leur dommage,
Pluſtoſt auiourd'huy que demain.

Ces fols en leur ame inſenſée,
Ont dit, çà baſtiſſons vn lieu,
Ou Dieu ſçache noſtre penſée,
Et vueille habiter au milieu.

Et l'Eternel qui voit l'audace,
De ces deſvnis reuoltez:
A l'herbe égalera ſa place
Qu'ils eſleuent de tous coſtez.

S'ils éleuent roche ſur roche,
Sur Oſſe entaſſant Pelion:
Ils verront auſſi toſt l'approche,
Du cheual fatal d'Ilion.

Iamais le Dieu viuant ne marche,
Sur les pas tracez du Dragon:
Toufiours tresbuche deuant l'Arche,
L'Idole maudit du Dagon.

Pour offrir à Dieu sacrifice,
Il faut auoir le cœur d'Abel:
Et Salomon pour l'edifice,
Et non Nembrot qui fist Babel.

Il n'appartient point qu'à l'Aurore,
D'allumer le lict du Phœnix,
Alcinoé appaise encore,
Neptune comme fait Ceix.

Sur l'vnion la sapience,
A fait esleuer sa maison,
Ou à toute heure ont audience,
Les saincts progrez de l'oraison.

Sainct est l'abord, sainctes les portes,
Sainct le paruis, sainct est l'Autel:

Et ſainctes les murailles fortes,
Sont de l'Eternelle Betel.

Qui d'ailleurs à baſtir s'efforce,
Se deſuniſſant auiourd'huy,
Il ſent tout auſſi toſt la force,
Du baſtiment crouller ſur luy.



LE CREPVSCVLE OV BIEN L'ENTRE-IOVR & nuict.

LA face du Ciel ſe retire,
Le Soleil ſur les monts pallit,
Diane ſe prepare au lict:
Pour renouueller ſon Empire,
Dans le Crepuſcule qui luit
L'on ne ſçait s'il eſt iour ou nuict.

Vn iour ſans iour preſsé ſe cache,
Parmy les vapeurs des mareſts,
L'air plein de filets & de rets,
Auecques ſei clartez s'attache,
Qui comme vn iour ſur nous reluit,
Et n'eſt pourtant ny iour ny nuict.

La Lune qui les a tirées,
Du profond de ces lieux bourbeux,
Rend apres l'air ſi nebuleux:
Et ces clartez ſi alterées,
Que l'inſtant de faire ſon tour,
Fait douter s'il eſt nuict ou iour.

La chauue-ſouris dans ſa fente,
Qui regarde de tous coſtez,
Parmy ces obſcures clartez
La nuict qui luy ſemble preſente,
Retarde à prendre ſon deduit,
Ne ſçachant s'il eſt iour ou nuict.

Le loup qui s'appreſte à ſa queſte,

Estant prest de sortir du bois,
Oyant des mastins les abois:
N'ose dehors mettre la teste,
Et enrage dans ce seiour,
Qu'il ne sçait s'il est nuict ou iour.

Le Berger auec sa musette,
Fait sçauoir à tout son troupeau,
Loure lourant vn ton nouueau:
Pour l'amour de sa bergerette,
Que le serain qui leur reluit
Les retient entre iour & nuict.

L'Escarbot à l'escaille dure,
Petit animal sale & ord,
Qui se paist, qui veille & qui dort,
Parmy la fiente & l'ordure,
N'ose broncher ny faire bruit,
Incertain s'il est iour ou nuict,

Le Cerf de l'air, dessus la terre,
Auecques son bois dentelé,

Comme Iupin emmantelé:
N'ose encor faire le tonnerre,
Ne rebattre en l'air son tambour,
Ignorant s'il est nuict ou iour,

Le clou-cloüant Mouron qui glisse,
A pas lents aux lieux sousterrains,
Qui marche des pieds & des reins,
Et qui se vest à la Suisse:
Passe & repasse maint retour,
Pour sçauoir s'il est nuict ou iour.

La Calendre en lyre-liree,
Lyre, lyre, lyre-lirant
Dans vn faux iour de l'assoirant,
S'estant mirée & remirée,
D'vn lyre, lyre, lyra-luit,
Demande s'il est iour ou nuict.

Le Hou-houant, hibou nocturne,
Sous sa morgue goderonné,
N'a point son hou-hou fredonné,

Entre ce faux iour & la brune,
En ſifflant aux creux d'vne tour,
Recogneu s'il eſt nuiƈt ou iour.

Le vite-pieds, le triſte lièure,
De mille dards enuironné,
Giſté, couuert, eſperonné:
Des viues pointes du genieure,
Souffre ce tourment qui luy nuit,
Entre ce faux iour & la nuiƈt.

L'or fraye aux mortels redoutable
Qui ne voit que l'obſcurité,
Abuſee en ceſte clarté:
Retient ſa voix eſpouuentable,
Qui fait aux fantoſmes la Cour
Ne ſçachant s'il eſt nuiƈt ou iour.

Maudit oyſeau par trop funeſte,
Que tes cris porterent d'effroy
Quand tu vins predire à mon Roy
L'aſſaſſin pire que la peſte,

Que l'Enfer nous auoit produit,
Entre ce faux iour & la nuict.

Alors qu'à ses grilles penduë,
Sans cesse tu te becquettois,
Et d'vne mortuaire voix,
Dans le Louure assez entenduë,
Tu donnois l'effroy dans la Cour,
Nuit & iour, sans nuit & sans iour.

Bref, toutes choses s'y figurent,
Le Ciel y chancelle sous l'eau,
Vn ombre y fait vn lapereau,
Les Rochers des gens qui murmurent
L'œil à toute heure se seduit,
Entre ce faux iour & la nuict.

Tantost ie cours apres mon ombre,
Si ie la suis, c'est quand il fuit:
Et si ie fuis lors il me suit,
Me donnant des peines sans nombre
A ce ieu chacun à son tour,

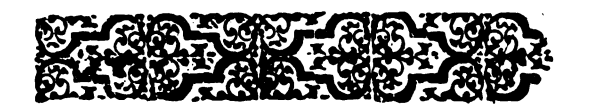
Pendant qu'il n'eſt ny nuit ny iour.

Les fueilles tremblantes des arbres
Qui tiennent mon oreille au guet,
Me font ſoupçonner quelque aguet,
De ces cœurs plus durs que les marbres:
Qui ne veulent pour ſauf conduit,
Que le iour ſans iour & la nuict.

Encor ce qui plus m'importune,
C'eſt vne troupe de bibets,
Qui s'entrecontrent leurs ſecrets,
Touchez d'vne amitié commune,
Et m'enuironnent tour à tour,
Croyant qu'il n'eſt ni nuit ny iour.

Errant comme eux par la campagne,
Fort eſloigné de ma maiſon,
Ie croy que ſur mon horizon,
Ny iour ny nuit ne m'accompagne:
Et que ce faux iour qui me luit,
Eſt vn iour ſans iour & ſans nuit.

A MON-



A MONSIEVR LE PREMIER.

ODE.

DE Baradas le tout vous rit,
Si la fortune vous nourrit,
Du doux nectar de ſa mammelle:
Si le lys ſouſpire pour vous,
Si pour vous tout ſe renouuelle,
Si ſeul vous eſtes plus que tous.

Si vous auez gagné le cœur,
De cet inuincible vainqueur,
S'il a paſsé voſtre eſperance:
Si ces bien-faits n'ont point de bout,
Et s'il veut que l'on die en France,
Qu'vn ſeul Baradas eſt ſon tout.

S

Que pouuez-vous plus ſouhaiter,
Si vous n'eſtes pas Iupiter:
Auſſi vous ne le pouuez eſtre,
La raiſon domine en ce poinct,
Iupiter eſt touſiours le Maiſtre,
Les autres Dieux ne le ſont point.

Ce tiltre ne ſe peut donner,
Iupiter ſeul qui fait tonner,
A luy ſeul ce poinct ſe reſerue,
S'il fait vn miracle nouueau
Vous eſtes l'vnique Minerue,
Qui fait eſclorre ſon cerueau.

Si le Soleil n'a qu'vn Phenix,
Si Neptune pour ſon Ceix,
Appaiſe l'eau qui l'importune,
Pour Baradas vn puiſſant Roy:
Captiue ſi bien la fortune,
Que la fortune eſt ſous ſa Loy.

Ne rendez ce bon-heur ſuſpect,

Que le grand resort du respect
Tire apres soy l'obeyssance,
Que le sang du lys veut auoir,
Leur grandeur & vostre naissance,
Vous obligent à ce deuoir.

Le sang du lys est precieux,
Ses Roys & Princes comme Dieux:
Ont pris du Ciel leur origine,
Si donc Baradas ils sont tels
Apres cet Astre qui domine,
Rendez honneur à leurs Autels.

Ainsi puissiez vous prosperer,
Et plus qu'on ne peut esperer,
Sous leurs benignes influences;
Sans que l'on trauerse le cours,
Par nouuelles intelligences,
De la fortune & de vos iours.



A MONSEIGNEVR DE BEVVRON.

SONNET.

BAron, c'eſt trop chaſsé, Mars & ſa ſœur Bellonne,
Repeuplent de nouueau nos champs de leurs guerriers,
C'eſt là que l'on acquiert les palmes & lauriers
Qui donnent aux mortels, l'immortelle couronne.

Ceſte braue aux exploits, liberale vous donne,
Sa lance & ſon eſcu, quittez donc ces leuriers,
Et ces chiens ameutez à crier couſtumiers,
Quand le Greſle animé de la trompe claironne.

Laissez cet exercice à la Nymphe des bois,
Ià la trompette sonne, endossez le harnois:
L O V Y S, *l'honneur du lys, suit les pas de son Père:*

Des vaillans de Harcourt, resueillez le renom,
Soyez vn autre Achille à cet Agamemnon,
Afin que ie vous sois ce que luy fut Homere,



A MONSIEVR DV MESNIL GARNIER.

STANCES.

DE Morant vn chacun s'estonne,
Des faueurs que le Roy te donne,
Il semble à voir:
Que ses benignes influences,
Ne font mouuoir,
Que pour toy leurs douces cadences.

La mesdisante populace,
Qui baue comme la limace,
Ne cognoist pas:
Qu'il a la reigle l'Esbienne,
Et le compas,
Qu'auoit la prudence ancienne.

D'vn Roy la puissance suprême,
C'est d'esleuer tout ce qu'il aime,
Il sçait choisir:
A propos la perle d'eslite,
Et prend plaisir,
A ioindre l'honneur au merite.

Tous ces vieux tiltres domestiques
Armez de canons & de picques,
De nos ayeux:
Aussi forts que la tour de Loches,
Qui sont pour eux,
Ne nous sont qu'autant de reproches.

Ces Republiques renuersees,

Nous monſtrent quelles ſont paſſees,
Et le Soleil:
Qui plonge ſon bel œil dans l'onde,
Pour le ſommeil,
Laiſſe les tenebres au monde.

Il faut que ie te die encore,
C'eſt que tous adorent l'Aurore,
Le poinct du iour,
Eſtre le brillant de ſa race,
Et de la Cour,
Ce poinct d'honneur à bonne grace.

C'eſt le fondement des merueilles,
C'eſt l'eſtonnement des oreilles,
A qui l'entend:
Eſtre bien aimé de ſon Maiſtre,
Viure content,
C'eſt eſtre tout ce qu'on peut eſtre.

L'Aſtre qui domine en la France,
Qui plante l'Ancre d'eſperance,

Auec ſa main,
Deſſus ce globe comme Auguſte,
Ton Souuerain,
Te cherit autant qu'il est Iuſte.

Ces enuieuſes ialouſies,
Engendrées des frenaiſies,
Du Dieu du dueil:
Naiſſent comme ſont ces viperes,
Dans le cercueil,
Du vẽtre entr'ouuert de leurs meres.

Bref, la vertu ne ſe contente,
Qu'aux bouraſques de la tourmente
Les Matelots:
N'exerceroient leurs expertiſes,
Contre les flots,
Si la mer ne venoit aux priſes.

Il faut que ie creue la digue,
Sus Muſes montre toy prodigue,
Tonne plus fort:

Dis

Dis que la fortune le berce,
Et quand il dort,
Qu'auec Iupiter il commerce.

Ceste bien-heureuse alliance,
De l'Aristide de la France:
De Sillery,
L'Argus qui iamais ne sommeille,
Qui ta chery.
Est vn des poincts de ta merueille.

La France s'y croit obligée,
Comme à ceste Pallas logée,
Qui conseruoit,
Les vieilles murailles de Troye,
Priam deuoit,
Ses contentemens & sa ioye.

Platon le Diuin nous fait croire,
Qu'aux estats on vieillit la gloire,
Le Ciel ialoux:

Dãs cent ans fait naiſtre des hommes,
Auec nous,
Qui ne ſont point ce que nous ſommes.

Cet Atlas aux larges eſpaules,
Qui porte tout le Ciel des Gaules,
Eſt à ſon Roy:
La Minerue de ſa ſageſſe.
Et pour ſa Loy,
Le donjon de ſa fortereſſe.

Mais il ſemble que ie te quitte,
Afin d'eſtouffer ton merite,
Dans ſa grandeur:
Non les Spheres des aſſemblées,
Font leur rondeur,
Dedans leurs cercles redoublées.

Le ſeul regret qui me poſſede
C'eſt de voir que ma Muſe cede,
Pour ne pouuoir,

Paruenir à tant d'excellences,
Afin d'auoir
Le bon-heur de tes bien-veillances.



A MONSIEVR DE PARIS
MAISTRE DES REQVESTES.

DE Paris ce ſiecle diuers,
Fait aimer & payer les vers,
Aimer ſi l'œil de la prudence,
Qui marque leur douce cadence,
Contraint meſme les enuieux,
D'aduoüer que ces petits Dieux:
Ont l'eternité pour merite,
Quoy que Saturne s'en irrite,
Et que les ans creuent de dueil,
De ſe voir trainer au cercueil.
Par ces nourriſſons de la gloire,
Enfans d'Eternelle memoire,
Qui font coucher l'humanité,

Dans le lict de l'Eternité.
Quand il leur plaist, & qui réveillent
Les faits endormis qui sommeillent,
Sous la poussiere de l'oubly,
De quelque courage annobly,
Qui faute d'auoir vn Poëte,
Qui luy ait serui de trompette
Aueccques ses nombreux accords,
Enseuelit entre les morts:
Bien qu'il merite vne hecatombe
Ses faits glorieux sous la tombe,
Ainsi Alexandre le Grand,
Alloit tendrement souspirant,
La misere de sa fortune,
Qu'il accusoit comme importune
Pour ne luy auoir pas fourny,
Craignant que son lots fust terny,
Ainsi qu'au braue Peleïde:
La terreur de l'ost Priamide,
Vn Poëte digne icy bas
De tirer son nom du trespas,
Et des songes creux du silence,

Qui ne dit iamais ce qu'il penſe,
Ie ſçay bien que quelque brutal
Les logera dans l'hoſpital,
Qu'il dira qu'à ſeruir la Muſe:
L'homme inutilement s'amuſe,
Et que les rimeurs de ce temps,
Sont du party des meſcontens,
Qu'Homere auecques ſa vielle,
En chantant mainte Kirielle,
Priué du iour, chargé d'ennuis
Mandioit ſon pain d'huits en huits:
Marque inſigne d'ingratitude,
Qui paſſe aux grands en habitude,
Qui ne ſont ſi toſt treſpaſſez
Que tous leurs hauts faits ſont paſſez
Poſteres infames d'anceſtres,
Qui ont eſté des temps les Maiſtres,
Pour s'eſtre monſtré les fauteurs,
De ces diuins ſpeculateurs,
Qui ont ſceu deſcrire leurs geſtes,
Et les rendre ſi manifeſtes
Que le long temps de l'aduenir,

S'en garde encor le ſouuenir,
Ainſi ſous Auguſte, Virgile:
Ainſi ſous Loüys Theophile,
Qui peut comme Orphée autresfois
De ſa lyre animer les bois,
Et fléchir le Lyon ſuperbe,
Ainſi deſſous Henry Malherbe:
Qui compoſe vn vers graue & doux,
Qui n'a rien commun auec nous,
Et qui merite la couronne,
Qu'Apollon, au Poëte donne
La ſubtilité de Bertaut:
Qui pollit les vers comme il faut,
A bien merité qu'on le loüe,
Quoy que l'Anthiteſe ſe ioüe,
En penſant faire pour le mieux,
A leur former des corps tous d'yeux,
Ou mille clartez eſtincellent,
Si tous ne diſent qu'ils excellent,
Toutesfois ils ſont tels pourtant
Qu'ils voudroient bien en faire autant,
Mais touſiours Apollon ne tinte,

Le chemin eſt long de Corinthe,
Tous ne beuuent pas les douceurs,
Du Nectar de nos doctes ſœurs,
Il eſt bien aiſé de reprendre
A ces gens qui n'ont rien à vendre,
Et qui font valoir leur caquet
A la mode du Perroquet.
Qui ſouuent degoiſe ſa lyre,
Sans entendre ce qu'il veut dire,
Voila de Paris les hazards,
Ou tombent ces Maiſtres des arts,
Qui ont fait ſortir des boſcages,
Les hommes groſſiers & ſauuages,
Et qui les ont ciuiliſées
S'eſtans familiariſées.
Dieux petits Dieux par tout vtiles,
Qui ont donné les noms aux villes,
Eſleué les grandes Citez,
Nourrices des ſocietez,
Dieux d'vnion & de concorde,
Cygales qui ſeruent de corde,
Harmonieuſe en ces bas lieux

Qui ne ſcroient rien ſans ces Dieux,
Inſpirez d'vne grace infuſe,
Qu'horreurs dans la maſſe confuſe,
Or puis que ces enfants ſont tels,
Qui te vont voir comme immortels
Sans auoir l'eſprit mercenaire,
Comme ils ont taſché de te plaire:
Si tu daignes les regarder
Ils auront ſoin de te garder,
Et de publier tes loüanges,
Iuſques aux nations eſtranges,
Vn ſi grand ſeruiteur du Roy:
L'amour & l'ame de la Loy,
Comme toy guindé ſur leurs aiſles,
Tiendra leurs routes Eternelles,
Et tant que Seine roulera,
Le nom de Paris durera,



A MADEMOISELLE
DE GARSALLES

STANCES.

CHacun diſcourt de vos laüanges,
Mais il ſemble ſur ce ſubiet,
Que nature à fait ſon proiet,
D'eſgaller vos beautez aux Anges,
Que ces diſcours d'humanité,
Indignes d'vne Deité:
Deuroient honorer le ſilence,
Et laiſſer à l'entendement,
Qui recognoiſt voſtre excellence,
Le bien de ce contentement.

Les merueilles de ce viſage,
Ou ſe remirent les beautez

Monſtrent bien que vous meritez
Icy toute ſorte d'hommage
Mais c'eſt à la façon qu'aux Dieux:
Sans parler on leue les yeux,
Et puis d'vne oraiſon mentalle,
Sans bouche on les vient aboucher,
Pour en iouyr comme Tantale,
Iouyt des fruicts ſans y toucher.

Vne ſi agreable Idée,
N'a point d'autre operation,
Que la ſeule adoration,
Ou l'ame heureuſement guidée,
Voit ce qu'Amour à de deſir,
Son doux martyre & ſon plaiſir,
Son plaiſir quand il vous adore,
Son martyre en vous adorant,
Plus qu'heureux s'il pouuoit encore,
Mourir mille fois en mourant.

Ceſſez donc mortels de nous dire.
Ce ſubiet paſſe tout diſcours,

Ce bel obiect du Dieu d'Amours,
Qui le fait souspirer & rire,
Descouure en vous tant de beautez,
De traicts, d'attraits, de raretez
Que toutes ses belles paroles,
Qui touchent le vague de l'air,
Sont bonnes à dire aux escoles
Mais il faut vous voir sans parler.

Ainsi d'vn chacun admiree,
Tous les cœurs comme des Autels,
Belle Image des immortels:
Plus adorable qu'adoree,
Allumez des feux du deuoir,
Doiuent mesurer leur pouuoir,
Auec ceste recognoissance
Qu'à vn tel chef d'œuure des Cieux
L'on doit la mesme obeissance,
Que iadis l'on rendoit aux Dieux.



A MONSIEVR LE BARON DE TOVRNEBV.

O D E.

BAron, ſi les Mathematiques
La gloire des ſiecles antiques,
Ont couronné tant de guerriers,
Et ſi ceſte ſcience infuſe,
Perpetuë encor les lauriers,
Du deffenſeur de Syracuſe.

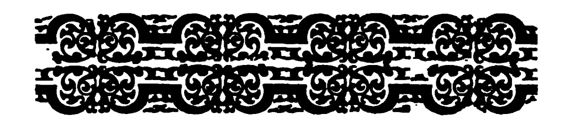
Sur qu'elles pointes de la gloire,
Des filets d'or de noſtre hiſtoire,
Soit de Cayer ou de Matthieu,
Veux-tu qu'ils grauuent ton Image,
Afin qu'on luy rende en ce lieu,
Tout reſpect honneur & hommage.

Toutes leurs plumes esſorees,
Des derniers ſiecles adorees,
Qui ſont aux gages du renom:
Pour faire bruire tes loüanges,
Et la memoire de ton nom,
Prendront le langage des Anges.

Cruel martyre (t) ſans remede,
I'entends ſouſpirer Archimede,
Surpris dans ſes compartimens,
Baron au ſecours ſans ton ſtylle,
Et tes diuers enſeignemens,
Marcellus va prendre ſa ville.

Ce Demetrius de la Flandre,
Maurice qu'on ne peut comprendre,
L'effroy du peuple Bazané:
A laiſsé dans ſes manifeſtes,
Que tes Conseils l'ont fortuné
Et rendu digne des Celeſtes.

Si ce n'eſtoit Idolatrie,



A MONSIEVR LE BARON DE TOVRNEBV.

ODE.

BAron, ſi les Mathematiques
La gloire des ſiecles antiques,
Ont couronné tant de guerriers,
Et ſi ceſte ſcience infuſe,
Perpetuë encor les lauriers,
Du deffenſeur de Syracuſe.

Sur qu'elles pointes de la gloire,
Des filets d'or de noſtre hiſtoire,
Soit de Cayer ou de Matthieu,
Veux-tu qu'ils grauuent ton Image,
Afin qu'on luy rende en ce lieu,
Tout reſpect honneur & hommage.

Toutes leurs plumes essorees,
Des derniers siecles adorees,
Qui sont aux gages du renom :
Pour faire bruire tes loüanges,
Et la memoire de ton nom,
Prendront le langage des Anges.

Cruel martyre & sans remede,
I'entends souspirer Archimede,
Surpris dans ses compartimens,
Baron au secours sans ton stylle,
Et tes diuers enseignemens,
Marcellus va prendre sa ville.

Ce Demetrius de la Flandre,
Maurice qu'on ne peut comprendre,
L'effroy du peuple Bazané:
A laissé dans ses manifestes,
Que tes Conseils l'ont fortuné
Et rendu digne des Celestes.

Si ce n'estoit Idolatrie,

La Flandre, ſa chere patrie,
Luy conſacreroit des Autels,
Ou tous les mortels iroient rendre
L'hõneur qu'on rend aux immortels
Pour bien attaquer & deffendre.

Là comme l'Ange Tutelaire,
Tu garderois le ſanctuaire,
Et la lumiere du paruis:
Naſſau ſeroit le Dieu des armes,
Et toy l'Ange des bons aduis
Et l'eſclat des braues gendarmes.

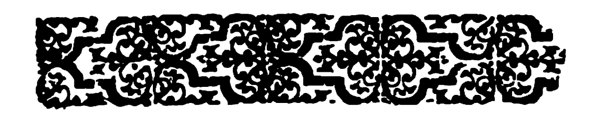
A l'vn comme au Dieu de la guerre,
L'on ſacreroit le Cimeterre,
Le cheual, la lance & l'eſcu:
A l'autre l'œil de la prudence,
Que du Teſſar comme inuaincu,
Paſſeroit ſur toute ſcience.

Ta bouche feroit des miracles,
Car tous tes prepos comme Oracles,

Entendus, receus & cheris,
Formeroient plus de chefs de guerre
Qu'en la querelle de Paris,
Ilion n'en vid ſur la terre.

Heureux trauail ſi le Poëte,
Qui te ſert icy de Trompette,
Pour deſcrire la verité
Euite la dent de l'enuie,
Laiſſant à la poſterité,
Tant de merueilles de ta vie.





A MONSIEVR DE MEDAVY.

Abbé de Cormeilles, & de S. André.

ODE.

DE Medauy les dignes tiltres,
Des Prelats qui portent les mythres,
Sont eſcrits en lettres de feu,
Le Sainct eſprit les autoriſe,
Et l'eternité de leur vœu,
Porte l'amour pour ſa deuiſe,

Toutes ces adorables marques,
Ont ſoin des ames des Monarques,
Et de celles du genre humain:

Et les

Et les puissances si fortes,
De ces Dieux qu'en vn tourne main,
Des enfers ils brisent les portes.

Les dignitez des Diadémes,
Et des Rois ne sont pas de mesmes,
Ils n'ont pouuoir que sur les corps,
Qui sont subiets à pourriture:
Et ceux là font viure les morts,
Comme il se voit par l'escriture.

Les Roynes seront tes nourrices,
Dit le Prophete en ses delices,
Et les grands Rois tes nourriciers,
Lecheront de tes pieds la poudre,
(Digne espouse) & tes officiers
Comme Dieux lanceront la foudre.

Tout tremble au son de leurs paroles
Le Ciel qui tourne sur ses poles
S'arreste aux accents de leurs voix,
Les dures roches s'amolissent,

Et les monts touchez de leurs doigts,
Comme les ondes s'applanissent.

La dignité Sacerdotale,
Differe autant de la Royale,
Que l'or pur esleue son prix,
Dessus le plomb, le Canoniste
A pointer, ce Canon, à pris
Le tire comme Euangeliste.

Qui pourroit dire les merueilles,
Que l'Esprit saint tonne aux oreilles
De ceux qui s'enrollent sous luy,
Heureux & plus heureux encore
Le Prelat qui vit auiourd'huy,
Qui le reuere & qui l'adore.

Comme il se voit que le bithume,
Au clair de la lueur s'allume,
Ainsi aux feux de ses clartez,
L'ame brille, esclaire, estincelle:
Et se mirant en ses clartez

Vit en Chriſt, & Chriſt vit en elle.

Ceſte couronne ſur la teſte,
Eſt le chappelet de la feſte,
Et le cercle de l'vnité:
C'eſt en ceſte figure ronde,
Qu'on adore l'humanité
Ou la Diuinité abonde.

Rare miracle & ſans exemple,
Alors qu'on te voit dans le temple,
Tu ne ſçais pas qu'on dit de toy,
Ce que l'on dit de la Panthere,
Tu ſeras l'odeur de la loy,
Si tu reçois ce carractere.

Toute la France en meurt d'enuie,
Et ton oncle d'heureuſe vie,
Ce grand Eueſque de Lyſieux:
En fait feſte parmy les Anges,
Ou il voit que le Dieu des Dieux,
Te reſerue pour ſes loüanges.

Et les monts touchez de leurs doigts,
Comme les ondes s'applaniſſent.

La dignité Sacerdotale,
Differe autant de la Royale,
Que l'or pur eſleue ſon prix,
Deſſus le plomb, le Canoniſte
A pointer, ce Canon, à pris
Le tire comme Euangeliſte.

Qui pourroit dire les merueilles,
Que l'Eſprit ſaint tonne aux oreilles
De ceux qui s'enrollent ſous luy,
Heureux & plus heureux encore
Le Prelat qui vit auiourd'huy,
Qui le reuere & qui l'adore.

Comme il ſe voit que le bithume,
Au clair de la lueur s'allume,
Ainſi aux feux de ſes clartez,
L'ame brille, eſclaire, eſtincelle:
Et ſe mirant en ſes clartez

Vit en Chriſt, & Chriſt vit en elle.

Ceſte couronne ſur la teſte,
Eſt le chappelet de la feſte,
Et le cercle de l'vnité:
C'eſt en ceſte figure ronde,
Qu'on adore l'humanité
Ou la Diuinité abonde.

Rare miracle & ſans exemple,
Alors qu'on te voit dans le temple,
Tu ne ſçais pas qu'on dit de toy,
Ce que l'on dit de la Panthere,
Tu ſeras l'odeur de la loy,
Si tu reçois ce carractere.

Toute la France en meurt d'enuie,
Et ton oncle d'heureuſe vie,
Ce grand Eueſque de Lyſieux:
En fait feſte parmy les Anges,
Ou il voit que le Dieu des Dieux,
Te reſerue pour ſes loüanges.



A MESSIRE IACQVES DE CAMVS EVESQVE de Sées.

DIgne Prelat le Soleil & le ſel,
Qui viuifie & conſerue la vie,
Dont le renom eſt ſi vniuerſel,
Que la bicleſſe & enuieuſe enuie,
Se mord ſoy-meſme & ſe picque & ſe poingt
Que tes vertus ne la redoutent point:
Qu'elle ne peut, rien trouuer à remordre
Sur le Phenix, vnique de ſon ordre
Le Rododaphne éclos qui fait pourrir
Ce monſtre infect & qui le fait mourir,
Combien de fois animé de courage,
Quoy que dernier des Poëtes de l'aage:
Aſſez pourtant en ce ſiecle chenu,
Des doctes ſœurs, & d'Apollon cogneu,
Ay-ie tenté de chanter tes loüanges:

Digne du vol de la plume des Anges,
Subiet ſi grand que mes fluides vers,
D'vn doux murmure ondoyans l'vniuers,
Courent perdans leurs cryſtallines ondes.
Dans l'Ocean des merueilles profondes.
D'vn tel Paſteur: le diamant ſans prix
De pureté, la perle des Eſprits:
Ferme, immuable à renuoyer ces hommes,
Hommes du tẽps & du ſiecle ou nous ſommes
Qui proſternez demandent le pouuoir,
De poſſeder & de ne rien ſçauoir,
La gerbe graſſe agreable victime,
Des oincts de Chriſt qui viuent en eſtime,
De conſacrer deſſus les ſaincts Autels:
Le corps de Chriſt, la vie des Mortels,
Pain d'vnion qui ſepare & diuiſe,
Le Schiſmatique & le fils de l'Egliſe,
Le pain viuant, pain compoſé du miel,
Du ſainct Eſprit, pain deſcendu du Ciel:
Dans le pourpris tout beniſt de la Vierge,
Du Roy des Rois priſonniere & concierge,
Si qu'on ne voit plus profaner le ſainct,

Deſſus l'Autel le chandelier attaint,
Porte lumiere & l'ornement du Temple,
C'eſt que le Preſtre au peuple ſert d'exemple
L'Eueſque eſt d'or, les Preſtres ſont dorez,
Et des brillants des vertus decorez
Les bonnes mœurs commencent à renaiſtre,
Aux ſeruiteurs l'on recognoiſt le maiſtre,
La ſapience Eternelle des Cieux:
Forme en leur bouche vn miel delicieux,
Tous leurs propos ne ſont que des Oracles,
Leurs ſainctetez operent des miracles,
L'on n'oit plus rien que des doctes Sermons,
Dans les Enfers retournent ces Demons,
Qui puis cent ans, comme vents Eteſies,
Souffroient le doux aux vaines Hereſies,
Et laiſſoient l'aigre à la vigne de Chriſt,
Vrays Precurſeurs du maudit Anti-Chriſt,
Et que ne vit encore ſainct Hieroſmes,
Il rediroit voyant ces Chryſoſtomes,
Les bouches d'or qui viuent parmy nous,
Fidelles chiens qui veillent ſur les loups,
Qui peu à peu banniſſent l'incroyance,

Qui si long temps a regné dans la France,
Qui a poussé tant d'ames aux Enfers,
Qui vont trainant leurs miserables fers,
Ouy? il diroit que l'heresie expire,
Qui sous les Loix, la foy tient son Empire,
Que Hierusalem voit la tour de Dauid,
Et que Dauid sous Hierusalem vit,
Que ce n'est qu'vn que le sceptre & la Crosse:
Que la Couronne est iointe au Sacerdoce,
Qui vont chassans ces monstres oppresseurs,
Et que la paix & la Iustice sœurs,
Apres l'effect de ceste deliurance,
Plus que iamais vont bien-heurer la France:
Que Camus est le Soleil & le sel,
Qui viuifie & conserue la vie,
Que son Renom sera vniuersel,
Malgré l'effort de la biglesse enuie.



A MONSIEVR DE HENNEQVIN ABBE' DE Berné & de Villenoces.

O D E.

THemis Déeſſe de Iuſtice,
Auec ſa ſœur eſt en debat,
L'appareil ſe fait du combat:
Le Renom prepare la lice,
Afin que leur diuine ardeur,
Serue de gloire à la grandeur.

Leurs langues leur ſeruent de lances,
Et mille precieux diſcours,
Sont les teſmoins de leurs amours,
Et les marques de leurs vaillances
Le different de leur Cartel,
Ne tend qu'à te rendre immortel.

Vne

Vne longue ſuite de veſues,
Et d'orphelins ſont à l'entour,
Dont tu as eu ſoin à la Cour:
Qui ſeruent de fidelles preuues,
Qu'il ſemble que ſans differer,
La iuſtice doit preferer.

La pieté, ſa ſœur aiſnée,
Vertu qui plaiſt à ce grand-Dieu,
Luy conteſte ce premier lieu:
Souſtient qu'elle fut deſtinée,
Au Ciel de toute Eternité,
Pour le bien de l'humanité.

Ouure le Ciel, fait voir les ames,
Qui ont pratiqué ſes leçons,
Fait voir l'Eueſque de Soiſſons
Ton Oncle tout brillant de flames,
Pour approuuer ces contredits
Dans le ſeiour du Paradis.

Fait voir pres de luy la Couronne

Qu'elle a guirlandée pour toy,
Pour le merite de ta foy:
Et les graces que Dieu te donne,
Puis que toutes tes actions
Ne sont que benedictions.

Hà! que de prieres en rente,
Anges meslez dedans l'encens,
Qui rauissoit l'ame & les sens:
Soufflé d'vne amour violente,
Tout embrazé sur l'Autel d'or,
Pour Hennequin s'exale encor.

Ceste diuine Pyralide,
Se nourrit d'vn feu allumé,
Qui ne sera point consumé,
C'est cet encens en Pyramide,
Qui penetroit le Ciel d'airain
Pour se ioindre à son Souuerain.

Iustice quittez donc la place,
La pieté va deuant vous,

Toutesfois n'entrez en courroux,
Vostre sœur vous fait ceste grace:
Pour preuue de son amitié,
Que cet amour soit par moitié.

Et que le Renom le publie,
Aux quatre coins de l'vniuers,
Que le doux style de mes vers,
Se ioigne se lie & s'alie,
A ceste publication,
Comme tesmoin de l'action.

A TRES PIEVSE ET TRER-RELIGIEVSE Dame, Madame Marie de Raueton de Chauuigny Abesse de Lysieux.

STANCES.

SI le marteau n'a fait du bruit,
Lors qu'on a basti le sainct Temple,

Puis que vous le comblez de fruit,
Ie ne veux ſuiure cet exemple,
Que diroit la poſterité
D'eſtouffer ceſte verité.

Comme iadis le Preſtre ſainct,
N'y pourroit entrer en cachettes,
Car l'Antiquaire le depeint:
Tout enuironné de clochettes,
Ainſi mille cloches d'Amour,
Vous y aſſiſtent nuict & iour.

Qu'ainſi ſoit que Dieu ait voulu
En ce ſecret faire vn miracle,
Pour moy ie ſuis tout reſolu,
Comme eſtant le fidel Oracle,
Du Dieu des vers de reueler
Ce que vous voulez receler.

Tant de pieuſes actions,
Filles d'Amour & de la crainte,
Qui marquent vos perfections:

Rendroient ma liberté contrainte,
Tous les peuples de l'vniuers,
Conſpireroient contre mes vers.

Vnique comme le Soleil,
Voſtre Ciel eſt ſi plein d'Eſtoilles,
Qu'il ne ſe voit rien de pareil,
Ces belles ames ſous leurs voiles,
Nuict & iour chantent comme vous
Que Ieſus Chriſt eſt voſtre eſpoux.

Si quelque iniuſte Rauiſſeur,
S'efforçoit d'vne main pillarde,
De faire action d'Agreſſeur,
A la moindre qui vous regarde,
Vos yeux d'Argus luy feroient voir
Qu'inuincible eſt voſtre pouuoir.

La ſainctеté à trop de prix,
Ses armes ce ſont ces lumieres,
Qui troublent les mauuais eſprits:
Les violences couſtumieres,

Y voyent leur effort retardé
Ce que Dieu garde eſt bien gardé.

Tant de Rois tant de Potentats,
Et d'Empereurs en ce bas monde,
Qui ont commis ces attentats,
N'ont fait que peindre deſſus l'onde,
Et ceſte diuine ferueur
N'a fait que les mettre en fureur.

De Raueton vous nourriſſez
Entre tant de fleurs d'Amaranthe,
Vne que plus vous cheriſſez,
Fleur digne de vous, chere Tante:
Fleur qui me force d'aduoüer,
Qu'on ne la peut aſſez loüer.

Tyge precieux de Bruſlard,
Fille d'vne mere admirable,
Comme le Phœnix bruſle & ard,
Vous bruſlez, Bruſlarde adorable:
D'vn feu bruſlant tout animé

Qui ne ſera point conſumé.

Par luy ie voy les Cieux ouuerts
Ou ce Dieu qui ſiſt la fabrique,
De tout ce rond de l'Vniuers:
Dreſſe vn appreſt ſi magnifique,
Pour vous deux qui portez ſa croix
Chauuigny qu'il m'oſte la voix.



A TRES PIEVSE ET TRES RELIGIEVSE DAME Heleine de la Moriciere Dame de Villers.

STANCES.

SI le Ciel ſouffre violence,
Quels excez de voſtre excel-
lence,
N'ont battu ſes portes d'airain,

Et ſi l'employ de tant d'années,
Au ſeruice du Souuerain,
Eſt le bien des predeſtinées.

Qui peut douter ame deuote,
Que tant de prieres en flote,
N'arriuent vn iour à bon port,
Et ne rencontrent la bonace,
De celuy qui ſouffrit la mort,
Afin de nous donner la grace.

Le ſoin de Dauid pour le Temple,
Duquel vous imitez l'exemple,
La fait tourner ſelon ſon cœur,
S'il contient le deſſus du tiltre,
La ſeruante & le ſeruiteur,
Peuuent bien clorre le chapitre.

Le Tabernacle ou Dieu repoſe,
Ou voſtre amour eſt toute encloſe
Monſtre le ſoin que vous auez
Que ſa maiſon ſoit bien ionchée,

Et nette

Et nette iuſques aux pauez
Comme eſtoit celle de Zachée,

Ces ornemens ou ſont les marques
Sanglantes du Dieu des Monarques,
Dont le Leuite eſt reueſtu:
Tiſſus de vos mains liberales,
Sont les teſmoins de ſa vertu
Habite en vos ames legales.

Auſſi qui chante les louanges,
Du Dieu viuant, comme les Anges:
Sinon Heleine auec ſes ſœurs,
Anges Diuins dire ie n'oſe.
Que les douceurs de leurs douceurs
Ont par deſſus vous quelque choſe.

Ie ſçay bien que vos harmonies,
Ont des ſciences infinies,
Qu'admirables ſont vos accords,
Mais il y a bien difference
De celles qui viuent du corps,

Du Dieu qui donne la ſcience.

Il ſemble que leur modeſtie,
Ne contredit ceſte partie,
Pardon, Diuins, ce que i'ay ouy:
M'a tellement l'ame rauie,
Que mon iugement eſblouy
A paſsé ce traict de l'enuie.

Quittans ce chant, tant de murailles
Sous le faix de leurs Antiquailles,
Qui marquoient la faute d'autruy,
Pour les auoir laiſsé deſtruire,
Qu'Heleine releue auiourd'huy,
La font iuſqu'aux pierres reluire.

Heleine de la Moriciere,
N'eſtes-vous pas la nourriciere,
Et l'Aſile des Affligez:
Villers, le ſeiour d'Aſſeurance,
Ou tous les pauures ſont logez,
Et releuez de leur ſouffrance.

Si le flux & reflux de l'onde,
Eſt vne merueille en ce monde,
Heleine dedans ſa maiſon,
Eſt comme ceſte mer immenſe,
Le bien-fait comme l'oraiſon,
Sans finir touſiours y commence.

Que reste-t'il donc plus à dire,
Sinon qu'vn glorieux martyre,
De tant de peines d'icy bas
Eterniſe voſtre memoire,
Et que vos bien-heureux combats,
Sont les Triomphes de la gloire.



A TRES PIEVSE ET TRES-DEVOTE DAME Françoiſe d'Auerton Dame de Sacy.

STANCES.

CEs ſainctes meditations,
Ces grandes macerations,
Auantcourieres de la gloire,
D'Auerton que vous exercez
Sont autant de champs de victoire
Ou les demons ſont terracez.

Les ſaincts qui ont porté leurs croix,
Aux tourmens n'ont point eu de voix,
Dans l'excez de leur violence,
Leurs ſouſpirs ont parlé pour eux,
Et fait aduoüer au ſilence,
Les excellences de leurs vœux.

Vous mourrez mille fois le iour,
Mais ces morts qui viuent d'amour,
Vous font autant de fois renaistre,
Qui meurt d'amour il ne meurt pas
L'amour diuin ce fait paroistre,
Malgré les cendres du trespas.

Ainsi couché sur le buscher,
Le Phœnix immole sa chair,
Parmy les feux de la Canelle,
Et les Aromats Arabis,
Pour prendre vne forme nouuelle,
Sans changer de corps ny d'habits.

Apres tant de contentemens,
D'extases, de rauissemens
Les corps qui sont formez de terre:
Se veulent vn peu soulager
Vne continuelle guerre
Ne se passe point sans danger.

Donnez à la discretion,

Le merite de l'action,
Permettez que le corps respire,
Et que son chastiment soit tel
Qu'il patisse sans qu'il expire
Recognoissant qu'il est mortel.

Au fort de tant d'austeritez,
L'on sçait bien que vous meritez
Il faut pourtant quelque relasche:
Si Dieu se plaist à secourir,
Aussi quelquesfois il se fasche
Quand on vient iusques au mourir.

Sainct Paul a chastié son corps,
Comme viuant entre les morts,
Mais l'entretien de ce diuorce,
N'estoit que pour en triompher,
Et luy diminuer sa force,
Le vaincre & ne pas l'estouffer.

Ie sçay bien que vous aimez tant
Que l'aiguille qui suit l'aymant,

Ne pointe point deuers ſon pole,
Que vous vous vniſſez à Dieu:
Bon ce poinct pour l'ame qui vole,
Mais les corps occupent vn lieu.

Donnez-vous donc quelque repos,
Le trop ſe fait mal à propos,
Il faut vn ordre aux exercices,
Tous les ſaincts des ſiecles paſſez
Pour renouueler leurs ſeruices,
Se repoſoient eſtant laſſez.

Poſſible que vous m'aduoüerez
Qu'Vrſule que vous reuerez,
Toute ſaincte à perdu la vie
En ce martyre glorieux:
Ou le tyran luy à rauie
Les corps pour ſe voir n'ont point d'yeux.

Mais à ce qui depend de nous,
Entre l'amour & le courroux,
Bien different eſt le martyre,

Il faut tout offrir au Tyran,
Et pour l'amour qui nous attire
Ourdir comme le Thiſſeran.



SONNET.

N'*Auoir point d'autre amour que l'a-*
mour de Ieſus,
L'inuoquer ſans ceſſer & n'eſtre iamais laſſe,
Cognoiſtre qu'icy bas toute choſe ſe paſſe
Et que ce monde n'eſt qu'vne Eſcole d'abus.

Faire paille de l'or qu'adoreroit Creſus,
Des pompes, des honneurs que l'orgueilleux
pourchaſſe,
Eſtre de grand maiſon & ſe rendre ſi baſſe
Que l'humilité meſme y tiendroit le deſſus.

Conſoler l'affligé tout vſé de miſere,
Au pauure ſouffreteux ſeruir de bonne mere
Et de nourrice encor au petit auorton:

Enrichir

Enrichir les Autels, les Prestres & les Temples,
D'ornements (t) de dons, se sont les beaux exemples,
Que produit icy bas Françoise d'Auerton.



TOMBEAV.

ICy le Pere enterra genereux,
De ses deux fils les corps priuez de vie,
Ne croy, passans, ce Pere malheureux
Qui braue encor (t) la mort & l'enuie,
Ceste action de pieté suiuie,
Meriteroit que Montauban fust bas,
Et que Louys, l'ame d'aise rauie:
Pour couronner leurs glorieux combats,
Grauast dessus le font de ses ruines,
Cy gist le prix des deux fils de Themines,

Aa



TOMBEAV.

De tres-pieuſe & vertueuſe Damoiſelle Iacqueline de Chenneuieres.

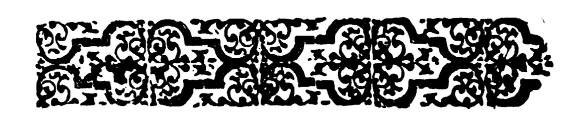
QVi que tu ſois, qui cherches curieux,
Les raretez qui ſont dedans ce Temple,
Sçache qu'icy repoſe vn cœur pieux,
Vne merueille vnique & ſans exemple.

Ne penſe pas, que ces funebres vers
Pour l'approuuer ſoient la pierre de touche,
Si tu n'es ſourd, eſcoute l'vniuers
Pour la loüer, qui n'a rien qu'vne bouche.

De Chenneuiere, elle portoit le nom,
Ce nom aſſez, par tout s'eſt fait cognoiſtre
Ce nom aſſez s'eſt acquis de Renom,
Qui ne le ſçait il eſt encor à naiſtre.

Combien de fois Falaize eust trespassé,
Si l'on pouuoit mourir en ceste sorte
Cent mille mors, ne l'eussent pas lassé,
Pour empescher qu'elle ne fut pas morte.

Cela n'a peu la faire reuenir,
L'ame est au Ciel, le corps icy sommeille,
Et l'vniuers garde ce souuenir,
Pour aimer Dieu, qu'elle estoit sans pareille.



A TRES PIEVSE ET RELIGIEVSE FRANÇOISE de Baize, Dame ancienne de l'Abbaye Blanche.

PRiuée des soins de la terre,
Et des vanitez des mortels,
Vous adorez sur les Autels
Ce Dieu qui vint faire la guerre,

Aux demons, & qui leur fit voir
L'immenſité de ſon pouuoir.

Ce fut luy qui briſa leurs portes,
C'eſt celuy qui parut ſi fort,
Et deuant & apres ſa mort
Qu'il mit en route leurs cohortes:
Et les enchaiſna de ſes mains,
Pour donner ta paix aux humains.

D'vn rien il peſtrit ceſte mace,
Et ſes diſcordans elemens,
Qui luy donnent des tremblemens:
Lors que ſon courroux nous menace,
Ce Dieu pour monſtrer ſa grandeur,
Se veſt de gloire, & de ſplendeur.

C'eſt luy qui vous a donné l'eſtre
Et qui s'eſt reduit à ce poinct,
Qu'il s'eſt fait ce qu'il n'eſtoit point,
Afin de ſe faire cognoiſtre,
Miracle grand, myſtere cher,

Que ce verbe se soit fait chair.

De Baize, belle ame pieuse,
Le ruby sans pris de la Foy,
Qui serues iour & nuict ce Roy,
Sous ta reigle religieuse,
Quel loyer sera-ce pour vous
D'auoir ce puissant pour espoux.

Approchez vous ma Colombelle,
(Dira ce Dieu tout plein d'amour)
Belle lumiere de mon iour,
Venez chez moi ma toute belle,
Cueillir les roses & les fleurs
Des espines de vos douleurs.

Vous auez leué les souffertes
De la Vefue & de l'orphelin,
Vous auez tyssu le fin lin,
Duquel mes Tables sont couuertes,
Et fait voir en toute saison,
Combien vous aimez ma maison.

Et où, ces murailles ſuperbes,
De Semiramis que tu fis,
L'honneur & le bruit de Memphis:
Giſt auiourd'huy deſſous les herbes,
Ces corps de leurs corps deſpourueus
A peine du Soleil ſont-ils veus.

De Iuuigny, quand il contemple,
Ces edifices ruinées,
Pour l'eternité deſtinées:
Dis moy que deuiendra ce Temple,
Temple d'honneur par toy conſtruit,
Puis que tout icy ſe deſtruit.

Puis que rien icy bas ne chomme,
Que tout trauaille pour ſa fin,
Que le groſſier & le plus fin,
Qui tient ſon Principe de l'homme,
Deſcend de moment en moment,
Du berceau dans le monument.

Quoy! tu tardes à te reſoudre,

De Iuuigny ce Temple Sainct,
Que ton bel Esprit nous depeint,
Croit-il qu'il soit reduit en poudre
Erreur ce Temple des viuans
Ne crain point l'iniure des ans.

Les Muses filles de memoire,
Parlent vn langage si doux,
Que leurs Poëtes sont ialoux
Quand quelqu'vn veut ternir leur gloire;
Ou que l'ignorant ne croit pas,
Quelles nous tirent du trespas.

Henry dans ce Temple adorable,
Adoré, raconte au Dieu Mars
Comme Iury le vit aux hazards,
Comme il le rendit memorable,
Quand tous ses champs furent semez
Des corps des Ligueux desarmez:

Luy dit comme sous sa Cornete,
Il te vit combatre pour luy

Et qu'il eſt bien aiſe auiourd'huy:
Qu'vn tel guerrier ſoit le Poëte,
Qui fait reduire à l'aduenir
De ces vertus le ſouuenir.

Tant d'Heros pres de luy paroiſſent
Qui ſeroient conſommez des vers,
Sans le bruit de tes doctes vers,
Tous leſquels librement confeſſent,
Deſpoüillez de l'humanité
Qu'ils te doiuent l'eternité.

Oeuure plus grand que la Nature,
De Iuuigny ce Temple Sainct,
Que ton eloquence deſpeint,
N'eſt point ſuiet à pourriture,
Cet Arche de bois de Sethin,
Braue le temps & le deſtin.



SVR VN CARROSSE MAL ATTELE'.

I'Ay veu en allant au Sermon,
Le carroſſe d'vne grand'Dame,
De marque, d'honneur, de renom,
Qui n'auoit plus rien de la frame,
Que quatre cheuaux aueuglez
Comme cottrez chargez de graiſſe,
De vieux colliers, rompus, meublez
Trainoient en pleurant à la Meſſe.

Le Cocher d'vn poil faulue eſtoit,
Qui auoit fort piteuſe mine
Lequel ſans ceſſe les foüettoit,
Et leur faiſoit ployer l'eſchine:
Ie luy ay dit parlant tout bas,
Cocher ouure l'oreille, eſcoute
Ces cheuaux qui ne te ſentent pas
Car ils ſont d'os & ne voyent gouſte.

A MONSIEVR L'ABBE' DE SAINCT DENIS.

QVe de tiltres d'honneur, que d'ornemens de gloire!
Et que de demy-Dieux mitrez & couronnez
Sont issus de ce Roy qui planta sa memoire
Aux châps ou Alladin vit les siens estonnez!

Que de Mars! de ce Mars des terres Idumées:
Que de Rois de ce Roy, de ce grãd Godeffroy!
Qui fist dessous ses pieds fourmiller des armees
Quand il y replanta l'estendard de la Foy.

Et que de Cardinaux lumieres de l'Eglise,
Pieux ont fait reuiure en France le sçauoir!
Laissant à leurs aisnez, portans le nom de Guyse,
La valeur, la prudence auecques le pouuoir.

La valeur pour ranger ces peuples infideles,
La prudence à regir, le pouuoir pour dompter
Ces Icares nouueaux, qui vouloient ſur les aiſles,
De la preſomption dans les throſnes monter.

Miracle de nos iours, iſſus de tant d'Anceſtres,
Que les Aſtres pour toy influent de bon-heur,
Le nom de Cardinal ſi glorieux aux Preſtres
Sera vn iour pour toy preſage d'vn meilleur.

Ie voy les Cieux ouuerts où vn ſainct Roy de France,
Conſerue pour ſon fils vn globe couronné:
Ce Roy porte ſon nom, ſon bon-heur, l'eſperãce
D'eſtre plus qu'Alexandre au monde fortuné.

Hieruſalem la ſaicte en fait deſia la feſte,
Leur Croiſſant par trois fois eſt tombé de ſon lieu,
Ce petit cornichon qui s'eſleuoit la teſte

En 1620 le Vendredy S. Le Croiſſant

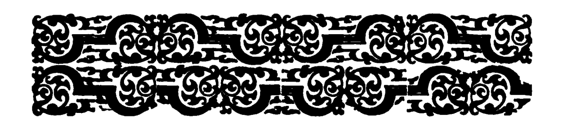
plãté ſur le Tẽple de Hierusalẽ tomba par 3. fois.

S'eſclipſera ſous luy pour la gloire de Dieu.

Alors qu'vn ſaiƈt Prelat, qu'vn Roy
pieux & Iuſte,
Marcheront tout d'vn pied pour y planter la
Croix,
Ce Roy tiendra l'Empire ainſi que fiſt Auguſte
Et ſous ſa ſainƈteté fera viure ſes Loix.

L'vn prendra l'encenſoir pour faire ſon
office,
L'autre eſpandra l'encens pour le purifier:
Et le Verbe Incarné offert au Sacrifice,
Deſcendra dans leurs cœurs pour les ſanƈtifier.

Plus qu'vn Dieu, qu'vne Loy, qu'vne
meſme creance,
Qu'vn Autel, qu'vn Paſteur, qu'vn ſa-
crifice ſainƈt,
Qu'vn vnique troupeau ſous ce Paſteur de
France,
Et ſous ce Roy ſacré que le Ciel nous depeint.



A MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.
Saincte Meditation.

STANCES.

DAns ses larmes toute noyee,
Voyant l'enseigne desployee,
Du doux Iesus,
La triste Montpensier souspire
Et n'en peut plus,
Parmy l'excez de son martyre.

Elle se repeint les souffrances,
Les crachats, les cloux & les lances,
Qui l'ont percé:
Et lit aux traicts de son visage,
Qu'il a passé
Le torrent de fiel & de rage.

Actiue à l'obiet qui l'emporte,
Aux douleurs elle ouure la porte
Et ſur la Croix,
Ou pend ceſte image muette,
Du Roy des Rois,
C'eſt ſa gloire d'eſtre deffaite.

O fille digne de ſa mere,
Mere, fille d'vn Pere,
Qui vit aux Cieux:
Plus que content quand il contemple
Qu'en ces bas lieux
Ses filles ſuiuent ſon exemple.



A ELLE MESME.

STANCES.

BEauté miroir des Dieux vous n'eſtes point mortelle,
La Nature ne peut en former vne telle,

En ſes

En ses moules diuers: Bourbon, l'œil, le Soleil,
Qui voyez, qui donnez, aux François la lumiere: (pareil
Si la terre & les Cieux ne voyent rien de
Bourbon, n'estes vous pas des beautez la premiere?

Ce n'est pas aux Mortels, à tascher de vous plaire,
Ce modeste infini n'a point d'autre exemplaire
Que son infinité, & tant de raretez
De traicts, d'attraicts, de ris, de douces mignardises
Qui parent à l'enuy ce miroir de beautez,
Peuuent comprendre tout sans qu'elles soient comprises.

Emperiere des Dieux, la douceur de vos charmes,
Peut vaincre Iupiter & triõpher des armes
De ce Dieu Thracien, qui preside aux combats

Et ſurmonter ce Dieu ſi ſort en ſa foibleſſe,
Qu'il peut bien renuerſer tous les ſceptres en bas
Sans qu'il puiſſe eſbranler ce temple de ſageſſe.

Agreables beautez, autres fois adorable
Iunon, Palas, Venus, que les antiques fables
Ont fait entrer aux Cieux, deïtez ſans pouuoir
Quand or vous auriez eu ſe pouuoir d'eſtre telles,
Si ce beau Phrigien euſt eu l'heur de la voir,
Elle euſt gaigné le prix et vuidé vos querelles.

Vous Pïerides ſœurs, filles de la Memoire
Et toy beau d'Ælien auec ton luth d'yuoire,
Qui fais dire & redire aux accents de leurs voix:
Par tes tons animez des beautez des loüanges
Monte ton luth ſi haut qu'il die à ceſte fois,
Qu'elle eſt plus que les Çieux, la Nature & les Anges.



A MADAME DE CHAVVIGNY.

STANCES.

VOſtre nom fait aſſez cognoiſtre,
Belle, ce que vous pouuez eſtre
Ce nom de Bruſlard eſt ſi grand,
Si Auguſte (t) ſi reuerable,
Qu'il a la France pour garand
Qu'il eſt comme elle perdurable.

Iadis quand on nommoit à Rome
Pour toutes Vertus vn ſeul homme
L'on diſoit, Caton le Cenſeur,
Vn ſeul de Bruſlard par la France
Du Iuſte L O V Y S, *l'Acceſſeur*
Opere la meſme creance.

Auſſi qu'auecques bonne grace,
Digne Surgeon de ceſte race,

Vous mesnagez les raretez
D'vn bel esprit dont la faconde
Pour dire que vous meritez
Passe le bien dire du monde.

Si Sapho, par ses vers lyriques
La gloire des siecles Antiques
S'est fait cognoistre à l'vniuers:
Apollon auecques sa lyre,
Ne mignarde rien que vos vers
Qui le font souspirer & rire.

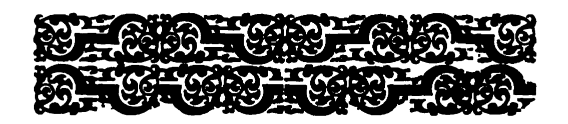
Aux doux accents de vos paroles,
Les Muses dansent leurs caroles,
Qui conteste que vos chansons
Qui donnent vie à leur cadence
Ne leur sont qu'autant de leçons
De modestie & de prudence.

Tous les Poëtes de nostre aage,
Auoüent d'vn commun langage,
Pour la gloire des beaux esprits:

(Cruel martyre & ſans remede)
Qu'il faut qu'ils vous quittent le prix
Et que leur bien dire vous cede.

S'il eſt ainſi, belle prudente,
Ie ſuis bien loin de mon attente
Ce n'eſt pas à moy de chanter:
Ce qu'Apollon & les Poëtes,
Et les Sœurs n'oſeroient tenter
Qu'auec des paroles muettes.

Imitez donc ce Roy de Perſe,
Qui reçoit l'eau pure que verſe
Ce chetif, indigne de luy:
Receuez ces vers que ma Muſe
Honteuſe vous offre auiourd'huy
Plus par deuoir, que par excuſe.



A MADAME DE GRISY, ALLANT AVX EAVX DE Vaton, pres Fallaize.

DIALOGVE.

MA Muſe n'a point de repos
Elle m'eſueille à tous propos,
Ny nuict, ny iour, ie ne repoſe:
Si ie dors, c'eſt les yeux ouuers,
Ou ſi ie penſe eſcrire en proſe
Quand ie lis, ie trouue des vers.

Elle me dit que n'eſcris-tu,
Les loüanges & la vertu,
D'Aſſy qui vient à ces fontaines:
Tu ſçais bien que ie t'ay appris
Qu'au recit des choſes humaines
L'on recognoiſt les beaux eſprits.

Ie luy dits qu'vn ſi beau traicté
Si grand, ſi plein de Maieſté,
Doit de Mercure auoir les aiſles:
Et de Pithon, le doux parler,
Que mes forces ne ſont point telles
Que ie puiſſe ſi haut voler.

Tu ne ſçais pas ce que ie ſuis,
Tu ne ſçais pas ce que ie puis,
Reſpond ceſte Nymphe à toute heure
Auſſi vray que ie te le dis,
Dans l'air ſans ceſſe ie demeure,
Comme l'oyſeau du Paradis.

Sur les aiſles des quatre vents,
I'ay leué quatre baſtimens.
Quatre Pharos qui ſont de plume:
Qu'Apollon le pere des vers,
D'vn feu continuel allume
Pour la gloire de l'vniuers.

La Renommée aux aiſles d'or,

Lasse de planer à l'essor
Dans ces lieux vient remplir ses bouches:
Et puis faconde en cent façons
Part de ces tours, où ie me couches
Pour faire au monde des leçons.

La Memoire ainsi que i'entends,
Les retient par dessus les temps
Et l'Eternité les regarde,
Qui sans fin ny commencement,
Tousiours vigilante les garde
De l'Empire du changement.

C'est ce que ie te veux porter
Pour te conuier à chanter,
D'Assy les vertus nompareilles,
Afin que la posterité,
Comme à la gloire des merueilles,
Luy rende l'honneur merité.

A MON-



A MONSIEVR DE SAINCT CLAIR TVRGOT, MAISTRE des Requeftes, deputé par fa Maiefté, pour le Reglement des Tailles.

STANCES

DE fainɑ̃ Clair aux grandes affaires
Importantes & neceffaires,
Au bien des Roys:
Dieu de tout bois ne fait les hommes,
L'Hercul Gaulois
Eftoït autre, que nous ne fommes.

Il fe confulte & puis fe ioüe,
A quintecentier la loüe,
Dont il peftrit:
Des corps qu'il informe & infpire

D'vn bel eſprit,
Qui ſçait & bien faire & bien dire.

Ce grand Mobile qui attire
En vn inſtant, & reuire
L'eſſieu des Cieux,
L'organe des Intelligences
Qui ſert aux Dieux,
N'eſgale point tes diligences.

Il falloit pour retrouuer l'ordre,
Le fil d'Ariadne retordre,
Et pour la mort:
Du deſordre qui regne en France,
Vn eſprit fort
Comme le tien en ſa ſouffrance.

Que beniſte fuſt la iournee,
(Dit ceſte pauure infortunee)
Que dans ſes flans
De Targot, la mere pudique
Eut des enfans,

Pour guerir mon mal Letargique.

Ie n'estois plus qu'vne ombre vaine
L'on me recognoissoit à peine,
Car sur mon teint
La misere acheuant sa trame,
Auoit depeint
Les fers , l'esclauage & la rame.

Plus que Niobe desolee,
Ie demeurois inconsolee,
Et de mes pleurs
Les sources estoient si fecondes,
Que mes douleurs
S'enseuelissoient dans leurs ondes.

Maintenant qu'apres la tourmente
L O V Y S, *l'espoir de mon attente,*
A soin de moy
Qu'il repeint les lis de ma face
A Dieu l'esmoy,
Qui me rendoit toute de glace.

Plus belle que la prime-vere,
Que Flore, & le Zephir reuere,
Plus-beaux encor
Seront les iours de mes annees,
Qu'au siecle d'or
N'estoit les aages fortunees,

De la Seine au riuage More,
Du Perse, à l'Arabie encore,
Et si plus loin,
Grand Soleil tu te faits paroistre:
I'auray le soin
Que mon fils s'y face cognoistre.

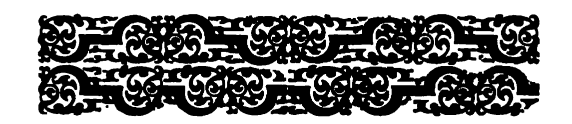
Tout l'vniuers sera sa gloire,
Et si le Temple de memoire
Merite vn Dieu,
Auquel Mars offre sa couronne
Dedans ce lieu
LOVYS, *permettra qui luy donne.*

LOVYS, *le foudre de la guerre,*

Loüys le Iuste de la terre,
Le sang des Dieux:
Dessus les riues emperlees,
Et en tous lieux,
Fera voir le lys des Valees.

Voila de sainct Clair, la promesse
Que fait au Roy, ceste Déesse,
Vœu solemnel
Qui graue au fond de sa pensee
Comme Eternel,
Que tu luy sers de Panacee,

Ie serois ingrat, & ma plume
Qui sçait l'vsage & la coustume,
De loüanger:
Manqueroit à ses exercices
En ce danger,
De mettre en oubly tes seruices.



L'ALPHEE

A MONSIEVR LE PRESIDENT DE LA Freſnaye.

DAns le ſeiour de la Sicile,
Où Ceres en ſes champs fertiles,
A d'eſpics le front couronné,
Et de grains ſa robbe eſtoffee
Plus amoureux que fortuné,
Saillit le doux coulant Alphée.

Ce fleuue en ſon onde diffuſe,
Eſpris de l'amour d'Arethuſe,
Ne ceſſa iamais de ramer
Quittant les delices d'Elide,
Qu'il n'euſt ioint trauerſant la mer,
En ce lieu ſa courſe liquide.

Son onde à ſon onde amaſſee,
S'eſtonna de ſe voir paſſee
Sans auoir perdu ſa douceur,
Et miſt vne ſin à ſa peine
Voyant qu'Arethuſe, ſa ſœur,
La receuoit dans ſa fontaine.

Auſſi toſt les amours y creurent,
Qui charmerent ceux qui les beurent
Mille gazoüils delicieux
Si transformerent en paroles.
Et les Driades aux beaux yeux
Y vindrent danſer leurs caroles.

Leurs goutelettes emperlees,
Perlerent le ſein des Valees,
L'Inde y obſcurcit ſes brillans,
Et ce beau mouton de Phrigie,
Qui paſſa l'heleſpont d'eſlans
Y adore ſon effigie.

Ce Cygne Dieu, qui ſe fiſt pere,

Des gemeaux dont Leda fut mere,
Y vint estendre ses cerceaux:
Et tresmoussant du bout des ailes,
Cogneut la force de leurs eaux
Deuenu liquides comme elles.

Toutes les ames amoureuses,
Qui veulent viure bien heureuses,
Du depuis ont hanté ce lieu,
Ou l'Amant s'vnit à l'Amante:
Et ce Cygne n'est plus vn Dieu,
Ains l'onde d'vne onde coulante.

Vauquelin, le chery d'Astrée,
Passant vn iour ceste contrée,
Contemplant le Chrystal de l'eau,
En recherchant son aduenture,
Y vid vn chef-d'œuure nouueau,
Qui passoit l'art & la nature.

Cet obiect l'attire il se couche,
Ils se rencontrent bouche à bouche,

Si l'vn

Si l'vn boit, l'autre boit aussi,
Alphée à peur, l'eau diminuë
Arethuse à le cœur transi,
Voyant son onde si menuë.

Ce Dieu, infusé dans leur source
N'a plus qu'vn filet en sa course,
Il fuit afin de se cacher:
Mais c'est en vain l'amour extréme,
De ces Amants les fait seicher
Et les conuertit en eux mesmes.

Muse, consultons les Oracles,
Voicy vn monde de miracles,
Le Soleil n'a tant de rayons
Enlassez de feux & de flammes,
Que ses cœurs vnis d'vnions
Enlassent leurs cœurs & leurs ames.

Ceste amitié n'est si tost faite
Que Calchas, le Diuin Prophete,
Gros d'vn Dieu se voit parmi l'air,

Ee

Reueſtu à la mode Antique,
Qui veut, & qui ne peut parler,
Beant d'vn goſier Prophetique.

Comme la Sybille Sumée,
Autresfois d'vn Dieu animée,
A grand peine Prophetiſoit,
Ainſi ce Prophete ſouſpire
Et ſembloit qu'il agoniſoit
Pour dire, ce qu'il vouloit dire.

Ce ſeroit ignorer de croire,
Que iamais l'humaine memoire
Peuſt enfanter ſans s'eſmouuoir,
Et eſbranler toute la maſſe
Ce que les Dieux, luy ſont ſçauoir
Du Ciel, en ceſte terre baſſe.

Ce Prophete dés deſtinées,
Voyant ces ames ſi bien nées,
Et ſe Diuin accouplement,
O couple heureux! qu'elles merueilles,

Dit à peine ce truchement
Vont toucher vos douces oreilles.

Toutes ces ſources englouties,
Les ſymboles des ſympaties,
Vont eſmouuoir l'affection
Qui va feconder voſtre race,
Et ceſte generation
Sera toute pleine de grace.

De vous, vn Hercule va naiſtre,
Que les Celtes verront paroiſtre,
L'Ignorance à ſes pieds moüra
Et l'Italie, & l'Angleterre,
Pour ſa ſcience le loüera
Et le benira dans ſa terre.

L'Eſpagne, que l'Inde redore,
Qui regit les bords de l'Aurore,
Deſſous ſes loix s'eſtonnera:
D'ouyr les viuantes merueilles
Que cet Oracle tonnera,

Et ſera bruire à ſes oreilles.

Ennuyé de ſes longs voyages,
Qui auront calmé tant d'orages,
Et rendu le Ciel plus ſerain,
Releuant l'Ancre d'Eſperance,
Pour adorer ſon Souuerain,
Son ſeiour ſera dans la France.

Comme ſous l'Inuincible Alcide,
Des Yueteaux, ſera le guide
Des ieunes ans de ſon Dauphin:
Ainſi ſous ce Roy de Iuſtice,
Pour en eterniſer la fin
Il continuera ſon ſeruice.

Trois Nymphes ſeront ſes germaines,
Que l'on iugera plus qu'humaines,
Vranie, autre que ſes Sœurs,
Comme eux qui mangent la lote,
Se confiera dans les douceurs
Qui conſeruent l'ame deuote.

Ses Sœurs, les delices du Pere,
Les viuants portraicts de leur mere,
Resueilleront les beaux Esprits,
Et les doux styles des Poëtes,
Qui verronc languir leurs escrits
Apres ces deux beautez parfaites.

Sources de ces sources fecondes,
Amans, qui recelez leurs ondes,
Grauez dans vous le souuenir
De ce Decret ineuitable
Que Calchas, qui sçait l'auenir
Vous predit comme veritable.



LES DERNIERES PAROLES
DE MADAME LA PRESIDENTE de la Fresnaye, premier que de mourir.

O D E.

ENtre le lict & le cercueil,
Ou presidoit le Dieu du dueil,
Au sort de sa grande tristesse
Du Quesnoy souspiroit ainsi;
O doux Iesus, faites mercy
A ceste pauure pecheresse.

Si vous recherchez le progrez,
De mes iours ses tristes regrets
Ne sont pas pour vous satisfaire,
Ie suis l'ouurage de vos mains
Vous estes le Dieu des humains
Mon Dieu, me voulez vous deffaire?

Le Peintre, apres le dernier traict,
Ne deſchire pas ſon pourtraict
Couuert de pouſſiere & d'ombrage,
Il l'inueſtit de ſon Cerceau,
Puis auec l'huile & le pinceau
Il reuernit tout ſon ouurage.

Poudre ie ſuis, poudre ie ſus,
Lors que mon eſprit fut infus,
Afin d'informer cette mace
Si la pouſſiere l'a taché
S'il eſt tout couuert de peché,
Vous eſtes l'huile de la grace.

Mais, mon Dieu, pourquoy ce deſſein,
De quitter la gloire & le ſein
Du Pere, qui nous donne l'eſtre,
Pourquoy s'enſanglanter ſi fort
Et ſouffrir icy bas la mort
Sinon, pour nous faire renaiſtre.

A la fin apres ſe conflit

Elle dit, qu'on l'oste du lict,
Et qu'on la mette sur la paille,
Se souuenant à tout propos
Que Iesus Christ, prist son repos
Entre les cloux, & la tenaille.

I'offres au pied de vostre croix;
Poursuit d'vne mourante voix
Du Quesnoy, ce reste de vie,
Que ie consacre à vos douleurs,
Puis regardant son fils ie meurs
Acheuant elle fut rauie.

Tout aussi tost vne clarté
Se fist voir sur cette beauté,
Que le Sepulchre alloit enclore,
Qui fit paroistre que son œil
Se cachoit comme le Soleil,
Pour faire renaistre Laurore.

Toutes ses belles qualitez,
Ses grandes liberalitez,

Ses ferueurs en ſon Oratoire
Ses ſoins aux ſiens d'eſtre pieux
Iuſtes & bons, en ſes bas lieux,
Ont eterniſé ſa memoire.



A MONSIEVR L'ADMIRAL DE MOMMORENCY.

Sur la deffaite de Monſieur de Soubize.

O D E.

QV'on dreſſe vn throſne de cryſtal,
Sur le large ſein de Neptune,
Que ſes flots, comme le metal
Qu'vne feſte ſainĉte importune,
Racontent d'vn pareil Soucy,
La gloire de Mommorency.

Qu'on adiouſte à ſes aiſlerons
Conquis ſur les Mores ſuperbes,
Autant de naufs & d'auirons,
Qu'on voit ſur terre de brins d'herbes,
Et qu'on en vit ſur l'heleſpont
Quand Xerxes y baſtit vn pont.

Que ces Dieux, aux moites cheuaux,
Auecques leurs barbes moüillées,
Luy viennent conſacrer leurs vœux
Et que leurs ondes rebroüillées,
Sans ceſſe tourmente les corps
De ces reuoltez, qui ſont morts.

Ou ſi l'Ocean ne peut pas
Endurer telle pourriture,
Puis qu'on doit apres le treſpas
Aux corps morts quelque ſepulture,
Qu'au degorgement de ſes eaux
Les Corbeaux, leurs ſoient des tombeaux.

Où que quelques loups affamez

Arriuez au bord du riuage,
De leur ſang deſia diffamez
Se renſanglantent de leur rage,
Qui courent, comme eux enragez
Apres qu'ils les auront mangez.

Auſſi bien la punition
Du ſubiet, qui trouble ſon Prince,
Cherche le tourment d'Ixion,
Tout perturbateur de Prouince,
Rencontre au lieu de triompher
Ce cruel ſupplice en Enfer.

Chameaux broüillons, qui ne beuuoient
Sinon, que quand l'onde eſtoit trouble,
Que les diſcordes abreuuoient,
Et qui ioüoient à quitte ou double;
De perdre tout pour ruiner,
Ou de vaincre pour dominer.

Olleron, auoit deſia veu,
Ré & Rié ceſte vermine,

Leur chef ſurpris au deſpourueu,
A deux doigts pres de ſa ruine:
Quand ce grand Alcide François,
Se fiſt voir au bord Rochelois.

Ce Miracle de l'Element,
Qui retarda d'heure & demie,
Deuoit guerir l'aueuglement
Du Chef, de la troupe ennemie,
Et le reduire à ſon deuoir
Puis que Dieu luy auoit fait voir.

Ce grand deffenſeur de la Foy,
Vous Bibliers, & Textuaires,
Qui ne voulez, ny Dieu, ny Roy:
Qu'en figures Imaginaires,
Le vieil ou nouueau Teſtament,
Vous apprend-il ce document?

Malencontreuſe liberté,
Maudite Engeance d'Epicure,
Qui faits barbe à la Royauté,

Et vits des gages de Mercure,
Que tes maux ont causé de pleurs,
De sang & d'ameres douleurs.

Ils ne sont pas si tost deffaits
Qu'ils renouuellent leurs pratiques,
Dans Plemüe, ils ont libre accez, Plemüe est vn port d'Angleterre.
Deux ans demeurent pacifiques,
Qu'ils recalfeustrent leurs vaisseaux,
Laissans le tranquille à nos eaux.

A peine ce temps est passé,
Qu'aux beaux iours de la prime-vere,
Ce Chef, qu'on voyoit terrassé,
Par sa deffaite plus seuere;
Battu, rebattu si souuent
Destache (t) remet voile au vent.

Crocotas du temps des Romains,
N'exerça tant de pilleries
Que ces Barbares inhumains,
A l'abord font de volleries,

Le pauure Marchand desolé
Iusques dans le Haure est volé

Blauet pour lors donnoit repos,
Sur le sein de ses riues molles,
Aux vaisseaux & aux Matelots,
Qui se ioüent de leurs gondolles,
Et tenoient leurs Sabots fermez
Du soin de la mer desarmez.

Ainsi se chassoient les frimats,
Soufflez du gosier de la Bize,
Quand à l'improuiste les mats
Se voyent du rebelle Soubize,
Qui gagne subtil & accort
Vaisseaux, Matelots & le port.

Renforcé de tant de Vaisseaux,
Il dit qu'il est le Roy de l'onde,
Il bastit des desseins noueuanx
Afin, de nuire à tout le monde,
Neptune, de frayeur pallit

De voir de Riual ſur ſon lict.

L o v y s, aduerty de l'Eſtat,
De ſon vaſſal qui le dedagne,
Et qu'vn ſi hardy attentat
Auoit eſbranlé la Bretaigne:
Pour donner ordre à ce meſchef,
Eſlit Mommorency, pour chef.

Le bruit de ceſte Eſlection,
Vient à ce Roy, de l'Amphitrite,
Qui iuge que cet Alcion,
L'appaiſera bien s'il s'irrite:
Il ſe repent d'auoir failly
Et redoute, d'eſtre aſſailly.

Cet ame qui vit immortel,
Pour l'honneur de tant de batailles,
Luy repeint que ſon fils eſt tel,
Qu'il eſt pres de ſes funerailles:
Sa conſcience le remord
Il ne ſçait, s'il veille ou s'il dort.

Il ſe repent les Tyges vieux,
De ces premiers Barons de France.
Heros qui ſont, iſſus des Dieux,
Et ont laiſsé ceſte creance
Que dés le temps de Pharamont,
Ce Palmier pointoit en amont.

Heros, qui arborent la Croix,
Dans leurs eſcus à Iuſtes tiltres,
Puis qu'au liure du Roy, des Rois:
Les premiers, au premier chapitre
Sont eſcrits en lettre de feu,
Leurs noms, leurs amours & leur vœu.

De là il paſſe à nos vieux temps,
A Montpellier, (t) à Sommieres,
Ou les rebelles meſcontens,
Sentirent les ardeurs premieres
De cet Aigle, de Iupiter,
Seul capable de le porter.

Bref, les viſions de Rolland,

Qui

Qui prend la Lune à la pippee,
Et les Chimeres en volant
Auec Durandal ſon eſpee;
Ne luy broüillent tant le cerueau
Comme fait, ce combat de l'eau.

Tout confus ſes ſens eſblouys,
Sans deſeſpoir forme vne ruſe,
Feint de vouloir ſeruir LOVYS,
Hautin, l'Admiral s'y abuſe,
Sa viceadmirale en patit
Qu'il bruſle, & puis ſe garantit.

Mommorency, qui ne dort point
De l'Iſle-Dieu, leue les voiles,
Fond à Rey, la prend, puis le ioint
Ses banderolles & ces toilles,
Qui portoient de France l'eſcu,
Luy font dire qu'il eſt vaincu.

Soubize, les François bien nez,
S'immolent pour les fleurs d'Elite,

Les Gaſtons, quoy qu'infortunez,
Pour Eterniſer leur merite:
Aux champs Latins enſeuelis
Ont fait leur tombeau ſous les lys.

Des triſtes voix de ſes heros,
Des lys, l'Aſyle & la colonne,
Diſent que tu ternis leurs los,
La miſerable Pampelonne:
Plaintiue, Idole dans tes lacs,
Souſpire encore ſes hylas.

Ces Chefs, pour couurir ce deffaut
Se trouuent tous preſts pour combatre,
Mommorency, tonne & aſſaut
Combat, bat, abat, fend en quatre:
Ouure, coule à fond, briſe & ard
L'admirale & ſon eſtendard.

Plus de mille y ſont regrettez,
Le Combat dure deux iournées,
Les autres çà delà iettez,

Suiuis des armes fortunées
De ce Mars, qui donne l'effroy,
Confessent qui leur faut vn Roy.

Douze grands Vaisseaux allumez
Où les cris combattent les larmes,
Pris, perdus, brisez, consumez:
Les vaincus mettent bas les armes,
Adorent les pieds du Vainqueur,
Denuez de Chef & de cœur.

Aussi-tost vn petit Esquif,
Triste refuge du Rebelle,
Paroist auec se fugitif
Qui s'en va porter la nouuelle,
Dans Oleron presque seulet
Qui n'est plus rien qu'vn roytelet.

Spectacle digne de pitié,
Si le factieux aduersaire,
N'eust encouru l'inimitié
Du Roy, qui le pouuoit deffaire,

Sont immortels, comme tes palmes,
Grand Roy, ce Phœnix des guerriers
A rendu nos Tempeſtes calmes,
Qu'ay-ie dit, il croit comme nous
Qu'il n'euſt peu rien faire ſans vous.



CHANSON.

O Dieux, ſaites de moy vne ſource fecõde
Pour vanger ce meſpris,
Afin que ce Narciſſe, en ſe voyãt dans l'onde
D'Amarante ſoit pris.

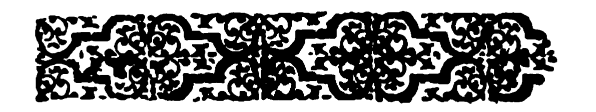
Que de ſa vanité ſoit la gloire eſtouffée,
Ou bien qu'en s'y plongeant
Ie ſois ſon Arethuſe, & qu'il ſoit mon Alphée
Son amour ſe ch geant.

I'ay des attraits aſſez pour le fils de Cyprine
Et pour Phœbus encor,
Amarante, pourtant n'a peu dans ſa poiĉtrine
Loger ſes fleſches d'or.

Il eſt beau ie le croy, pour moy ie ſuis de
meſme,
Nous differons d'vn poinĉt,
C'eſt que Narciſſe s'aime, et qu'Amarante
l'aime
Et qu'il ne l'aime point.

Narciſſe, mon amour, que ſert ceſte parole,
Narciſſe eſt tout à ſoy (folle,
Pourquoy pour vn ingrat Amarante es-tu
Qui n'oublie que toy?

Tu vois que ſon amour, & l'amour d'A-
marante,
Ne ſe reſſemblent pas,
Amarante tu meurs, & ce beau ſe plaiſante
Et rit de ton treſpas.



RESPONCE AVEC EXPLICATION DE LA Chanſon.

O Dieux, faites de moy.

A vn meſdiſant mal entendu pour la Chanſon.

Et Poëte Inuentif, contre l'honneur d'Amarante.

STANCES.

AMarante ie ſuis, Amarante on me nomme,
Amarante eſt mon nom,
Pourquoy pour admirer Narciſſe qu'on renomme
Bleſſe-ton mon renom?

Les impudiques ſeux d'une flame amou-
N'ont point bleſsé mon cœur, (reuſe,
Par les loix de l'honneur vne ame genereuſe
Peut aimer ſon vainqueur.

Si dans le froid des eaux, ie cherche l'alle-
De vanger vn meſpris, geance
Ce deſir tout ſacré faiſoit autre alliance
Que du fils de Cypris.

Mais traits & mes attraits, mes fleſches
empennées
Qui ne l'ont peu bleſſer,
N'eſtoient que ſaints deſirs, dont les ames
bien nées,
Ne peuuent s'offencer.

La vertu, quelque fois ne ſuit pas la mer-
ueille,
Qu'Ariadne ſçauoit,
Theſee ne dedaignoit de luy preſter l'oreille,
Quand elle l'enſeignoit.

Si i'ay voulu mourir afin de faire entendre
Ce desiré trespas,
Amarante mouroit comme faisoit Cassandre,
Que l'on n'entendoit pas.

Le Demon, qui preside aux vers remplis d'iniures,
S'enfuit par le mespris,
Changer mes saincts desirs en des amours pariures,
C'est estre mal appris.

Innocente ie suis, Amarante est fidelle,
Son Poëte souuent
Se rit de voir moucher, vn Poëte sans ceruelle
Qui court apres le vent,

Dictine au teint d'argent, deesse Tutelaire,
Vous deuez par raison
Faire que ce rimeur, qui tasche à me desplaire
Soit pris pour vn Oyson.

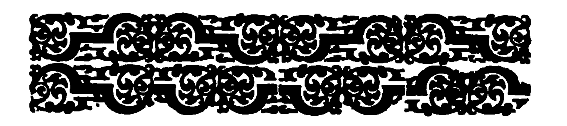
Faites

Faites-le donc ſortir des Oys du Capitole,
Fatales aux hazards,
Et ie feray mouller deſſus ſa teſte folle,
A l'enſeigne du Iars.



TOMBEAV
DE NOBLE DAME YOLENT
DE MAILLOT, ABBESSE
de Lyſieux.

YOlent de Maillot, paſſant, repoſe icy
Abbeſſe de Renom, le ſoin & le ſoucy,
De ce lieu conſacré à l'ame ſolitaire,
En quatre vingts vnze ans, qu'elle à veu
le Soleil,
Le Soleil icy bas n'a rien veu de pareil,
Ce miroir des Vertus eſtoit ſans exemplaire.



A NOBLE CLAVDE DE VAVQVELIN, SIEVR de Meuheudin.

O D E.



Auquelin, c'est l'ordre des choses
Qui sont en ce bas monde encloses,
Et l'arrest fatal du destin
Qu'auec le temps elles perissent,
Les lys ne viuent qu'vn matin
Les Cedres plus long temps vieillissent.

Ces Rochers rebatus de l'onde,
Qui deffont Neptune qui gronde,
Qui brauent la pluye & le vent:
Et triomphent de la tempeste
Sont attaquez le plus souuent,
Du foudre qui leur rompt la teste.

Laiſſons ces choſes inſenſibles,
Et paſſons iuſques aux paſſibles,
Les hommes naiſſent pour mourir:
Alexandre ce grand Monarque,
Eſt dedans la terre à pourrir,
Triſte deſpouille de la Parque.

Bref, les grandeurs du parentage
Ou tu prens vn grand aduantage,
N'euitent point ces dures Loix?
Ces Lanquetots, ces Grimouuilles,
Ces genres tant cheris des Rois,
Ne ſont plus que pouſſieres viles.

Ton pere Grand auec ton pere,
Compris en ceſt arreſt ſeuere,
Glorieux ont finy leur iour,
Aduocats aux cauſes Royales,
Ie ne ſçay ſi iamais la Cour,
Verra des ames ſi Royales.

FALLAIZE, *lors que vous perdiſtes*

De Themis, ces ames benistes,
Et vous, ô sacré Parlement,
Quand ces deux Soleils s'esclypserent
L'on veit qu'en vn mesme moment,
FALLAIZE, *& la Cour trespasserent.*

Tout fut en dueil mesme la France,
Se recula de l'esperance
Tant se mal luy fist endurer,
De son Eternelle durée,
Croyant qu'on l'alloit mesurer
Dedans leur course mesurée,

Quoy, que tu sois toute science,
Digne de donner audience
De changer Minerue en Pallas,
Et de Pallas faire Minerue
Vn iour tu tomberas aux lacs
Que ceste fiere te reserue.

Ie sçay bien que ta renommée,
Et la leur sur les lys semée,

N'a rien commun auec les corps
Qui ſont ſubiets à pourriture,
Que comme mortels ils ſont morts
Qu'immortellement elle dure.

Ce ſubiet des choſes caduques,
Eſt chaſtré comme ces Eunuques
Qui ſont, & qui n'engendrent point;
Ce corps qui vit, qui meut & erre
Quand l'ame ny habite point,
N'eſt rien qu'vne ſterille terre.

Mais ſi toſt que l'ame eſt infuſe,
Dedans ceſte maſſe confuſe,
Que le corps eſt organiſé
Ces fonctions le font paroiſtre,
Ce corps abiet & meſpriſé
Commence à ſe faire cognoiſtre.

Rentrons au poinct de tes merueilles
Deſſus hymete les Abeilles,
Ne cueillent point tant de douceurs;

Que ta bouche eſpand de miracles,
Apollon auec les neuf Sœurs,
Reuerent tes dits comme Oracles.

Themis pallit, ie l'oſe dire,
Et vit eſbranler ſon Empire,
Lors que la guerre te rauit:
Et ſa douleur fut ſi contrainte
Qu'elle diſt à Mars, qui la vit
Que ſa lumiere eſtoit eſtainte.

Mars te voyant parmy les armes,
Conduire vn nombre de gendarmes,
Pour le ſeruice de ton Roy:
Dedans le Ciel fiſt ſa retraite,
Redoutant de ſubir la loy,
Que luy preparoit ſa deffaite.

Ton Roy, ce Soleil de Iuſtice,
Pour eterniſer ton ſeruice,
En a graué le ſouuenir
Dedans le Temple de la gloire,

Malgré la mort qui doit venir
Tousiours durera ta memoire.



A MADAME DE BEVVRON.

SONNET.

M*Adame, nul ne peut assez vous re-*
chercher
Puis que tous vos ayeulx ont eu cet aduan-
tage,
Que la France affligée à cogneu leur courage,
Cõme aux flots irritez on cognoist le Nocher.

Fidelles à leurs Roys, on les à veu marcher
Aux perils, aux hazards, pour surmonter l'o-
rage, (*rage*
Et estouffer vainqueurs, la chaleur & la
Qui tomberoient sur les Lis afin de les seicher.

Ce vaillant du Quesclin, vostre gloire ancienne,
Et ce grād Matignon, qui garda la Guyenne,
Ont rasseuré l'Estat, tout prest de trebuscher.

La France le cognoist, le dit & les regrette
Et confesse qu'elle n'a rien qui luy soit si cher,
Que leurs os, et le bruit de leur gloire parfaite.



A ELLE MESME.

SONNET.

QVe ces ieunes Aiglons, inuincibles aux armes,
Ces braues de Harcourt, bel œil de l'vniuers,
Premier que le Soleil ait passé dix hyuers,
Feront des mers de sang, & des fleuues de larmes,

Que d'horreurs, que d'effroy, que de sanglans vacarmes,

Les

Les peuples circoncis, en mille lieux diuers,
Quand noſtre grand LOVYS, *aura paſsé les mers,*
Souffriront ſous l'effort de ces vaillans gendarmes.

Que d'aſſauts, de combats, de campagnes de morts,
Que le Nil regorgeant engloutira de corps,
Que de meres aux champs, que de filles aux villes.

Pleureront leurs maris, leurs peres & leurs fils
Quand ces murs eſleuez qui conſeruent Memphis,
Seront tous renuerſez par ces braues Achilles.



A MADAME DE MATIGNON.

STANCES.

MVſes, c'eſt par trop de pareſſe,
Il eſt temps que ceſte Princeſſe
Entende vos chants triõphans,
L'aurore de noſtre Hemiſphere,
Monſtrez ce que vous ſçauez faire,
Il eſt temps entonnez vos chants.

Apollon que ton poulce habile
Pour la maiſon de Longueuille,
Paſſe & repaſſe mille accords:
Fay bruire par tout la memoire
Tu le peux, car ton luth d'hyuoire
Chante les viuans & les morts.

Que loin l'oubly, Dieu de ſilence,
D'vne telle maiſon s'eſlance,

Et que la gloire aux aiſles d'or,
Pompeuſe eſclatte magnifique
Pour ceſte nouuelle Angelique,
Pour elle & ſes enfans encor.

Pourquoy pareſſez vous ſueuſes
Parmy ſes graces amoureuſes,
Et quoy Apollon tu pallis
Sous l'effort de tant de merueilles,
Ioignant leurs forces nompareilles
A l'Eternelle fleur de lis.

Ie le voy bien tu te veux rendre,
Comme incapable d'entreprendre,
De publier tant de beautez,
Au moins comme prudent & ſage
Baiſe ton luth, & rends l'hommage
Qu'on doit à ſes diuinitez.

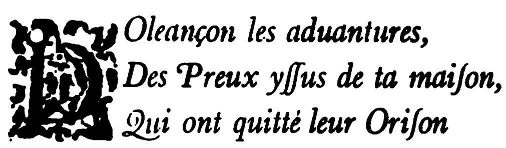
Et vous belles Nymphes craintifues
Venez offrir comme captiues,
Vos chants amoureuſement doux

Au bon-heur de ceſte Princeſſe,
Bon-heur qui diſtille ſans ceſſe
Ces ſaueurs ſur vous & ſur nous.



A MONSIEVR DE POSSE'.

O D E.



Oleançon les aduantures,
Des Preux yſſus de ta maiſon,
Qui ont quitté leur Oriſon
Pour laiſſer aux races futures,
Çe ſouuenir, que leurs lauriers
N'ont point d'acception de terre,
Que tout pays où vit la guerre
Eſt l'element de ces guerriers.

Pour marquer l'honneur de leur race
Ils ne pouuoient pas mieux choiſir,
Quand meſme ils auroient eu deſir

De voyager iusques en Thrace,
Que ce Royaume, où les hazars
Cultiuent le Lys qui fleuronne,
Et où ses Rois, sous la Couronne
Ont à leurs gages le Dieu Mars.

L'Escosse, fidelle nourrice
Des Archers qui gardent nos Rois,
Se contenteroit de ses Loix,
Si l'ardeur de cet exercice
Ne boüillonnoit dedans son cœur,
Qui à l'esgal se renouuelle,
Que ceste Nation fidelle
Suit les Palmes de son vainqueur.

Qui ne sçait qu'en ce dernier aage,
Dessous ce Sage Matignon
Plein de vertus & de renom,
L'on a recogneu ton courage:
La fidelité de ta foy,
Les preuues de ta suffisance,
Font croire que sa Lieutenance

Estoit seule digne de toy.

Si le Poitou, si le Xaintonge,
Pouuoient en langues se changer
Pour dignement te loüanger,
Ils pourroient dire sans mensonge
Qu'en la bouche des plus parfaits,
Pour faire rebruire ta gloire,
Et eterniser ta memoire,
Vit la merueille de tes faits.

Ceste Aigle, Auguste Imperiale;
Qui plane au Ciel de ta grandeur
Qui suit du monde la rondeur,
T'alie à la maison Royale
De Frederic cét Empereur:
Si redoutables par les armes,
Que l'Italie & ses gendarmes
En marquent encor la terreur.

Mais pourquoy recercher ces tiltres,
Et fueilleter tant de papiers,

Puis que tous les ſiecles entiers
Sont les veritables Regiſtres,
Qui vont porter à l'aduenir,
Malgre le temps qui tout conſume,
Que l'vniuers eſt le volume
Qui conſerue leur ſouuenir.



A MADAME DE POSSÉ.

SONNET ACROSTICHE.

Rien n'eſt ſi beau que l'amour coniugale
Et le lien d'Hymen, le Dieu nopcier,
Ne voit-on pas qu'vn cœur fuſt-il d'acier,
Eſt plus felon que le dard de Cephale.

En s'vniſſant auecques ſa riuale,
Deuient tout feu, n'a plus rien de groſsier,
Eſt tout paiſible au lieu qu'il eſtoit fier,
Par l'vnion des deux cœurs qu'il égale.

Elle eſt ſon tout & en ce bien commun,
L'autre eſt sõ cœur, et tous deux ne sõt qu'vn
L'ame à l'amant eſt l'ame de l'Amante;

En cet eſtat nous viuons auiourd'huy,
Vn ſeul Eſpoux ſeulement me contente,
En moy viuant, & moy viuant en luy.



AVTRE SONNET.

Rends-toy Amour, nõ, nõ, ne te rends pas
Elle eſt à toy ceſte belle Renée,
Non ſa vertu, de gloire enuironnée
Et ſes regards coniurent ton treſpas.
Enfantelet, tes deffenſes ſont bas,
Depuis le iour que Renée fut née,
Et que le Ciel qui l'auoit deſtinée
Pour te liurer mille & mille combas.
En ſes beaux yeux euſt logé la puiſſance
Le fol Amour, perdit a ſa naiſſance,
L'arc, le Carquois, la qualité d'vn Dieu:
Et recogneut que cet Aſtre adorable,
Venoit expres le chaſſer de ce lieu,
Et pour iamais le rendre miſerable.

A MA-



A MADAMOISELLE DE GVERVILLE, A SON arriuee aux eaux de Vaſton pres Fallaize.

SOleil, qui reprends tes trauaux,
Si toſt que tu ſors hors de l'onde,
Et qui galoppes tes cheuaux,
Pour donner la lumiere au mõde
Replonge en l'eau ta treſſe blonde,
Couure ton viſage de dueil,
Puis qu'vne beauté ſans ſeconde
Sur Vaſton, fait luire ſon Soleil.

Ta clarté cede aux noires nuicts,
Ta condition eſt ſeruille,
Lors que pour le monde tu luis
Pour toy luiſt, la belle Gueruille;
Nulle obſcurité ne lauille,

Il n'eſt lumiere dans les Cieux,
Qui ne la recognoiſſe habile
De tenir l'Empire des Dieux.

Ces vieux contes du temps paſsé,
Ces fables du ſiege de Troye,
Ou Homere s'eſt tant laſsé,
A remettre Ilion en proye,
Ont ſuiuy des deſtins la voye:
Helaine à fait mille combats,
Il faut que tout le monde croye
Qu'elle ne la meritoit pas.

Qu'on luy dreſſe donc des Autels,
Des feux, des vœux, des ſacrifices;
C'eſt bien raiſon que les Mortels
Adorent ſes graces propices,
Belle Gueruille, nos ſeruices,
Et tout ce que nous pouuons tous,
Meriteroient mille ſupplices
S'ils adoroient d'autres que vous.

A MADAMOISELLE DE HARCOVR.

ODE.

DE ſorts des vanitez du monde,
Vn ſubiet plein de pieté
Qui trauaille à la ſainƈteté,
Vne merueille ſans ſeconde,
Rauie de l'amour de Dieu
Me force de leur dire Adieu.

Retirez vous feintes Idoles,
Subiets mondains de l'vniuers,
Autresfois cheris de mes vers
Matieres vaines & friuolles,
Subiets qui me fuſtes ſi doux
Fantoſmes vains retirez vous.

Que ce ſubiet roulle de larmes,
Aux douleurs il n'a point de voix,

Que voy-ie au pied de ceste Croix
Douleurs vous estouffez mes carmes:
Souspirs, torrens ie n'en puis plus,
C'est icy le flus & reflus.

De Harcour, Vrsule demande
A ce Dieu que vous aimez tant,
Pourquoy sur ceste mer flotant
Où l'excez de l'amour commande,
Il ne donne aux flots irritez,
Le calme que vous meritez.

Fondatrice de se sainct Temple,
Qui d'Vrsule porte le nom
Que le bruit de vostre renom,
Rare merueille & sans exemple,
Va nourrir de feux allumez,
Qui ne seront point consumez.

Les Anges dans le Ciel en dansent,
Les Saints Psalmodient aupres d'eux
Les Vierges redoublent leurs vœux,

Et comme leurs ferueurs s'aduancent
Vos pleurs à gros flots ondoyans,
Recreent le Pere des croyans.

Clair miroir où l'ame se mire,
Grand Dieu ceux que vous rauissez
En blessant vous les guerissez,
Leurs mespris font qu'on les admire,
S'aneantir, n'estre plus rien
C'est chercher le Souuerain bien.

Ainsi ceste ame languissante
Se lauant au Sang de l'Aigneau,
Recouure en la perte de l'eau
D'vne fontaine perissante,
Que produit son humanité
L'eau viue de l'eternité.

SONNETS
SPIRITVELS.

PRes de la Croix estoit la bien-heureuse,
Lors que Iesus, sur le bois estendu,
Par vn des siens iniquement vendu
Rendoit à Dieu son ame glorieuse.

Des Iuifs cruels la troupe furieuse,
Voyoit son sang sur la terre espandu,
Et des humains le salut attendu
Apparoissoit par sa mort douloureuse.

Que seule estoit ceste mere d'amour
Pres du Soleil sans Soleil & sans iour,
Voyãt le temple et les pierres s'y fendre.

Quelles douleurs luy percerent le cœur
De quel amour fut son amour vainqueur,
Tous les mortels ne le sçauroient comprendre.

AVTRE.

IL n'eſt marbre ſi dur qui ne iette des larmes,
Les Iuifs ſeuls obſtinez gardent leurs cruautez
La terre perd ſon poids, le Soleil ſa clarté,
Tout tremble ſous l'effroy de ces cruels gendarmes.

Ieſus eſt le ſeul but de leurs rudes alarmes,
Le feu, le fer, le ſang, terniſſent ſa beauté:
Ces tourmens inouys ont tant de nouueauté
Que la cruauté meſme en deteſte les armes.

La Vierge qui le voit ſur le bois attaché,
Tout ſoüillé de crachats, de ſon ſang tout taché
Qu'il n'a deſſus ſon corps, muſcles, tendons ny vaines.

Qui ne percent leur ſang, qui ne quittent leurs os,

D'vn ſilence eſtouffé d'vne mer de ſanglots
Et de ſes yeux mourãs luy témoigne ſes peines.

A V T R E.

ATtacher Ieſus Chriſt ſur l'arbre de la
Croix,
Luy mettre ſur le front la couronne d'eſpines
Et entre deux larrons conuaincus de rapines,
A force de tourmens luy deſrober la voix.

Couurir ces cruautez de la rigueur des loix,
Percer ſes pieds benits, ouurir ſes mains di-
uines,
Qui pouuoiẽt de ce tout faire voir les ruines
Et eſbranler la terre auec l'vn de leurs doigts.

Luy percer le coſté de l'acier d'vne lance,
D'où ſortit auſſi toſt vn fleuue d'abondance,
Qui meſloit auec ſoy vne fontaine d'eau.

Crucier, tourmenter, trouuer mille ſupplices,
Eſtoient

Estoient les passetemps, les ieux, les exercices,
Desquels les Iuifs cruels persecutoiēt l'aigneau.

A V T R E.

IE voy dessus la Croix de Iesus Christ le corps,
Quoy le Sauueur du mõde a-il perdu la vie?
Ceux qui l'auoient de luy, là luy ont-ils rauie!
Vn Dieu peut-il descendre au Royaume des morts?

Soleil tu fais le iour quand de l'onde tu sors
Et si d'y retourner au soir tu as enuie
Encor que ta clarté soit de la nuict suiuie
Soleil tu luits pourtant quand sous l'onde tu dois.

Et voicy que ie voy sur la terre où nous sommes,
Vn Dieu d'Eternité le Redempteur des hõmes
Tout obscur sous le poids de son humanité.

O merueille d'amour c'eſt afin de renaiſtre,
Si ce qu'il n'eſtoit point, il a bien voulu l'eſtre
C'eſt ſon corps qui patit non ſa Diuinité.

A V T R E.

VOicy le deſeſpoir qui prepare la guerre
Iamais le malfaicteur ne trouue de repos
La crainte qui le ſuit le trouble à tout propos,
Le Remords ſon bourreau, le poingt, picque &
le ſerre.

Il reſſemble au ſanglier que le veneur en-
ſerre,
Qui à dedans ſes os le fer mortel enclos,
Qui plus il pouſſe auant, plus il briſe ſes os,
Tant que la paſle mort le roidit ſur la terre.

Iudas en eſt de meſme, il n'eſt point negligent
Il confeſſe ſa faute & rend aux Iuifs l'ar-
gent,
Il dit qu'il ne deuoit le ſang du Iuſte vendre.

Il va, il vient, il court, la rage le pourſuit,
Son ombre luy fait peur le deſeſpoir l'induit,
A prendre le licol duquel il ſe va pendre.



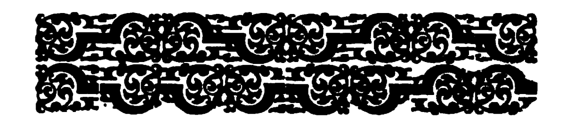
SONNET.

QVand i'eus finy ces vers, ſacrez à la memoire
De ces braues heros qui ſe plaignoient là bas,
Qu'on auoit oublié leurs genereux combats
Leurs merites, leurs noms au recit de l'hiſtoire.

Leurs eſprits & leurs corps reueſtus de la gloire,
Tirez des monumens, reſueillez du treſpas,
Deuers l'eternité continuants leurs pas
Comme ie remettois ma plume en l'eſcritoire.

D'vne grande lueur m'enuironnerent tous,
Et teint du sãg Sacré qui ſortoit de leurs coups
Elis, me dirent-ils, ces glorieuſes marques.

Et nous qui giſions en mille lieux diuers,
Fuſſions tous demeurez ſous le pouuoir des Parques,
Sans les tons animez de tes celebres vers.



AV ROY SVR LA DEFFAITE DE L'ISLE DE RÉ.

ODE.

APres la tempeſte & l'orage,
Le feu, la fureur & la rage:
L'inſolence & l'oppreſſion
Ré, par quatre mois aſſiegee,
A la fin ſe voit ſoulagee
Beny ſoit le Dieu de Sion.

Grand Roy, les ferueurs de vos veilles,
Suiuent ſes faueurs nompareilles,
Et vos ſainctes deuotions

Luy ſont tellement agreables
Qu'à iamais vos faits memorables
Seront loüez des Nations.

Auiourd'huy ſe voit la pratique,
De celle qui fit ce Cantique,
Que l'orgueil ſeroit abaiſsé:
Vos ennemis mordent la Terre,
Et le Bouguigan d'Angleterre
Recognoiſt que Dieu la laiſsé.

La Foy publique deſolee,
De leur terre s'eſt enuolée,
Ces Inſulaires diligens
A violer la foy promiſe,
Se ſont ſauuez dans la Tamiſe
L'opprobre, & l'iniure des gens.

Aux cordages de leurs Ramberges
Pendoient les chaiſnes & les verges
Et les bouches de leurs Canons,
Chargez de foudre, & de tempeſte

Estoient destinez pour la feste
De l'oubliance de nos noms.

Ils se confioient au grand nombre,
De leurs vaisseaux qui couuroient d'ombre
Tout le large sein de la mer:
Pour vous bon Roy vostre esperance
Estoit en ce Dieu d'asseurance
Qui vous aime, & vous fait aimer.

Chombert, & Toyras vos seruices
Doiuent à Dieu des sacrifices;
Ce poinct est pourtant auoüé,
Que puis que Dieu se glorifie
Au nom des siens qu'il Iustifie
Que LOVYS, *doit estre loüé.*

Ce Dieu qui peut creer des mondes,
Qui se sert des causes secondes,
Par des mysteres inouys:
Quoy qu'il soit ialoux de sa gloire,
Veut qu'on celebre la memoire

Du L O V Y S, *de ſon Sainct Louys.*

Nous deuons donc tous ce me ſemble,
Loüer, & l'vn, & l'autre enſemble
Dieu, comme celuy qui l'a fait
Louys, comme ſa creature,
Et le chef d'œuure de Nature,
De cet ouurage ſi parfait.

Perle du Lys dans l'or encloſe,
La Rochelle eſt bien quelque choſe,
L'honneur vous porte à ce butin:
Mais s'eſt bien plus grande loüange,
D'auoir par vn miracle eſtrange
Dompté l'orgueil de ce mutin.



SVR LA DEFFAITE DES ANGLOIS PAR SA Maiesté deuant la Rochelle.

DV bout de ces lieux escartez
Où le Soleil de ses clartez,
Semble esclairer vn nouueau mõde
Le Roy d'Albion plein d'orgueil,
Qui preparoit nostre cercueil
Auoit couuert le sein de l'onde.

La Mer gemissoit sous le fais
De ceux que nous auons deffaits,
Et la puissance de Neptune,
Comme tributaire à ses loix
Pour soulager les Rochelois,
Suiuoit le cours de sa fortune.

Au dessous de ses Gonfanons.
Estoit la blanque de nos noms,

Et

Et ceux qui portoient benefice
Quoy, que tirez au bulletin,
Par le ſort d'vn heureux deſtin
N'auoient rien moins que le ſupplice.

Le feu ſorcier de ces Vaiſſeaux,
Ne s'eſteignoit point par les eaux,
Il s'allumoit de ſon contraire,
Et ſon plus glorieux deſſein
Eſtoit, qu'il couuoit dans le ſein
Vne rage de nous deffaire.

Le ſouuenir des maux paſſez,
De ces barbares treſpaſſez,
Que Ré, gardoit dans ſes entrailles,
Forgeoit la pointe du courroux
Que deuoient lancer contre nous,
Ces prodigieuſes Canailles.

Le front de l'onde palliſſoit,
Pour vn ſoupçon qui ſe gliſſoit,
Au cœur du Dieu de la marine.

Qui craignoit comme ſes Tritons,
Que tant de noueaux Phaëtons
Ne conſpiraſſent ſa ruine.

Ses peuples écaillez tapis,
Deſſous les verdoyans tapis,
Dont ce Dieu décore ſon Louure:
A l'Eternel, faiſoient des vœux,
Afin qu'il les gardaſt des feux
Du Roy des habitans de Douure.

Ils croyaient que le Iugement,
Où doit ſeicher cet Element,
Eſtoit proche de ſa venuë,
Puis que l'Arc au Ciel delaiſsé,
Apres le deluge paſsé
Auoit tout embrazé la nuë.

Le Roy du Lys qui ne croit point,
Que nos maux ayent touché ce poinct
Et nos cœurs, commis tant d'offences;
Que Dieu nous ait abandonnez,

De mille vœux bien ordonnez
Au Ciel, bastissoit ses deffences.

Dieu, quel heur que de raconter,
Quand ses vœux voulurent monter,
Comme tous les Cieux se fendirent:
Et comme mille legions
De ces plus hautes regions,
Dessus les digues descendirent.

Au milieu de ces corps aërées,
Et de ces Diuins reuerées,
Estoit la Vierge couronnée:
Qui rendoit les sens esblouys,
De nostre bien-heureux LOVYS,
Qui benissoit ceste iournée.

Qui dira les eslancemens,
Les ardeurs, les rauissemens,
De ceste ame toute deuote;
François, qui cherchez vostre Roy,
Prenez les aisles de la Foy

Le Ciel l'entretient de ſa lote.

Ses yeux ouuers que vous voyez
D'vn Ocean de pleurs noyez,
Roullent les appas, & les charmes;
L'Eternel, ſe laiſſe charmer
Il s'arme, afin de deſarmer,
Cet infidelle de ſes armes.

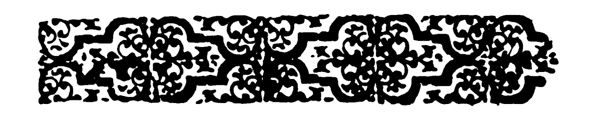
Les torrens de ſes feux grondans,
Qui comme ces miroirs ardans,
Eſtoient preſts d'embrazer les digues
A force de ſe faire voir,
Ont refleſchi ſur le miroir
Et bruſlé ces ames prodigues.

Le vent leur a tourné le dos,
Les Auirons de Matelos,
Virent à contre batterie,
Et ceux qui nous deuoient tirer,
A force de s'eſuertuer
Contre eux commencent la tuerie,

Le desordre se voit par tout,
Il n'est plage, riue, ny bout,
Ou ne paroissent leurs dommages:
Mutins Rochelois assiegez,
Par l'exemple des affligez
Du mal d'autruy deuenus sages.

Ce grand Roy souspire vos maux,
Il luy fasche que ses trauaux,
Ayent pour suiet vostre demence
Il gemit de vous voir foller,
Il brusle de vous enroller
Au grand liure de sa clemence.





A MONSIEVR DE TOYRAS, SVR LA DEFFAITE DES Anglois de l'Isle de Ré.

ODE.

Peuples qu'on dresse à la memoire,
De cet Inuincible guerrier
Mille couronnes de laurier,
Que chacun celebre sa gloire
Et que son nom soit reueré
Autant qu'on parlera de Ré.

Que vos bouches iamais ne s'ouurent,
Si ce n'est pour faire aduoüer
Qu'on ne le peut assez loüer,
Et si les Anglois se découurent,
Portez, & faites enchasser
Son Image pour les chasser.

Que de Toyras, la Souuenance
Passe les siecles aduenir,
Et que de luy se souuenir,
Soit Eternel dedans la France:
Qui fut la terreur & l'effroy
De la puissance d'vn grand Roy.

Que Ré, à iamais memorable,
Par la grandeur de ses exploits,
Le Cimetiere des Anglois,
Garde son renom perdurable,
Et s'il est permis aux Mortels,
Peuples dressez luy des Autels.

Ie crains que les races futures,
Qui liront ses faits plus qu'humains
N'imaginent des songes vains
Sur le bruit de ses auantures;
Et que l'histoire de ses ans
Ne rencontrent des mécreans.

Croire qu'vn petit coin de Terre,

Qu'vne Isle, sans bruit & sans Nom,
Ait enseuely le Renom
Des forces d'vn Roy d'Angleterre,
Que ce braue guerrier l'ait fait
L'excez sera douter l'effect.

Icy le doigt de Dieu se ioüe,
A faire bander les ressors
Des debiles contre les fors,
Icy l'infidelle l'aduoüe
Par ces miracles inouys
Que Dieu combatoit pour Louys.

Ce Tiercelet de sa Minerue,
Ce nourrisson de sa valeur,
Qui peut commander au malheur,
Sous sa grandeur, qui le conserue
Recognoist aussi, qu'apres Dieu
Louys à conserué ce lieu.

Que se coup vient de sa Prudence
Que c'est luy seul qui l'a sauué,

Et que le ſecours arriué
Vint à propos pour la defence,
Que ces bouquins enſeuelis
Deuoient craindre les fleurs de lys.

Toyras, que ce ſoin vous trauaille
D'acheuer l'œuure encommencé,
Suiuez ſans eſtre deuancé
Voſtre Roy, quelque part qu'il aille,
Ce Prince, liberal & doux
Par ce ſoin, aura ſoin de vous.

Dieu permette que la Rochelle,
Et ſes rebelles factieux,
Qui veulent eſcheller les Cieux;
Premier que l'an ſe renouuelle,
Qui font ligue auec l'eſtranger
Soient reduits au meſme danger.

Ce Roy, promis des deſtinées,
Eſt l'Auguſte des derniers temps,
Qui doit ranger les mécontens

Qui font contre luy des menées,
Et qui fomentent l'attentat
Afin de renuerser l'Estat.



A MONSIEVR DE VIC
ABBÉ DV BEC.

ODE.

DE Vic, tes vertus me réueillent,
Les Muses qui point ne sommeillent
Eternisent les braues faits:
Et plus que le marbre, ou le cuiure
Ont pouuoir de faire reuiure
Du Tombeau ceux qui les ont faits.

Ces Collosses, ces Colisees
Tiennent nos ames abusees,
Autant que durent leurs hauteurs;
Mais quand le Temps qui tout efface

A l'herbe égale leur audace
Il enſeuelit leurs Autheurs.

Ces riches filles de memoire,
Trafiquent du bien de la gloire,
Tout leur commerce eſt immortel,
Elles font paſſer les loüanges
Au deſſus de celles des Anges,
De ceux qui ſeruent à l'Autel.

Mais c'eſt quand la pieté ioüe,
Ce poinct eſt cauſe qu'on te loüe,
Comme on donne le verd laurier
Au frere vnique de ton Pere,
Qui deffiſt pres du Sanctuaire
De nos Rois, ce Prince guerrier.

Ce fut ſous Henry, grand Monarque,
Lequel luy donna pour remarque
Comme il eſtoit dans ſon Palais,
Qu'il auoit ſoin de ſa vaillance,
Et pour arre de ſa bien veillance

Le gouuernement de Calais,

Ce Marius perdant la cuiſſe
D'vn coup receu de deſſeruice
Comme il ſeruoit fidellement;
Plus conſtans que ne fut Sæuole,
A fourni d'eſchelon au Pole,
Pour le monter au firmament.

Comme il portoit dans ſa poictrine
Le cœur de Mars, pour la doctrine,
Mineruc auoit fait ſon cerueau:
Python, luy auoit fait deux langues,
L'vne prononçoit les harangues
Et l'autre animoit le couſteau.

Ma Muſe, d'ardeur eſtouffée,
Comme la ſtatüe d'Orphée,
Süe, & reſuë en ce trauail,
Elle apprehende la matiere
Et dit que pour la rendre entiere
Qu'elle n'a point aſſez d'email.

Qu'il n'eſt aiſé de l'entreprendre
De l'acheuer, de la comprendre
Que c'eſt vne riue ſans bout,
Ce garde des Seaux luy fait ſigne
Ton Pere qu'vn ſuiet ſi digne
Sans eſtre compris, comprend tout.

Que ceſte mer eſt trop profonde,
Qu'en vain elle y iette la ſonde,
Qu'il faut relaſcher dés le Port,
Que tous ne vont pas à Corinthe,
Et ſi de Vic Saret ne tinte
Que toute l'eloquence dort.



A MONSIEVR LE PRESIDENT DE LA FRESNAYE.

Sur le treſpas de Madame la Preſidente.

O D E.

QVel profit ont receu nos Peres,
Qui viuoient aux ſiecles paſſez
De pleurer pour les treſpaſſez,
En continuant leurs miſeres
Puis que leurs cris & leurs effors,
N'ont point fait reuiure les mors.

De Vauquelin ceſte belle ame,
Le doux entretien de tes iours,
Le feu ſacré de tes amours
Qui repoſe ſous ceſte lame,
Pour qui tu reſpans tant de pleurs
Eſt inſenſible à tes douleurs.

Nos yeux qui diſtillent des larmes,
Feroient les miracles des Dieux,
S'ils reuoquoient de ces bas lieux
Auecques de ſi foibles armes;
Ceux qu'autrefois nous auons veus
De grace & d'amour ſi pourueus.

Mais de ces hoſtes des tenebres,
En a t'on veu paroiſtre vn ſeul
Qui ſoit ſorty de ſon linceul;
Aux accents de nos chants funebres
Ceux que la mort a preuenus
Pour pleurer ſont-ils reuenus?

Cephale, encores ſe lamente
Pour ſa Procris, dedans les bois,
Procris reſpondez à la voix
De Cephale qui ſe tourmente,
Procris, c'eſt voſtre cher eſpoux
Cephale, elle eſt morte pour vous.

Qu'on n'obiecte ceſte Euridice,

Qu'une harpe fit retourner,
Ce ne fut point pour ſeiourner,
Mais pour redoubler vn ſupplice,
Orphée, Euridice te fuit
Son ombre ſeulement te fuit.

Non , non , (mon Vauquelin) ie meure
Si ce n'eſt en vain qu'on ſe plaint,
Depuis que le cœur eſt eſteint
Et l'ame hors de ſa demeure;
Ce n'eſt qu'enuier ſon repos
Que de ſe plaindre à tout propos.

Ces ſubiets autrefois aimables,
Ces obiets ſi chers à nos yeux,
Pour vn temps habitent ces lieux
Liez de chaiſnes honorables;
Puis nous laiſſent ce ſouuenir
Qu'ils ſont partis ſans reuenir.

Si donc les pleurs ſont inutiles,
Ne dis plus que tu veux mourir

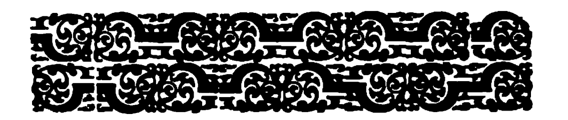
Pour

Pour Dieu tasche à te secourir,
Vis pour toy, ton fils & tes filles,
S'il faut mourir pour du Quesnoy,
Permets que ie meure pour toy.



EPITAPHE DE MADAME LA PRESIDENTE DE la Fresnaye.

PAssant, du Quesnoy gist icy,
Que Vauquelin nommoit sa vie
Vauquelin, eut le cœur transi
Lors que du Quesnoy fut rauie,
Disons donc qu'vn mesme trespas
A rendu deux personnes mortes,
Cet argument ne manque pas
Les raisons n'en sont que trop fortes.



A MONSIEVR LE COMTE DE TRESMES.

Sur ſon arriuee en la ville & Chaſteau de Caen.

O D E.

DE Treſmes, le bruit des ſeruices
De ce Neſtor au poil chenu,
De toute la France conneu
De Henry le Grand, les delices,
Te conuie à continuer
Afin de les perpetuer.

Ce ſeruice eſt hereditaire,
C'eſt la creance des François,
Que les genres ſeruent leurs Rois,
Que les fils imitent leur pere:

Que Geures, Tresmes, Blairencour,
Sont les fidelles de la Cour.

Ainsi passant de race en race
Autant que les lys fleuriront,
Autant les Geures seruiront,
Et gaigneront la bonne grace
De leurs Roys: tant que fleurira
Le lys, de Geures seruira.

Ie sçay bien qu'au monde où nous sommes,
Les Rois ont tel pouuoir sur nous,
Que tout ce que nous pouuons tous
Leur est deu comme aux Dieux des hommes:
Les bons Princes sont tels pourtant
Que leur bonté n'en prend pas tant.

Comme subiets aux recompenses,
Ie dis sans les assuiettir,
Pour tesmoigner le ressentir
Qu'ils ont des heureuses despences
De ceux qui trauaillent pour eux

Leurs autels reçoiuent leurs vœux.

Ils ioignent l'honneur au merite,
Et pour imiter Iupiter,
Leur plaiſir c'eſt de debiter,
Selon que le ſubiet s'acquitte
De ſon deuoir & de ſa Foy,
Leurs preſens reſſentent le Roy.

Afin de ſoulager ta peine,
Que pouuoit ce Roy plein d'honneur
Donner à vn tel Gouuerneur,
Que Caen & le pays du Maine:
Ce bien-fait nous fait auoüer
Qu'on ne te peut aſſez loüer.

Caen eſt vne ville fertile,
Apollon l'a croit çà delos,
La mer y vient calmer ſes flots,
C'eſt le Nort où pointe l'eguille,
Du Matelot, là l'eſtranger,
Surgit à bon port ſans danger.

Son peuple meurt d'amour extréme
De te voir, hé? que tardes-tu
Sacré miroir de la vertu?
Presse tes pas moy cher de Tresme,
Et fay voir aux lieux où tu luis
Qu'aux tombeaux rentrent les ennuis.

L'on dit que le sage Minerue,
Dans Rhodes fist pleuuoir de l'or:
Peuple cet or distille encor,
De Tresmes est l'or de conserue
Que LOVYS, *le Iuste, le doux,*
Fait pleuuoir sur vous & sur nous.



A MONSIEVR LE COMTE
DE CROISY.

A ſon arriuee en la ville & Chaſteau
de Fallaize.

ODE.

Comte, l'amour, la bien-veillance,
Sont les deux Sœurs de la vail-
lance
Les plus reueſches citoyens
Qu'on lie à de ſi douces chaiſnes
Au lieu de ſouſpirer leurs peines
beniſſent l'or de leurs liens.

Par ces deux, l'homme comme vn Ange
Eſt digne de toute loüange,
Sous ces deux la captiuité
Qui s'eſt volontaire ſoubmiſe,

Ne fait plus recepte ny mise
Du prix que vaut la liberté,

C'est ainsi que dessous vos freres
En plaisirs passoient nos miseres,
Tous nos trauaux estoient si doux
Que nous les regrettons encore,
Si vous voulez qu'on vous adore
Arborez l'oliuier chez vous.

Ne croyez ces feintes Idoles,
Qui font du feu de leurs paroles
De ce feu de collision,
Le brasier est comme la foudre
Qui reduit les rochers en poudre
Et met tout en confusion.

Pericles deuenu farouche
Vn iour du cousteau de sa bouche,
Comme il decoupoit le bourgois:
Vn sien amy luy fist cognoistre
Qu'vn peuple que libre on voit naistre

Mais que les hommes plus ſenſez
Mettoient leur pouuoir en oſtage,
Pour entretenir le ſeruage
Dont les peuples ſont offenſez.

Ainſi que rend ſon odeur douce
Le baſilic quand on le pouſſe,
De ſes deux doigts tant doucement
De deux doigts ſerrez nos ſeruices
Oſtez le ſang des ſacrifices
Vous aurez du contentement.

TOM-



TOMBEAV, DE MONSIEVR LE COMTE DE THORIGNY.

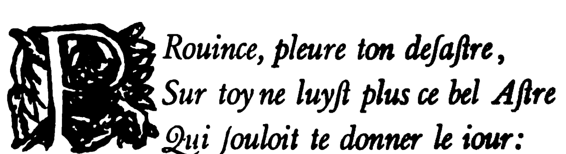
CY giſt des Comtes la valeur,
Thorigny l'honneur des gendarmes,
Qui vit par vn fatal malheur
Tomber ſa vie entre les armes;
L'Italie l'auoit conneu
Sous Les-Diguieres Conneſtable:
Il n'eſt pas ſi toſt reuenu
Pour monſtrer qu'il n'eſt rien de ſtable.
Qu'au ſort d'vn combat attaché
(Rigoureux poinct d'honneur de France)
Deſſus la pouſſiere couché,
La France perd ſon eſperance,
L'Itale reprend ſon pouuoir,
Et ſacrifiant à la Parque,
Qui le priue de la reuoir,

Donne du pied contre la barque
Du vieil Charon, & ne croit pas
Deffaite d'vn tel aduerſaire,
Qu'ayant ſurueſcu ſon treſpas,
On la puiſſe iamais deffaire.

SVR LE TRESPAS DE
MESSIRE ALEXANDRE
DE FAVCON.

Premier Preſident au Parlement
de Normandie.

ODE.



P*Rouince, pleure ton deſaſtre,*
Sur toy ne luyſt plus ce bel Aſtre
Qui ſouloit te donner le iour:
*F*AVCON, *eſt mort, Themis le pleure,*
Le Parlement eſt ſans demeure
Et ſans Soleil, toute la Cour.

Les marbres insensibles suent
Les vertus, de crier se tuent
Auec le droict & l'equité,
Toute l'eloquence souspire,
Et Roüen ne vit qu'en martyre
Depuis que FAVCON, *l'a quitté.*

Qui portera cette nouuelle,
Sans que la douleur renouuelle,
A son Roy! qui n'aimoit que luy,
Et qui sous sa sage conduite
N'a veu la liberté reduite
Au poinct, qu'on la voit auiourd'huy.

D'vne mer de pleurs, tristes vefues,
Auec ces pitoyables preuues,
Faites voir vos afflictions;
Orphelins, souspirez vos plaintes,
Et tesmoignez que vos attaintes
Sont moindres que vos passions.

Son parler au fort des allarmes

Pour les craintifs auoit des charmes,
Il paroiſſoit tel aux hazards
Que Iupiter, quand ſes Tonnerres
Eſmeus ſur les Troyennes terres,
Faiſoient trembler Bellone & Mars.

La paix du bon-heur la nourrice,
Luy ſaiſoit combatre le vice,
Ses admirables Iugemens
Eſtoient recherchez comme Oracles,
Et ſa bouche par des miracles
Tiroit les Loix des monumens.

O deſeſpoir, douleur amere,
Frere chery, d'vn ſi cher frere,
Cet autre vous meſme n'eſt plus!
Qu'il ne ſoit plus, ſon frere en vie?
Erreur, il vit malgré l'enuie,
Croire autrement, c'eſt vn abus.

Conſole toy ville affligee,
Le Soleil, en ſon Apogee

A ſait miracle en ſon Tombeau,
Il s'eſt eſleué pour deſcendre
Sur le bucher, ſon feu, ſa cendre
T'ont produit vn FAVCON, *nouueau.*

Reparoiſſez belles lumieres,
Clartez, des clartez les premieres;
Deïtez reprenez l'eſclat,
Que le Pourpre ſe recolore
Qu'à l'enuy, chacun ſe deuore
Pour la dignité de l'Eſtat.

FIN.



L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

SI tu remarques quelque faute, qui par inaduertance n'aura peu eſtre corrigee, l'abſence de l'Autheur en ſera la cauſe, qui n'a peu eſtre preſent en la correction de ſon Liure.



